Technical Notes / Notes techniques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Physical features of this copy which may alter any of the images in the reproduction are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Certains défauts susceptibles de nuire à la qualité de la reproduction sont notés ci-dessous.

- [x] Coloured covers/ Couvertures de couleur
- [ ] Coloured pages/ Pages de couleur
- [ ] Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- [ ] Coloured plates/ Planches en couleur
- [x] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [ ] Show through/ Transparence
- [ ] Tight binding (may cause shadows or distortion along interior margin)/ Reliure serré (peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure)
- [x] Pages damaged/ Pages endommagées
- [x] Additional comments/ Commentaires supplémentaires — Encres rouge et noire sur page de titre.

Bibliographic Notes / Notes bibliographiques

- [ ] Only edition available/ Seule édition disponible
- [ ] Pagination incorrect/ Erreurs de pagination
- [ ] Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- [ ] Pages missing/ Des pages manquent
- [ ] Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- [ ] Maps missing/ Des cartes géographiques manquent
- [ ] Plates missing/ Des planches manquent
- [ ] Additional comments/ Commentaires supplémentaires

NOTES POUR SERVIR

A

L'HISTOIRE DE L'EMPEREUR

MAXIMILIEN

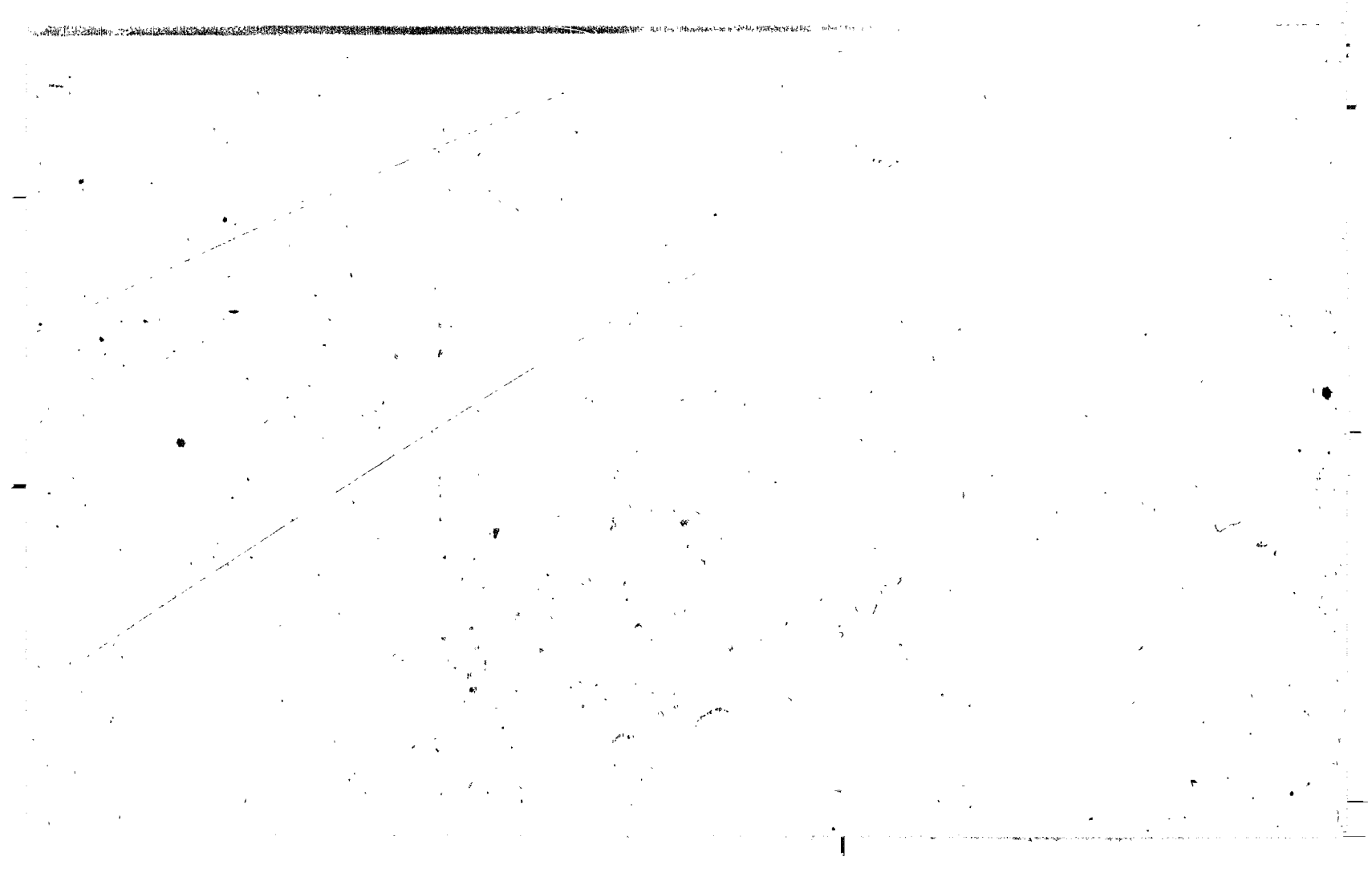
D'APRÈS SES ŒUVRES, LES RÉCITS DU CAPITAINE D'ARTILLERIE ALBERT HANS, DU MÉDECIN PARTICULIER DE S. M. LE DOCTEUR BASCH ET DES TÉMOINS OCULAIRES DE L'EXÉCUTION

RECUEILLIES PAR

FAUCHER DE SAINT-MAURICE

QUÉBEC
IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE A. COTÉ ET Cie
1889

155

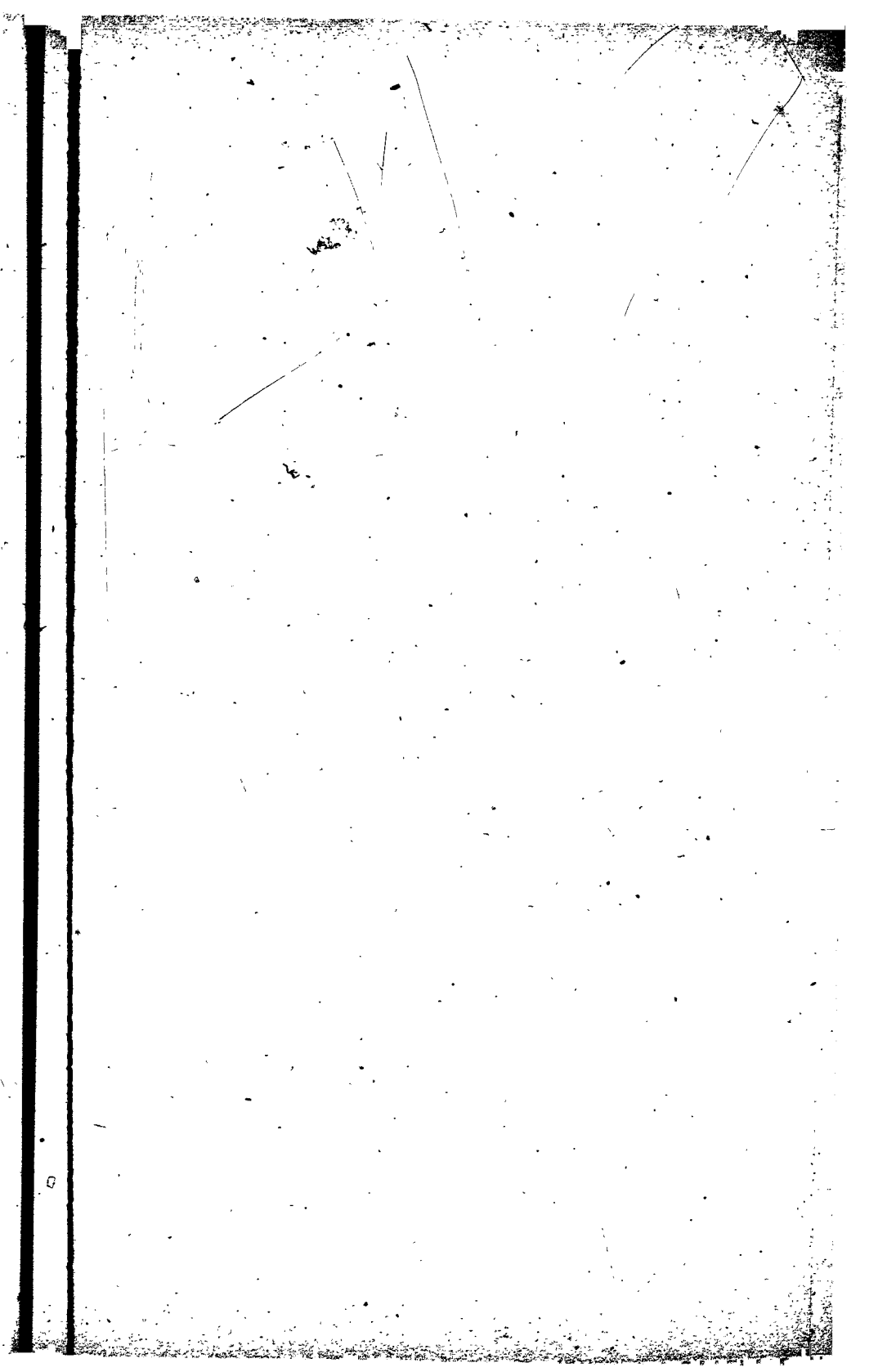


Notes

pour servir à l'histoire

de

l'empereur Maximilien



NOTES POUR SERVIR

A

L'HISTOIRE DE L'EMPEREUR

MAXIMILIEN

D'APRÈS SES ŒUVRES, LES RÉCITS DU CAPITAINE D'ARTILLERIE ALBERT HANS, DU MÉDECIN PARTICULIER DE S. M. LE DOCTEUR BASCH ET DES TÉMOINS OCULAIRES DE L'EXÉCUTION

RECUEILLIES PAR

FAUCHER DE SAINT-MAURICE

QUÉBEC
IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE A. COTÉ ET Cie
—
1889

F1233
F26

290929

Enregistré conformément l'acte du parlement du Canada, en l'année 1889, par Faucher de Saint-Maurice, Narcisse-Henri-Edouard, au bureau du ministre de l'Agriculture à Ottawa.

SON EXCELLENCE

AUGUSTE RÉAL ANGERS

LIEUTENANT GOUVERNEUR DE LA PROVINCE DE QUÉBEC

EXCELLENCE,

J'ai eu l'honneur de donner pendant un hiver à l'Université Laval, une série de conférences sur l'empereur Maximilien. Aimant comme lui les sciençes et les lettres, vous avez été un de mes auditeurs les plus assidus. Vous l'avez avec moi, suivi dans ses voyages. Vous l'avez jugé comme artiste, comme lettré, comme poète, comme philosophe, comme chrétien. En souvenir des heures rapides passées ensemble à causer de ce grand inconnu, permettez moi de vous offrir ce livre. Pour le rendre complet j'y ai ajouté le récit dramatique que le capitaine Albert Hans a fait de la prise de l'Empereur,

ainsi que les heures de prison de son médecin particulier le docteur Basch, et les renseignements qui m'ont été donnés dans le temps par des témoins oculaires de l'exécution.

Puissent ces quelques pages vous rappeler l'histoire d'un homme qui méritait d'être compris et qui, surtout, ne mérite pas d'être oublié.

Veuillez, Excellence, agréer l'expression de mon profond respect.

FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

MAXIMILIEN

VOYAGEUR ET HOMME DE LETTRES

Maximilien était avant tout un chrétien, un philosophe, un savant, un poète et un homme de lettres.

Je l'ai connu au Mexique ; j'ai fait son portrait dans le livre que j'ai publié alors sur cette longue et douloureuse campagne. Vingt trois ans se sont écoulés depuis. Ils n'ont pas modifié mes idées sur l'empereur.

Maximilien était de haute taille, svelte, bien découplé. Son allure était lente, majestueuse, un peu roulante comme celle des marins. Dans la limpidité de son œil bleu venaient se refléter la bonté et la clémence ; sa figure pleine d'expression était encadrée par de longs et soyeux favoris blonds.

L'instruction de l'empereur était solide.

Archéologue érudit, naturaliste distingué, c'était lui qui écrivait à son médecin avant de s'interner dans cette ville de Queretaro qui devait le voir fusiller :

—« Périr l'épée à la main, c'est le sort possible, mais il n'y a point de honte ! Comme je regrette que les sciences de la paix ne puissent fleurir à côté de celles de Mars ! Quelles belles choses vous auriez trouvées sur toute la route de Mexico ! Ainsi, dans ce bois de Calpulapam j'ai vu, pendant que les balles sifflaient autour de nous, de superbes papillons voltiger çà et là tout tranquillement. Ici, à Queretaro, nous avons découvert un nouvel hémiptère. Il a des mandibules doubles qui étonnent tout le monde. Si j'avais pu emporter des flacons, j'en aurais, malgré la préoccupation de la guerre, conservé quelques-uns pour vous les montrer.»

L'empereur était fort sur les sciences exactes.

Quand il était officier de la marine autrichienne —où il est parvenu au grade d'amiral—il passait pour un des meilleurs navigateurs de l'Europe.

Je tiens ce fait de la bouche d'un homme qui s'y entendait, le célèbre commodore Maury de la marine confédérée américaine.

Il est de tradition dans l'armée autrichienne d'être polyglotte. Ses officiers savent presque tous deux ou trois langues vivantes. Maximilien en parlait sept avec une facilité, une éloquence presqu'incroyable. Pour ma part, je lui ai entendu prononcer de l'anglais de façon à ne pas être désavoué par le *scholar* le plus difficile du Royaume-Uni.

Nature de poète et d'artiste doublée des vertus énergiques et chevaleresques du soldat, Maximilien ne restait pas inactif au milieu des rares loisirs que lui laissaient ses croisières, ses travaux administratifs, et plus tard la gouverne d'un empire.

Il faisait des vers ou écrivait ses mémoires. Plus d'une page remplie d'exquise délicatesse et du plus fin esprit d'observation se trouve ainsi disséminée parmi ses œuvres posthumes. Vous en jugerez dans l'instant.

En 1862, Maximilien faisait publier à Vienne ses premiers livres. Ils ne furent tirés qu'à cin-

quante exemplaires destinés à la famille royale et aux cours étrangères. L'année suivante il résolu d'en mettre une édition à la portée du public. Elle s'imprimait à Leipsick. Ce fut un écrivain allemand connu sous le pseudonyme de Halm, mais dont le vrai nom était celui de Münch-Bellinghausen, qui fût chargé des revises. Interrompue pendant le court règne de Maximilien cette publication, fut reprise après sa mort, en 1867, et menée à bonne fin par les ordres de l'empereur d'Autriche.

Ces divers travaux sont intitulés :

« *Souvenirs de ma vie.—Esquisses de voyages.—Aphorismes.—Poésies.* Ils ont été traduits par M. Jules Gaillard, sous les yeux et avec les corrections des revises françaises faites par l'empereur lui même.

Maximilien se plaisait à répéter :

—Jamais on n'éprouve d'aussi nobles émotions que dans les voyages lointains.

Dans une lettre à l'Impératrice sa mère, il disait:

«—Quelles douces sensations n'ai-je pas éprouvé dans mon premier voyage le long des côtes, quand je me dirigeais vers cette noble Acropole d'Athènes, cette citadelle divine où brille encore la flamme du génie grec, où ses pensées immortelles semblent vivre encore dans le marbre? Avec quelle anxiété, quelle attente n'ai-je pas gravi le Vésuve pour épier les secrets de l'activité infatigable des puissances souterraines? Avec quelle ardeur impatiente ne suis-je pas entré à la *Tribune* de Florence, ce sanctuaire de l'art, pour y étudier, dans une admiration silencieuse, ces chefs-d'œuvres éternels, depuis ceux du siècle de Phidéas jusqu'à ceux de l'époque florissante de Raphaël Sanzio? Et pour admirer l'Alhambra, ce rêve mystérieux des enchanteurs arabes, avec quelle hâte n'ai-je pas traversé la fraîche verdure des bois, sans m'arrêter à ces buissons de roses, à ces fontaines jaillissantes qui m'environnaient? Comme mon cœur battait, quand je passai la porte du Peuple pour entrer dans la ville éternelle; quand je montai

les marches de la basilique de Saint-Pierre; quand je visitai pour la première fois, à la clarté de la lune cet immense Colysée ou règne un silence de mort ! Quelle ardeur de désir et d'impatience quand je parcourus pour la seconde fois le désert—le désert sans limites—quand sur un rapide coursier je dévorai l'immensité des sables brûlants pour aller méditer l'origine des Pyramides ? Comme les heures me semblaient longues, tandisque je traversais les montagnes de Juda pour visiter en pélerin le sépulcre du Sauveur ! Combien fut solennel le moment où je franchis la dernière crête des rochers, et où mes yeux découvrirent les coupoles de Sion qui s'élevaient vers le ciel ! De pareils moments ne se présentent qu'en voyage ; il n'y a rien de plus noble ni de plus pur dans la vie humaine ! »

Maximilien a surtout voyagé en Grèce, en Italie, en Espagne, au Portugal, en Asie Mineure. Il est allé un peu partout : il a vécu à Madère. Il a visité l'Algérie, l'Albanie, ; il a traversé la ligne, a passé des heures charmantes à Bahia et au Brézil. Il a étudié le royaume des Deux Siciles, « étrange pays. »

Il a écrit des pages enlevées sur Naples et le roi Ferdinand, sur Florence et les beaux arts, Séville et l'Andalousie, Grenade et les Maures, les îles Baléares, Valence, Lisbonne, Funchal, Alger, sur un coin de l'Albanie et du Monténegro, sur les forêts vierges du Brézil. Il a la plume d'un historien quand il analyse d'une main exercée la chronique de ce pays ; quand il nous raconte le passé des fiers Guanches ; quand il nous dit leurs traditions, leur religion, leurs coutumes, leurs migrations, leurs combats.

Profond observateur, Maximilien écrit en connaisseur sur les hommes, les villes, les paysages, les tableaux de maîtres, les merveilles de l'architecture qui pendant des années ont défilés devant ses yeux. C'est le côté artistique de cet esprit simple et vibrant que je viens vous montrer dans cette étude. Nous oublierons donc un instant cet empereur qui a été grand pendant la vie, encore plus grand devant la mort. Nous apprécierons à sa juste valeur le travailleur, le penseur, l'écrivain.

Laissons parler Maximilien : il en est temps.

I

MAXIMILIEN VOYAGEUR ET ÉCRIVAIN

Le 30 juillet 1851 Maximilien, quittait son palais de Miramar.

—« Le soleil était à son lever, nous dit-il. Je fis à la hâte un tour de jardin, je cueillis les dernières violettes, je promenai mes regards de tous côtés ; enfin je descendis l'escalier de marbre de l'embarcadère et je m'éloignai avec la chaloupe le cœur oppressé d'une mélancolie profonde. Le monde est ainsi fait. Possède-t-on les plus beaux, les plus admirables sites, ceux-là même que vous envient les riches de la terre, on fuit.»

Et pourtant il l'aimait son château de Miramar, sis sur un des bords les plus enchanteurs de l'Adriatique : il l'aimait autant que l'océan, ce qui n'est pas peu dire pour un marin.

Plus tard dans un jour d'expansion, n'est-ce pas ainsi qu'il en parlait ?

« —La mer vibre et chante des légendes merveilleuses : elle roule l'écume blanche des va-

peurs, et dépose au pied du château le frais baiser des nymphes. Et quand elle recule bruyante, un frisson agite l'air des salles : c'est la réponse qui s'échappe de la fière demeure de Miramar, parfum de fleurs bercées par le vent du soir emporté vers la mer bleue. Les rayons du soleil couchant embrasent la barque : le crépuscule enveloppe encore l'occident, et déjà la lumière de la lune éclaire le levant ; elle étincelle tremblante sur l'onde.

» Le silence se fait sur la vaste mer ; on n'entend que le bruissement de la barque qui, sur les flots phosphorescents glisse vers les bords fleuris. Elle vole vers eux, guidée par la lampe qu'on voit briller au balcon comme un phare lointain.

» L'esquif s'arrête près du château. Une rose tombe du balcon. Alors la vague bruit et chante de nouveau : d'elle s'élève un chant d'amour, et chancelante elle atteint la rose, la rose divin gage de celle qui porte mon nom. »

Mais, trève de souvenirs. hélas ! oui, le 30 juillet 1851, Maximilien fuyait Miramar.

Maximilien fuyait sur sa belle frégate la *Novara*—la *Novara* sur laquelle il allait faire une partie du tour du monde, la *Novara* qui devait le conduire au Mexique comme empereur, et qui devait l'en ramener mort et défiguré par les balles mexicaines. Est-ce que les navires seraient comme des livres ? Auraient-ils leurs destinées ? *Habent sua fata libelli.*

Ses premiers impressions de voyage sont sur Naples et sur le Vésuve.

« A mesure que se fait l'ascension du volcan, la belle vie terrestre ne se montre plus que par de rares échappées ; on se voit entouré de l'image incolore de l'universel néant. De sombres murs, d'énormes blocs grisâtres, de noires masses, des montagnes de cendres mouvantes et de laves calcinées se dressent de toutes parts et enveloppent le groupe des pauvres voyageurs qui s'aventurent au milieu de ce royaume de la mort, immense, lugubre au milieu de cette dévastation de la nature, dans cette vallée de la mélancolie. Les deux pointes de *Monte Somma* du Vésuve étaient autrefois réunies ; mais les entrailles du

globe se révoltèrent ; la montagne s'entrouvrit et par le gouffre béant se répandirent des flots de lave qui se refroidissaient à la longue et formèrent la mer inanimée, pétrifiée, incolore, entourée d'un sable de cendres mouvantes, qui sépare les deux sommets. Le regard se promène avec angoisse sur ces masses monotones qu'ont enfantées la montagne et devant lesquelles toute vie s'est enfuie. Par intervalles seulement on aperçoit au loin, comme de rares clartés dans une nuit ténébreuse, quelques fragments de paysage, la ville de la joie, les flots argentés de la mer, la riante et fertile plaine. Ainsi enveloppé par la mort, le voyageur songe involontairement à ces âmes meurtries auxquelles il ne reste plus que de beaux souvenirs. Naguère elles étaient, comme les autres, verdoyantes ; mais éloignées de la foi, privées des secours d'une religion consolatrice elles se sont abimées dans une mélancolie profonde. Leur observation peut avoir quelque attrait pour le psychologue, mais elle nous remplit le cœur d'une tristesse infinie.

» Nous voilà arrivés dans l'enfoncement qui sépare l'extrémité des deux points du Vésuve.

Quel coup d'œil, quelle sensation inexprimable ! Les escarpements étaient revêtus de souffre blanc : le sol de lave était tout noire; la cendre grisâtre, des morceaux de soufre jaune et rouge gisaient à terre çà et là. Des vapeurs bouillantes s'échappaient de dessous les grands blocs de lave ; le paronama de Naples et de la mer nous était caché par le cône de la montagne. La vapeur et le brouillard voilaient le firmament : l'air était tantôt froid et âpre, tantôt d'une lourdeur étouffante et surchargé de souffre. Tout respirait la mort et la destruction. On devinait sous ses pieds l'action de forces puissantes et inconnues, on voyait des couleurs comme on en voit jamais ; on se sentait enveloppé d'une atmosphère toute nouvelle ; on ne croyait plus vivre sur notre belle terre, mais au sein du chaos, au milieu des éléments primordiaux avec lesquels Dieu créa le monde, parmi les vapeurs empoisonnées qui planaient sur l'abîme avant que l'air et l'eau eussent été séparés, avant que le soleil eut séché et animé toutes choses. C'était un de ces aspects qui ne peuvent se

décrire et qu'il faut avoir contemplés pour se faire une idée du travail de la nature et comprendre combien l'homme est petit, et petite est sa science ! Nous n'étions pas encore au bout du cratère que j'étais impressionné par la vûe de ce qui m'entourait comme je ne l'avais été par aucune autre chose dans le cours de ma vie.

« Le cratère a réellement quelque chose d'une gueule, de la gueule des dragons légendaires ; ce sont bien là les couleurs dont l'imagination se plaît à révêtir ces monstres fabuleux. L'intérieur du cratère exhale ces mêmes vapeurs empoisonnées et humides qui enveloppaient jadis de terreur et de mort les chevaliers chasseurs du dragon.

« A la hauteur où j'étais, sur le bord de l'abîme, je me sentais comme perdu ; je croyais être sur les confins d'une autre planète, sur le seuil mystérieux d'un monde étrange et nouveau. Je me sentais abandonné au milieu de cette solitude, au sein de ce chaos silencieux : j'étais comme environné des frissons des mondes légendaires ; sans mes amis qui étaient là, une indicible épou-

vante m'eut chassé de ces lieux, et j'aurais fui devant les forces muettes et assoupies de la nature. Je ne me sentais pas assez fort pour résister à de pareilles impressions ; j'étais comme subjugué par le charme mystérieux et souverain de ces puissances souterraines. Déjà des spectacles moins étranges font frissonner l'homme quand il est seul ; un entourage de glace ou de granit, la chute d'une cascade de rocher en rocher lui font croire souvent que l'eau l'enchante et l'attire, que le murmure sinistre lui parle, et si alors un orage vient à gronder dans le ciel, si l'ouragan mugit, si la foudre enveloppe d'un réseau de feu le pauvre abandonné, son cœur tressaille et se resserre, il jette autour de lui des regards d'angoisse, comme si le tonnerre menaçait son âme défaillante, comme si chaque trait de foudre lui était destiné ! Il y a de la vérité dans ces impressions ; c'est le langage de la nature qui remplit de frayeur la conscience de l'homme et lui fait voir son néant ; c'est la force mystérieuse et profonde des éléments que l'homme frivole ne considère pas quand ils

sommeillent, mais dont les avertissements sont d'autant plus redoutables dans leurs reveils momentanés.

« Nous sortimes enfin, nous quittâmes les bouts du cratère et nous redescendîmes dans la sombre vallée. Je me retournais encore par moments pour contempler le vieux Vésuve, ce laboratoire de la nature, où il est donné à l'homme de se rapprocher des forces primitives. Une image triste et nue se dresse devant nous avec des couleurs d'un autre monde, avec une majesté imposante et terrible. On se croit transporté à l'époque où la race pécheresse ne foulait pas encore un sol enfermant dans son sein les germes de la vie, et où la molle masse d'argile n'avait pas encore été touchée par le souffle du Tout Puissant. L'esprit de Dieu semble encore planer sur la terre et sur les eaux, méditant sur la matière inerte avant de prononcer les paroles de vie, le *fiat* créateur, qui devaient retentir comme un tonnerre à travers la nature. Le Vésuve est une portion survivante du chaos, sans autre nuance que le gris terne et mort qui est la teinte fondamentale de toutes choses.

« Voilà ce que nous enseignent ces époques primitives vers lesquelles nous reporte la montagne géante ; mais elles nous font en même temps soulever le voile de l'avenir. De même que Dieu a créé, il détruira ; de même que les différentes couleurs ont été engendrées par le gris, ces couleurs admirables, vivants témoignages de l'œil tout-puissant, s'effaceront un jour pour retourner à la teinte fondamentale. Comme le feu qui purifie, comme la nature est sortie de la fumée et des nuages, si belle que Dieu lui-même s'est réjoui de son œuvre et à dit : « Elle est bonne », un jour viendra où les nuages et la fumée soustrairont de nouveau le vieux globe pourri aux yeux fécondants du Créateur.

« Tout obsédé de ces pensées redoutables, je demandai un asile à la petite église de l'Ermitage pour y implorer le pardon de mes péchés. Quand la société toute entière se trouva réunie, l'aumonier de la frégate nous dit la sainte messe, et l'on reprit à la hâte, à travers de riches vignobles le chemin de Résina. Le ciel s'était éclairci, la perspective était encore plus riante

que dans la matinée ; au milieu d'une verdure incomparable et baignée par les flots étincelants de la mer, Naples apparaissait dans toute sa magnificence à nos yeux éblouis.

« Dans cette ville, le peuple *vit*. Il n'est pas moralement atrophié, replié sur lui-même comme dans les autres villes ; tous ses faits et gestes s'exécutent en plein air. Son activité se déploie dans la rue, et c'est pour le voyageur nouvellement débarqué un spectacle d'un attrait sans égal, un merveilleux divertissement. Les boutiques sont à l'air, libres et découvertes ; les comestibles sont entassés par les rues. Au milieu des plus beaux produits du midi vous voyez les moutons et les pourceaux, les chiens et les enfants jouer et se bousculer. Ceux-ci sont les derniers vrais petits Murillos ; ils vont et viennent hardiment dans leur costume primitif, entre les boutiques de macaroni et les gargotes, et attrapent leur dîner là où ils le peuvent, au besoin même dans le fumier. A tous les coins de rue pour ainsi dire, on voit des caisses de bois aux couleurs vives sur lesquelles s'élève un berceau à

colonnes, orné d'oranges et de feuillage et entourant l'image d'une Madone. Derrière ces colonnes se trouvent de petits barils allongés, posés horizontalement ou verticalement selon la circonstance et versant de l'eau fraîche.

» Le soir arriva calme et pur : le soleil, s'abaissait à l'horizon. Nous avions devant nous la ville et sa mondaine munificence, ses palais, ses musées, ses villas couronnées de verdure, de fleurs, sa physionomie sensuelle et joyeuse : les flots dorés du golfe baignaient les rives enchantées de Castellamare, et au milieu des bois d'orangers apparaissait la poétique Sorente, la ville aux belles femmes. Une vapeur violette enveloppait le Vésuve : la riche et fertile *campana* se déroulait à nos pieds, et tout autour de nous au milieu du parfum des fleurs, du bruissement des cyprès et des lauriers, des voluptueuses caresses de la brise du soir, parmi ces monuments de marbre, la mort étendait son empire.

« A quoi tend votre agitation joyeux Napolitains ? Où allez-vous ainsi en dansant ? Vous allez au tombeau ; et les myrtes ont beau

répandre leur parfum, la rose épanouir ses brillantes couleurs, le nérium et le laurier frémir harmonieusement, le marbre resplendir et étaler des inscriptions orgueilleuses.... la tombe, la froide tombe est le sinistre terme du pèlerinage terrestre. »

Naples pour Maximilien est la ville du plaisir et du printemps de la vie ; Florence celle des âmes fatiguées et rêveuses. Gaëte est le port dans lequel la barque de Pierre jeta l'ancre pour se mettre à l'abri des tempêtes du monde.

« Déjà, écrit-il dans son livre de bord, les portes toutes béantes de l'enfer se flattaient d'avoir vaincu la tiare trois fois sainte ; déjà elles croyaient le chef de la chrétienté tombé pour ne plus se relever. Tout à coup, parmi de sombres nuages, d'effrayants éclairs, le tonnerre retentit. Il ébranla les cieux, et les réels supports du prince de ce monde entendirent en tremblant une voix qui criait :

—Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle !

« Le pasteur des âmes trouva dans sa fuite un refuge assuré sur les rochers de Gaëte, et les portes de l'enfer durent engloutir de nouveau la tourbe écumante et retomber sur elles-mêmes devant la force du Tout-Puissant. Une plaque de marbre placée au haut de la citadelle indique l'endroit où l'illustre fugitif donna un jour le seul bien que lui eussent laissé les orages du monde, et que tant de créatures humaines voulaient encore recevoir malgré la fureur de ses ennemis, la bénédiction apostolique. Pie IX apparut sur ce rocher et prononça à haute voix sa toute puissante bénédiction. Des témoins oculaires m'ont affirmé que ce fut un spectacle singulièrement imposant de voir le prince de l'Eglise se dressant au dessus des remparts, dans son simple habit blanc, et prononçant d'une voix calme et ferme les paroles sacrées sur la foule des fidèles qui abimés dans un muet recueillement courbaient la tête devant lui. Le lieu semblait merveilleusement choisi pour un acte aussi sublime et aussi solennel. »

De Gaëte les hasards du voyage mènent Maximilien à la grotte de Capri. Elle lui arrache ce cri d'enthousiasme :

« Le bateau nous déposa près d'un mur de rochers ; de petites barques miniatures nous emportèrent plus rapides que le vent ; c'était à croire que, comme au temps de la fable, une baguette magique allait nous entr'ouvrir ces retraites mystérieuses et nous donner accès dans un temple de fée.

Ce n'était point un rêve : une ouverture étroite perçait l'escarpement ; encore quelques coups de rames et nous voguions légèrement comme poussés par le souffle des Elfes, sous la voûte de pierre ; derrière nous se fermait le monde habité avec ses agitations terrestres et la lumière de son soleil, et soulevés par les ailes du zéphyr nous glissions sur les lames d'azur entre des profondeurs scintillantes, sous les vapeurs irisées d'un dôme féérique. Des reflets argentés pareils à ceux des rayons fantastiques de la lune se jouaient dans la pénombre bleuâtre, teintaient le cristal des stalectites

et caressaient la transparence du marbre. Nous nous trouvions dans la retraite de la nymphe de Capri. De petites crêtes d'argent couronnaient les vagues légères, l'eau murmurait doucement, une fraîcheur délicieuse étaient partout répandue. Mais la nymphe était absente, et pour notre bonheur ! Le monde est ainsi fait : aussi longtemps que les déesses ont hanté cet asile, aucun mortel n'a pu les découvrir, et quand les hommes y pénétrèrent, elles avaient disparu : et la lueur mystérieuse de la grotte est seule restée comme un charmant reflet, comme un poétique souvenir des naïades qui se berçaient mollement sur les flots argentés ».

Gibraltar fascine Maximilien.

« C'est un rocher monstrueux qui s'élève comme un Titan gigantesque au-dessus de l'Océan et de la Méditerrannée. De quelque point qu'on le contemple il présente aux regards un aspect toujours nouveau. Gibraltar a la puissance et l'attraction à la fois séduisante et horrible, que ne manque jamais d'exercer la grandeur écrasante. En elle résident la beauté et l'attrait de

Gibraltar, ce rocher, chauve, dénudé, calciné par les rayons du soleil, image toujours changeante mais une image de l'éternel repos et de la force majestueuse. »

Mahon, la capitale de l'île de Minorque est pour lui l'image de la mélancolie sans fin.

« Le pays tout entier me parut désolant, sans une ombre de poésie. Les moulins à vent jouent ici un grand rôle ; de toutes parts on voit leurs ailes tourner, de toutes parts on les entend gémir. Semblables à des arbres desséchés où à des fantômes gigantesques, ils se dressent au milieu d'une contrée nue et augmentent l'ennui qu'on y éprouve. Autant un moulin à eau, avec son écume et son bruit cadencé paraît beau, animé et poétique, autant un moulin à vent, avec sa masse grisâtre et ses grands bras, semble laid, endormant, insipide. Le premier annonce l'animation et la fraîcheur de l'eau ; le second a l'air d'un télégraphe destiné à nous écarter d'un pays avide et désert ; et c'est bien là, en effet le caractère de cette contrée. »

Lisbonne ne lui plaît pas.

« C'est un immense amas de maison sur le bord d'un fleuve sans rien de caractéristique et de pittoresque. Pour être caractéristique il lui manque des édifices saillants et originaux ; pour être pittoresque il lui manque la campagne. La ville s'élève sur une colline et se termine brusquement à l'horizon sans avoir cet arrière plan si nécessaire à l'harmonie de la perspective. Tout cela est si étendu, si large, et se détache tellement sur le bleu du ciel que l'on cherche involontairement une chaîne de montagnes où la vûe puisse se reposer. On se représente Lisbonne comme une ville riche en monuments historiques, située dans la contrée la plus riante, sous le climat le plus doux. On l'embellit de tout l'éclat des teintes méridionales, de toute la magnificence d'une végétation tropicale ; on s'imagine que le Tage coule sous un ciel d'azur au pied d'antiques palais de marbres, portant sur ses ondes argentées des centaines de gondoles dorées et de gallions chargés de métaux précieux. Sur ces bords on se figure un peuple gai, chantant des stances mélodieuses aux accords de la

guitare. Pure fantaisie que tout cela ! La ville est grande mais disséminée sans aucun plan. Il n'est pas rare de rencontrer des champs parmi les maisons, et les maisons sont d'une architecture vulgaire et monotone. »

Madère le console de Lisbonne.

« Le 4 juillet, au lever du jour, quand je montai sur le pont, il semblait qu'une œuvre magique se fut accomplie pendant la nuit. Sous les rayons dorés du soleil des tropiques, au sein d'une mer étincelante et azurée, baignée dans un air limpide, une île majestueuse se dressait devant moi, une île de basalte, aux teintes violettes, revêtue de la verdure la plus fraîche du printemps. C'était une image saisissante et bien faite pour transporter l'âme et la remplir d'allégresse. Une sérénité céleste régnait dans ce tableau, et cependant il était saturé d'une légère vapeur. La lumière était d'une clarté surnaturelle, comme une âme qui se manifeste dans des yeux inspirés. Un air délicieux pénétrait à flot dans la poitrine allégée ; on pressentait un monde nouveau, un paradis terrestre,

« J'ai beaucoup parcouru le monde, et je puis dire que je n'ai rien vu d'aussi beau. J'ai cueilli la rose des Alpes sur les glaciers étincellants ; j'ai traversé sur le fier coursier arabe les bois de cyprès de Smyrne ; j'ai ravi le nérium aux rives enchantés du golfe de Lépante ; je me suis bercé sur les flots azurés de la grotte de Capri ; j'ai dérobé des fleurs aux jardins féériques de l'Alhambra ; mais ici je trouvais réunis tous ces trésors de la nature et je ne sais quoi encore d'inexplicable qui fait pour moi de Madère un paradis terrestre. Est-ce l'air transparent comme le cristal, où respirer est une volupté ? Est-ce la variété infinie et enchanteresse des fleurs où leur parfum pénétrant ? et ce printemps éternel qui fait que juillet même a plus de charme ici que notre mois de mai ? Est-ce enfin ce climat toujours égal, toujours frais et vivifiant, aussi beau dans la nuit que dans la journée, toujours caressant, toujours doux ? Je ne puis le dire, mais je sais du molns que j'ai vécu ici doublement, toujours heureux, toujours ravi, et que ce serait pour moi une félicité sans égale de posséder une maison de campagne en ce pays.

« La végétation de l'univers entier est représentée à Madère de la façon la plus grandiose. Les plantes du Nord, chênes vigoureux, fougères touffues, chèvrefeuilles odorants ; celles de l'Italie, châtaigniers et oranges ; les superbes camélias de la Chine ; le caféier d'Arabie que je n'avais pas encore vu ailleurs aussi fécond, aussi répandu ; le précieux ananas d'Amérique que je voyais aussi pour la première fois en plein air ; le bananier toujours chargé de fruits ; cent autres plantes rares qui ne se rencontrent chez nous que dans les serres des palais, où elles sont étiolées, et où cependant on les admire, sont ici comme chez elles dans leur éclat, dans leur fleur ; puis ajoutez à toutes ces espèces exotiques les vignes les plus précieuses du monde. »

La ville de Bahia l'émerveille. Quant au nouveau monde, où la mort l'attendait sept ans plus tard, il lui cause une curieuse sensation.

— « Dès les premiers jours passés sur le sol d'Amérique j'ai senti le fardeau qui m'écrasait. »

Et comme s'il avait eu un pressentiment, il parle ici pour la première fois du Mexique.

—« Mon digne hôte nous montra un vieil ouvrage des plus intéressants sur le Mexique. On y voyait dessiné avec des armes et des costumes, un zodiaque des anciens mexicains. Encore un pays que je visiterai si Dieu me prête vie. »

Les pages qu'il consacre à Alger, à Blidah, aux gorges de la Chiffah, aux paysages de l'Atlas, aux fantasias arabes, aux trappistes de Staouëli, à la réception que lui fait le général Yusuf, sont admirables de coloris et de vérité.

Puis Maximilien tourne la proue de sa frégate dans une autre direction.

—« Aux confins de la civilisation se trouve dit-il, un pays sauvage qui porte le nom harmonieux d'Albanie. Ce sont des cantons forestiers ou l'homme et le sanglier, le turc et le chrétien se font tour à tour une chasse furibonde, et vivent animés de haines et de ressentiments implacables. En ces lieux, la messe se dit encore comme au temps de Dioclétien, dans les trances de la peur ; les fidèles se rassemblent

dans des endroits ténébreux qui ne sont éclairés que par les lumières de l'autel. »

Pendant cette croisière Maximilien protège ses coréligionnaires et sème partout le bien et la paix sur ses pas.

Mais en voilà assez. Dans ces pages prises au hasard dans son journal de route, je vous ai montré l'écrivain.

Jugeons maintenant le critique d'art et le poète.

II

MAXIMILIEN, CRITIQUE D'ART ET POETE

Nous sommes à Florence, au palais Pitti. Maximilien écrit à l'archiduchesse Sophie sa mère.

—« La madone de Saint Sixte est une vierge calme, victorieuse, au regard profond et empreint d'une mélancolique fierté. Comme elle comprend la nature surhumaine de l'enfant qu'elle porte dans ses bras, comme elle sait que ses mains sont le trône auguste du fils de son Dieu. On lit dans son regard qu'elle s'honore elle-même comme étant l'instrument immaculé de la puissance créatrice, qu'elle sent toute la grandeur de ses souffrances, mais aussi toute la splendeur infinie de sa glorification. C'est pourquoi elle s'avance sur les nuages comme la noble Reine des anges, pleine de majesté, et elle montre à la foule de ceux qui espèrent, le Sauveur du monde. Elle entend l'hosanna des mille et mille bouches qui chantent l'allégresse, mais son oreille semble aussi percevoir les lointaines clameurs du peuple

qui demande le Crucifiement. Nulle auréole n'entoure sa tête ; nul joyau ne relève son simple et modeste vêtement : la mère du Christ dans ce tableau n'a besoin d'aucune parure éclatante, d'aucun accessoire qui détourne le regard de l'objet principal, comme en emploient si souvent les artistes de nos jours pour diviser et distraire l'attention du spectateur. Le plus bel ornement de la madone de Saint Sixte est le divin Enfant, et la plus sainte auréole, l'éclat de ses grands yeux limpides qui remplissent d'une pieuse confiance ceux qui les contemplent. Il y a dans ces yeux de la consolation, de la vérité et une profondeur infinie : la sérénité du ciel s'y reflète comme dans un lac tranquille. Et quelle création admirable que cet Enfant qui repose dans ses bras ! On devine en lui le Rédempteur : sur ses traits pleins de gravité on pressent la tâche divine qu'il doit accomplir ! Sous les boucles foncées s'ouvrent deux grands yeux noirs qui regardent fièrement sur le sombre monde du péché comme s'ils voulaient dire :

—Je triompherai de vous, pécheurs endurcis : tremblez devant l'Enfant qui vous jugera un jour et qui vous punira.

« Et il se penche en arrière, il soulève ses épaules comme pour se préparer, dans une attitude calme et sereine, à la lutte avec le monde.

« Dans une autre salle où nous entrâmes, de nombreux artistes étaient en train d'étudier la *Vierge à la Chaise.* Comme ces pauvres Madones doivent s'ennuyer d'être éternellement copiées par la foule inintelligente des barbouilleurs ! Heureusement que ce sont des saintes femmes que la vanité ne tourmente guère. Pourquoi donc fallait-il qu'en contemplant ce tableau de Raphaël, la madone de Saint Sixte me revint toujours à la mémoire ? Cela tenait sans doute à la ressemblance des visages : toutes deux ont le même corps, mais elles n'ont point le même esprit, la même expression, la même façon d'être éclairées par la lumière. Pour l'une c'est la lumière céleste ; pour l'autre la lumière de la terre. La *Sixtina* est une vision qui plane, une image transfigurée après l'épreuve du com-

bat et de la douleur ; la madone à la Chaise est une femme de la terre pour qui l'heure de la souffrance n'a pas encore sonnée ; elle est assise tranquillement et, si j'ose m'exprimer ainsi, à l'*aise* sur ce siège que la gloire à venir n'a pas encore transformé en trône. Les plis d'un turban lui tombent sur l'épaule ; ses vêtements sont choisis. Elle se penche doucement sur son enfant : elle le serre dans ses bras : elle regarde le spectateur avec de grands yeux reflechis, comme Raphaël seul pouvait les peindre, et qui, tels que la lune dans une nuit calme et sereine, répandent dans le cœur malade des rayons d'une douceur ineffable et d'un profond apaisement.

« Raphaël a peint la madone de Saint Sixte avec des intentions célestes, la *Seggiola* avec des inspirations d'un profond amour, la madone du Grand Duc avec un sentiment de pureté enfantine. Cette dernière est une calme et silencieuse prière, tandis que la *Sixtina* est une extase et que la *Seggiola* exprime l'admiration des œuvres du Créateur adressée à lui-même dans la personne de son Fils. Dans la *Sixtina* je vois sous

une seule et même forme la mère auguste du Christ et la servante du Seigneur ; dans la madone à la Chaise je ne vois que la mère heureuse et florissante ; dans celle du Grand Duc que l'humble et pieuse servante.

« J'aurais voulu pouvoir m'arrêter des heures entières devant la *Vision d'Ezéchiel.* C'est un petit cadre doré d'un pied et demi de haut sur un de large, et qui renferme le ciel dans sa magnificence et son immensité. Oui, c'est bien Dieu le Père que nous voyons ici, le Dieu créateur et souverain maître du monde. Le roi de l'univers est sur son trône de nuages, porté par les mystérieux symboles des évangélistes, le Dieu de l'Ancien Testament. C'est bien là Jéhovah devant la face duquel on s'affaisse tremblant dans la poussière, abimé dans l'adoration et en même temps relevé par la pensée consolante que chacun de nous a été créé à son image, et que l'âme immortelle emprisonnée dans cette enveloppe éphémère, émane de Celui qui était, qui est et qui sera. La chevelure grise ondoie majestueusement ; la barbe imposante flotte

autour du visage tout rayonnant de grandeur divine et de puissance créatrice ; les bras étendus pour bénir s'élèvent au dessus des nuages qui ne sont point là rassemblés pour former un point d'appui et de repos, mais un trône glorieux. C'est une volupté céleste de méditer devant ce tableau et d'abimer son âme dans cette contemplation sublime. On croit entrevoir l'instant suprême où l'on verra un jour le Maître face à face. L'art d'un Raphaël était seul capable de produire un pareil effet et de trouver sa récompense dans sa propre création.

« Je retrouvai ici *Van Dyck* dans son thème le plus admirable, le royal et infortuné couple d'Angleterre. Ce ne sont que deux bustes ; je reconnus avec bonheur l'image vaporeuse et poétique de la noble reine, un peu différente de celle que possède le musée de Dresde, mais remplie d'un charme original et d'une suave mélancolie. On voit là, Charles et Henriette en vêtements de deuil. »

Et Maximilien ajoute d'un ton presque prophétique :

« L'avenir a répandu comme un voile sur les traits sérieux de Charles ; il fût une victime de l'ordre le plus élevé, et n'eut que le tort de se soumettre à sa destiné avec trop de résignation et de douceur. Il pécha par faiblesse ; il a du êtrè infiniment plus gracieux et moins roide que Louis XVI. Il a été donné à tous deux, sinon de vivre, du moins de mourir énergiquement. Pourquoi faut-il que leurs femmes aient été si séduisantes et si belles ? Pourquoi faut-il que ce qui est tendre et exquis soit toujours froissé et brisé ? »

Ce jour-là Maximilien a-t-il vu dans l'avenir ? Ne lisons-nous pas entre ces lignes poignantes son nom et celui de la malheureuse impératrice Charlotte ?

La chapelle de Michel Ange, à San Lorenzo, lui déplaît souverainement. Elle lui produit une impression des plus désagréables, un effet glacial et repoussant.

« Ici reposent dans le sommeil de la mort, dit-il à son entourage, des cœurs à jamais perdus,

et leur vaine philosophie en s'élevant à elle-même ce tombeau n'est parvenue qu'à exprimer le malaise de la conscience. Si Michel-Ange a eu de son époque une connaissance exacte et profonde, ce monument lui a merveilleusement réussi, et les statues indécentes qui l'entourent, dépourvues de grâce et d'âme si je puis le dire, ne montrent que trop clairement d'où soufflait l'esprit qui a hanté ces lieux. La position demi assise, demi couchée des grands Médecis exprime sous une forme sensible et matérielle, l'aversion d'une philosophie orgueilleuse et frivole pour le repos de la mort. Ils semblent se débattre et ne vouloir point du linceuil qu'aucune créature humaine n'a encore soulevé, mais qui recouvre dans la paix la dépouille du croyant. Ces monuments portent l'empreinte d'une lutte maladive de la grandeur terrestre contre le soi-disant néant: le marbre reste froid, et sous cette enveloppe de pierre la mort semble ricaner et se moquer de la vie. Le mot paix ne saurait retentir sur ces tristes parvis qu'aucun souffle chrétien ne réchauffe. »

En lisant cette page écrite par Maximilien, on songe involontairement à ces lignes du chapelain Burchard. Parlant d'un Médécis, il disait :

—Il mourut *sine luce, sine cruce, sine Deo.*

Tour à tour le groupe de Niobé avec ses enfants, le Vase de Médécis, la Flore du Titien, la Méduse du Caravage, l'architecture de la Tribune, la Vénus de Médécis, la rêveuse et superbe *Fornarina*, le Jean de Monfort et le Charles Quint de Van Dyck, l'Hercule de Rubens, l'Adoration des Mages de Dürer, l'Adam et Eve de Cranach lui arrachent des critiques et des descriptions pleines de logique et de vie.

Raphaël, Rubens et Van Dyck lui font faire les réflexions suivantes :

—« Sérieux et rêveur, consumé par une ardeur profonde, sans énergie virile mais sans faiblesse féminine, sorte d'être intermédiaire et mélancolique, n'appartenant à la terre que par une enveloppe frêle et nerveuse, moitié chérubin, moitié génie, avec un regard profond, plein d'une douce langueur, tel nous apparaît Raphaël

dans un portrait charmant. C'est bien là le jeune homme qui a vu plus haut que tous les autres, qui dans l'extase de l'amour le plus brillant a exprimé par la peinture une philosophie profondément religieuse, et qui dans l'accès même du sentiment n'a rien perdu de la sincérité intelligente et de la force.

« Van Dyck est grand et beau comme ses admirables personnages ; c'est le *peintre* des princes et des grands de ce monde, un artiste aristocratique, et son portrait nous le présente bien ainsi, plein de dignité, de noblesse et de génie.

« Rubens nous a laissé son visage, un visage voluptueux et presque effronté, avec un regard entreprenant qui a savouré déjà bien des choses, une moustache finement retroussée, une expression saine et vigoureuse. Il peignait avec humour ; il aimait la plénitude des formes et la fraîcheur des chairs enlacées de guirlandes bachiques, et ce même homme était capable de créer avec une foi énergique un François Xavier sublime, un imposant Loyola. Tout cela est exprimé et se lit sur les traits du visage. Ra-

phaël succomba à l'ardeur qui le consumait lentement, Rubens florissait au sein des jouissances et des joies de la vie. Il y puisait sa force pour enfanter de grandes œuvres. »

La collection des chefs d'œuvres de la *Tribune* de Florence laisse à Maximilien « l'impression que cause une société appartenant aux conditions et aux spécialités les plus diverses, aux âges les plus différents, aux croyances les plus opposées. »

« Ici, Adam et Eve, monarques et madones, Vénus et Apollon, bacchantes, enfant Jésus, fauves plongés dans l'ivresse, les temps de Raphaël et ceux de Praxitèle, tout cela est confondu et mis en harmonie par le sentiment véritable et le goût de l'art. La Tribune à elle toute seule mérite que l'on fasse un grand voyage à Florence. »

L'Espagne, Séville, l'Andalousie, Grenade vont maintenant accaparer l'esprit de ce poète. La cathédrale de Séville est une merveille.

« C'est dit-il l'un des plus beaux monuments de l'art chrétien. La gravité du style gothique règne ici sous ces voûtes mystérieuses et immenses, surchargées d'ornements et de gracieuses dentelles frémissantes du souffle de la foi ; les élégants arceaux courent de pilier en pilier comme autant de fleurons d'un superbe diadème : les hautes fenêtres qui s'élancent vers le ciel et leurs sombres vitreaux qui répandent qu'une lumière adoucie et mystérieuse achèvent et ensemble vraiment incomparable. A l'extrémité de la nef, nous franchîmes la grille d'une chapelle assez grande. Ici reposaient les ossements de celui, sous le nom duquel j'ai été baptisé, celui de qui j'ai l'honneur de descendre et que l'Eglise a constitué mon principal défenseur devant le trône de Dieu. On célébra la grand messe derrière les grilles dorées du chœur. La cathédrale se montrait dans son imposante majesté. Le moment suprême de l'élévation arriva : les sons graves et touchants de l'orgue retentirent sous les voûtes gothiques, les têtes des fidèles s'inclinèrent au son des cloches, une

colonne d'encens monta comme un nuage vaporeux au dessus de l'autel pour saluer le sacrifice auguste qui faisait descendre parmi nous le maître du monde, le Fils de Dieu. C'était un de ces moments sublimes, émouvants, solennels qui n'appartiennent qu'à la vraie religion catholique, et ravissent en adoration et en extase le cœur de l'homme. Je me sentis tout à fait transporté, et j'invoquai pour ma famille absente l'intercession de Saint Ferdinand qui a joint les exploits de l'épée aux pieux élans de la prière. Je me levai fier d'être chrétien. Je me sentis affermis dans ma foi, je me sentis rassuré à l'ombre toute puissante de l'Eternel. »

Nommez-moi un prince catholique qui a su parler d'une manière plus sublime.

Pour Maximilien, l'Alcazar est « l'œuvre d'un peuple croyant mais pour qui n'a pas brillé la vétitable lumière. La sensualité qui joue un si grand rôle dans la vie musulmane a marqué de son sceau cet édifice merveilleux. On s'étonne, on admire et cependant on ne ressent autre

chose qu'une excitation agréable de l'imagination : la gravité supérieure fait entièrement défaut. L'Alcazar est une tente royale et magnifique dont les colonnes élégantes soutiennent de superbes brocards de Damas, des tapis de l'Inde et des voiles de dentelles au merveilleux tissus. On regarde et l'on se demande si les tièdes haleines du vent ne vont pas soulever le voile de dentelle, si les tapis dorés ne vont point se mettre à onduler sous la brise du soir. Illusion merveilleuse produite par la magie de l'art oriental ! Les siècles ont passé, les générations se sont succédées sous ces voûtes féeriques, et les tapis de l'Inde sont encore là suspendues aux mêmes colonnes auxquelles les Califes les ont jadis attachées. Cette tente fantastique que les rois de l'Orient ont dressée sur les bords du Quadalquivir est bâtie toute en pierre et en solides matériaux. Ces riches tapisseries, ces ingénieux entrelacements de figures régulières qui témoignent de la science des maîtres qui les ont dessinés, ne sont autre chose qu'une mosaïque de briques peintes et de pierres délicate-

ment sculptées : ces voiles de dentelles qui ravissent nos yeux sont le travail à jour le plus léger et le plus fin qu'une main humaine ait jamais façonné avec du mortier et de l'argile. Dans ces lieux ou florissaient jadis la splendeur et l'éclat du despotisme oriental, ne règne plus maintenant que le calme de la mort, et le pas de l'étranger retentit seul dans ces salles où les riches tissus de Cachemire protégeaient les pieds des Califes contre le froid du marbre, où les vapeurs légères de l'ombre montaient gracieusement sous les voûtes dorées, où les roses enlaçaient de leurs festons les colonnes de jaspe, ou le son des luths et le murmure des jets d'eau retentissaient dans le calme des nuits éclairées par la lune. »

Il visita seul l'Alhambra; avec un ami.

« La reine des nuits, dit-il, trônait radieuse dans le sombre azur ; les étoiles brillaient comme des diamants ; la nuit sereine et paisible avait je ne sais quoi de mystérieux. Les arcades et les portiques paraissaient plus gracieux, plus élancés que jamais sous cette lumière dont les

rayons inondaient les cours de marbre et dansaient comme des sylphes sur les eaux des fontaines. Les bassins et les terrasses portaient le sceau mystérieux des nuits andalouses, les roses exhalaient en silence leurs parfums, une haleine légère faisaient frémir le feuillage des orangers, et les calices d'ivoire du jasmin nous envoyaient le salut discret de leurs senteurs enivrantes. Les reflets de l'eau semblaient à une légion de lutins, dansant au bord des plates-bords, se perdant sous les fleurs couvertes de rosée, pour ressortir et étinceler de nouveau à la clarté de la lune, comme si, au milieu de leurs éclats folâtres et parés de leurs robes d'argent, ils voulaient faire leur cour aux rayons de l'astre des nuits.

« Shakespeare a rêvé le *Songe d'une nuit d'Eté* ; Mendelsshon en a entendu les harmonies et les chants : moi je puis dire que je l'ai vu !

« Du haut de la tour de Comack j'aperçus vers l'orient la montagne du dernier Soupir du Maure—*el ultimo Suspiro del Moro.* C'est de là qu'Abou Abdallah, le roi vaincu par les chrétiens, pût dans sa fuite apercevoir pour la

dernière fois sa belle Grenade et son féérique Alhambra. Il s'y arrêta quelques temps ; d'amers soupirs s'échappèrent de son sein et des larmes coulérent sur son visage.

« Comme on comprend cette douleur ! ajoute Maximilien. »

Hélas ! l'histoire se répète ! 16 ans plus tard, le 19 juin 1867, il contemplait lui aussi du haut du Cerro de las Campanas, son ingrate ville de Queretaro qui l'envoyait à la mort.

Avant de quitter l'Espagne, Maximilien resume ainsi ses idées sur l'art.

—« Ce sont les Grecs, ces artistes si ingénieux, si délicats qui ont su inventer l'harmonie des jouissances. Les Romains plus grossiers se sont formés à leur école. Chez nous autres Autrichiens, buveurs de bière, le sentiment de ces choses nous fait complètement défaut. Nous aussi, nous n'avons pas de soleil pour nous sourire, nous n'avons pas un climat auquel on puisse se fier. Notre air est âpre, rude comme

notre vie. Ce n'est que dans le Midi qu'on retrouve encore l'écho des bons vieux temps classiques. Les anciens Arabes ont semé en quelques sortes des oasis dans la suite des âges ; nous voyons encore les restes de leurs rêves pétrifiés et comme cristalisés à Séville, à Grenade, au Caire, à Damas.

» L'harmonie des jouissances entendues dans un sens élevé, suppose la fleur de tous les arts, les lignes heureuses de l'architcture, les riches couleurs de la peinture, les nobles formes de la sculpture, les plus doux accents de la musique. Elle fond tout cela avec les parfums de la nature, avec les avantages d'un climat et d'un siècle privilégiés, avec tout ce qui flatte les sens sans les troubler, avec tout ce qui embellit l'existence et raffine l'esprit. C'est ainsi que se forment les talents, que l'esprit devient créateur et que le cœur sait trouver la poésie et les chants. »

Voilà en peu de mots quelles sont les pensées de l'Empereur sur le vrai et sur le beau. Etudions maintenant ses idées en général sur les hommes et sur les choses.

III

MAXIMILIEN MARIN, OBSERVATEUR, PHILOSOPHE, BIBLIOPHILE ET CHRÉTIEN

Je vous ai parlé de Maximilien, voyageur, homme de lettres et critique d'art.

Causons du marin, de l'observateur, du philosophe, du poète, du bibliophile et du chrétien.

L'empereur aimait à nous citer souvent ces mots anglais :

—*Take it coolly.*

Il en avait fait sa devise particulière. En aucune circonstance il ne l'a démentie. Il se plaisait à la répeter à son équipage quand il était dans la marine autrichienne. Les loups de mer étaient ses hommes. Il les aimait comme on aime sa famille.

Un jour, en parlant d'eux, il disait :

—« Le vrai matelot a raison d'être fier. Le monde lui appartient, l'océan est sa patrie :

son esprit ne connaît d'autres bornes que celles du vaste globe. Il a droit de cité dans tous les pays de la terre, il est reçu partout en ami ; et pourtant il est partout dans sa patrie, car son vaisseau en est une portion et lui sert jusqu'aux antipodes de forteresse puissante et rédoutée. En lutte incessante avec les éléments, environné de dangers continuels, il acquiert le sérieux et l'énergie du caractère ; élevé au sein des privations, il reste enfant en quelque sorte, et il jouit des moindres choses avec candeur et naïveté.»

Le capitaine de vaisseau anglais est pour cet amiral autrichien un des modèles du marin :

—« Dans les petites marines, principalement dans celles qui sont encore en voie de formation l'on se fait une idée tout à fait fausse du capitaine tel qu'il se comporte en réalité dans les grandes marines. Le capitaine anglais est le souverain de son vaisseau. C'est lui qui le conduit en mer, le fait rentrer dans le port où le mène au combat ; il regarde ses sujets d'un œil de maître. Pour les affaires secondaires, il a

ses organes, ses mandataires qu'il laisse agir selon son grade, et il reste souvent des jours entiers s'en se montrer sur le pont : un long apprentissage et une longue pratique lui donnent la ferme assurance que le service se fait ponctuellement et sévèrement comme il doit être fait. Il n'apparaît que dans les grandes circonstances pour fonder la réputation de son vaisseau par de brillantes manœuvres ou par la victoire, ou encore comme un *Jupiter tonnans* pour répandre autour de lui la terreur et le respect. Les autres ont à s'occuper de choses moins importantes.

« Dans les marines en voie de formation, au contraire le capitaine est tout : il est le génie universel, le secours indispensable dans les moments difficiles, le factotum en activité perpétuelle. Il doit commander et exécuter à la fois : il doit monter le quart lui-même bien qu'il ait sous ses ordres de nombreux officiers, sans quoi sa propre vie et celle le l'équipage ne serait pas pas en sureté. Il doit faire le maître d'école pour la jeunesse et le geôlier pour les mutins : il doit faire lui-même la ronde et s'assurer que

ses ordres sont réellement exécutés. Il doit en personne envoyer de tous les coins du vaisseau l'équipage à la manœuvre : il doit être le surveillant et à la place des cadets hisser les signaux de sa propre main. Mais le pire inconvénient d'un tel état de chose est que, avec le temps, capitaine et officiers s'y accoutument ; que le capitaine n'a jamais confiance en ses officiers, et que ceux-ci naturellement n'acquièrent jamais cette confiance en soi-même si nécessaire au marin. Ils se laissent bientôt aller à la paresse inhérente à l'humaine nature, et se trouvent heureux de se décharger du fardeau de la responsabilité sur les épaules de leur chef. Insensiblement, celui-ci de son côté, trouvera plaisir à s'occuper des détails insignifiants, et toujours prêt à se louer lui-même, il n'aura que des paroles chagrines sur l'impéritie des officiers et des cadets. Mais comment ceux-ci peuvent-ils apprendre quelque chose, quand on ne laisse aucun jeu au développement de leur spontanéité et qu'on ne le mesure pas aux progrès de leur éducation ? C'est une nécessité désolante que chez les petits, tout soit petit fatalement. »

Maximilien aimait son équipage et il savait s'en faire aimer. En 1853 il commandait la *Minerve*, sur les côtes de l'Albanie. Un de ses matelots, Marco Rugger, tombe tout-à-coup à l'extrémité.

Que disent à ce propos les mémoires du futur empereur ?

« L'équipage s'était groupé, par un mouvement de sympathie autour du moribond. Je demandai que quelqu'un commençât les prières des agonisants ; mais personne n'en eut le courage. Dans notre siècle, on se sent aux heures solennelles pris d'un embarras étrange. La religion est devenu un objet incommode ; c'est un feu qui brûle encore mais qui ne réchauffe plus. Je vis le cercle demeurer muet et honteux autour de moi. Le moment important d'où dépend le salut peut être perdu par légèreté. Je ne réfléchis pas longuement : en un instant je descendis dans ma cabine et je rapportai un fragment de la vraie croix avec mon livre de prières. Je fis assujettir la précieuse relique sur le hamac ; moi-même je m'agenouillai auprès du moribond.

Cet acte rompit le charme jeté par le mauvais esprit, et bientôt un chœur de pieuses prières s'éleva pour le salut de la pauvre âme. Au moment où les derniers rayons du soleil nous éclairaient par les ouvertures de l'avant, mon jeune matelot expira. La cloche du vaisseau fit entendre un glas funèbre, et la nuit qui tombait étendit paisiblement son linceuil sur celui qui n'était plus.

« Je n'avais encore vu mourir personne. Il me fallut faire un effort extraordinaire pour rester jusqu'au dernier moment. Mourir me sembla alors beaucoup plus facile que je ne me l'étais figuré. La mort de Rugger fut solennelle, et grâce à Dieu, édifiante. Je vis des larmes dans les yeux de nos jeunes officiers. D'ordinaire ils ne pensent guère à ces choses là. Cette grave leçon fut salutaire à moi-même et à tous. Dans le cours de la soirée, les matelots me demandèrent encore—ce qui me causa un vif plaisir—la permission de dire le chapelet en commun auprès du défunt. Avant minuit le cercueil fut prêt ; on le descendit lentement dans ma baiei-

nière ; les rames se mirent en mouvement. Appuyé sur la lisse de plat bord, j'entendis longtemps dans le silence de la nuit la chaloupe ramer vers la falaise. Le corps fut déposé dans une petite chapelle où il fut confié à la garde de la population catholique de la côte.

« Je priai encore, car il convient à celui qui voit sa famille éprouvée de se tourner vers son Dieu. Ce Dieu n'est pas sourd aux prières de ceux qui ont une foi inébranlable en sa toute puissance, et une supplication filiale a toujours soulagé l'âme du fardeau qui l'oppressait. Il n'y a que le libre penseur dont l'orgueil refuse de s'incliner..... jusqu'à l'heure de la mort ; mais ce moment suprême apprend même à un Voltaire à bégayer des prières et à chercher en tremblant des consolations. »

Maximilien pratiquait depuis sa plus tendre enfance les idées saines et pieuses.

Pendant ses courses à travers le monde il eut occasion d'étudier certaines questions sociales

qui assombrissent de plus en plus, aujourd'hui, l'avenir du travail et de la famille.

A Valence il visite une manufacture de soie fort importante.

« Je ne trouve rien au monde, dit-il, de plus ennuyeux qu'une fabrique : tout y marche dans un cercle mathématiquement compassé ; tout y est calculé à la seconde, et le génie de l'homme prouve par ses monstrueuses inventions combien il est facile de se passer de cette intelligence qui se rencontre chez les classes ouvrières. Les travailleurs sont transformés en machines inertes. Nous vivons actuellement dans une période malheureuse, dans la période de la crise : l'idée nouvelle de la nécessité des fabriques n'a pu encore se naturaliser parmi nous ; l'équilibre ne s'est pas encore établi. L'ancien état de chose lutte avec le nouveau, et il manque au nouveau une base nécessaire que le temps seul peut donner. Quand la période des fabriques aura son histoire et son expérience acquises, c'est alors seulement que, grâce aux tempéraments qu'on y apportera, leur utilité se démontera d'elle-même

aux générations à venir. Mais à ce quoi je ne puis encore m'habituer c'est à voir un riche fabricant produire en masse ce qui satisfait le luxe effréné des riches et solliciter leur amour pour le faste, tandis que les ouvriers qu'il exploite, véritables serfs assujettis à la tyrannie de son capital, ne sont plus que des ombres de créatures humaines. Elles travaillent avec une régularité mécanique, et dans l'hébêtement de leur âme elles offrent leur corps épuisé en sacrifice à son sac d'écus pour apaiser les besoins de leur estomac. L'ingénieuse invention d'une machine ne saurait me faire oublier mes semblables. Je ne suis pas pour cela assez fier d'appartenir à la génération présente ; je ne suis pas assez égoiste dans mon admiration pour ce qu'on appelle le génie de notre siècle. Une fabrique me fait toujours éprouver un sentiment de malaise. Je ne parle pas bien entendu de celle où l'homme conserve sa spontanéité, et peut tirer parti de son intelligence ; mais, devant les résultats purs du soi-disant génie industriel, je tombe dans une sorte d'hébêtement et dans un immense ennui. Toutes ces belles choses me font l'effet de n'avoir

été créées que pour le moment. Nous vivons dans le siècle de la hâte, et c'est pour ce besoin de l'époque qu'on a inventé les fabriques.

« C'est un prolétariat. L'homme y est rabaissé par l'influence des machines à la condition de l'animal dénué de volonté. La vapeur travaille suivant les principes mathématiques ; l'homme n'est plus qu'un accessoire. Son action est enfermée dans des limites aussi étroites que le va-et-vient d'une navette. Il ne conduit plus rien. Il n'est plus là que pour boucher les trous dans le travail des roues qui marchent d'elles-mêmes. A force de se rompre à cette routine, son intelligence finit par s'émousser. Cet état n'est qu'un raffinement de l'esclavage. Il y a un abime entre la caste de l'intelligence qui invente les machines, les monte, les met en mouvement, et la masse innerte, demi-affamée des bouche-trous. Une fois entrés dans ce rouage, ils transmettent la malédiction qui pèse sur eux à leurs enfants et aux enfants de leurs enfants. »

Mais remettons-nous en route. Nous sommes au Brésil. L'illustre voyageur voit un jour la

foule se ranger respectueusement devant le passage rapide d'un palanquin.

Ecoutez cette page.

« Chacun se demande.—Qu'est-ce ?

« C'est un riche Brésilien qui s'en va faire la sieste. Un instant après, il repose au milieu de ses trésors, et s'endort dans son hamac élégant, sous sa froide véranda où pénètre la brise de mer. De fidèles esclaves l'environnent : il sommeille doucement et sans mauvais rêve Si vous voulez savoir comment il est parvenu à la richesse, comment il a rassemblé les millions qui lui font un oreiller si commode, vous avez facilement la réponse en pleine rue. C'est par le commerce de la chair humaine, par le trafic des noirs fait sur une échelle gigantesque, ou par la fabrication de la fausse monnaie. Cet homme n'en est pas moins un personnage très honorable ; il aura quelques beaux titres de noblesse : il va à la cour. Il dort aussi paisiblement que les saints au paradis. Et pourquoi ne dormirait-il pas ? La notion de la conscience est tout-à-fait absente

sous le ciel des tropiques : sous ce climat d'une éternelle douceur, ce dégré de sensibilité morale paraît être inconnu. La conscience faisant défaut, il ne saurait y avoir de religion véritable, et naturellement le besoin ne s'en fait pas sentir. Mais ce que ces nababs du Brésil ne peuvent supprimer, c'est l'expression féroce de leur yeux noirs, sombres, toujours en quête de quelque chose : on ne peut les regarder sans éprouver un sentiment d'horreur, une sorte de frisson.

« Il y a proprement quatre facteurs — trois d'entre eux sont négatifs—dont les influences diverses et combinées concourent à détruire au Brézil le lien domestique et social :

—« L'absence de la maison patriarchale, héréditaire, solidement constituée et cohérente, dans laquelle les générations successives poursuivent leur existence avec les mêmes principes et les mêmes mœurs :—l'absence complète de l'idée et du sentiment de la conscience, effet inévitable d'un climat toujours égal, de la richesse d'une nature exhubérante, ce qui entraîne à son tour le troisième point : l'absence absolue de cette base

religieuse qui fait que l'homme aspire à quelque chose de supérieur à la simple nature ; mais justement le malheur a voulu qu'ici la nature fut trop belle : quatrièmement enfin la plaie hideuse et à jamais flétrissable de l'esclavage, cette plaie qu'il est du devoir de tout honnête homme de combattre par la parole et par les actes, à quelque condition sociale et à quelque pays qu'il appartienne.

« Or l'esclavage suppose et engendre à son tour les trois vices précédents.

« Comment donc la prospérité d'une maison pourrait-elle subsister à côté de cette institution désastreuse ? Comment une conscience humaine pourrait-elle se former là où il y a des hommes hors la loi, et où des êtres qui ont une âme sont asservis à l'arbitraire et aux caprices d'autres êtres, leurs semblables ?

« La religion n'est-elle pas une dérision, une pure comédie là où le blanc s'arroge le droit de traiter l'image du Créateur comme une bête de somme, ou plutôt comme une chose ? Comment peut-il tenir une religion pour véritable et même

en respecter une en général, quand il rejette en dehors des droits de l'homme une partie de l'humanité et ne la considère que comme des masses de chair et de sang faites pour être bâtonnées ? »

Philosophe à ses heures, l'empereur s'amusait à noter certaines de ses penséee. En voici quelques-unes cueillies au hasard.

—« La lutte est le charme de la vie. Quand elle cesse, c'en est fait de la machine : l'esprit s'est enfui. Mais tant que l'esprit est à son poste et que le cœur bat, la lutte est perpétuelle : et dans la lutte seulement est la vie qui se termine elle-même par le combat suprême de la mort.

—« Il faut commencer par obéir et par apprendre à apprendre, pour plus tard commander et enseigner à enseigner.

—« On reconnaît ceux qui sont grands à leurs ennemis ; les hommes qui n'en ont point n'ont pas non plus d'amis en partage.

—« Le mouvement de développement dans la vie des peuples est un courant puissant et irrésistible. Les hommes qui ont été vraiment grands ont fixé leur attention sur ce courant : ils en ont étudié la direction et la force, et lui ont creusé un lit pour l'avenir. C'est ainsi qu'ils se sont rendus maîtres de la situation et qu'ils ont laissé aux siècles leur empreinte. Les hommes ordinaires se tiennent assis sur le bord. Ils gémissent sur la violence et sur la rapidité du torrent. Les fous lui opposent des digues ; ils sont emportés par lui et ils laissent après eux l'héritage d'une inondation.

—« On peut faire attendre les grands, on ne doit jamais faire attendre les petits. Les grands ont de l'argent et par conséquent du temps ; pour les petits, le temps est de l'argent.

—« Celui qui ne craint point la mort a fait un grand progrès dans la vie.

—« Il est plaisant de voir comment les hommes ne font en réalité que se tromper mutuellement, tout en se trompant eux-mêmes. Une

tromperie en efface une autre. Quant aux scrupules qu'une première tromperie soulève parfois dans la conscience, on s'en débarrasse bien vite par une seconde ingénieusement imaginée pour calmer les nerfs. Il n'y a de vérité que Dieu, mais aussi que d'illusions il dissipera au Jugement dernier ! Combien de gens alors feront cette découverte amère, qu'ils se sont trompés jusqu'au jour de la mort.

—« Souverains et ministres—parmi ces derniers surtout, le ministre des finances—devraient toujours posséder des biens imposables, sur lesquels ils pourraient expérimenter à merveille et par eux-mêmes toute l'échelle de l'élévation des impôts.

—« Une preuve manifeste d'intelligence et d'entente de la vie est de savoir s'accommoder avec dignité et avec grâce à ce qu'on ne peut éviter, et de savoir trouver un bon côté aux situations les plus désagréables.

—« Dans la discussion, celui qui se passionne est perdu : car la passion renonce aux arguments pour les affirmations violentes et brutales.

—« On commence les révolutions avec de belles paroles ; on les achève avec du sang.

—« L'ambition est un ballon. Jusqu'à une certaine hauteur pour l'aéronaute l'ascension est agréable : elle lui fait jouir d'une vue splendide et d'un panorama immense. Mais quand il monte plus haut, le vertige survient : le tableau est couvert de brouillard ; il est confus : l'air se raréfie et finalement il risque de faire une chûte et de se casser le cou.

—« Les nations qui exercent l'empire n'apprennent pas les langues étrangères, mais elles forcent les nations plus faibles à apprendre la leur. C'est seulement lorsqu'une nation commence à décliner qu'elle se met à balbutier des idiômes étrangers ; témoins les Romains à l'égard du grec.

—« Les choses bien réussies sont celles qui une fois faites, semblent exister ainsi depuis longtemps.

—« Le corps met plus de temps à se décomposer que la mémoire du mort à s'effacer. »

La note poétique et virile est la prédominante de Maximilien. Il écrit alors des pages d'un coloris chaud, enlevé, vibrant. Lisez ce qu'il dit sur les combats de taureaux :

—« Je ne cherche pas à le nier, écrit-il, j'aime les anciens temps ; non pas ceux du siècle dernier, où dans le nimbe de la poudre et du fard, au milieu des foules et des langoureuses idylles, à travers les prés fleuris, on s'avançait en roucoulant vers le béant abîme ; non, mais les temps de nos vieux ancêtres, où l'esprit chevaleresque se développait dans les tournois ; où les femmes étaient fortes, ne demandaient pas un flacon d'odeurs et ne feignaient pas de s'émouvoir pour une goutte de sang répandu ; où l'on chassait le sanglier et l'ours en pleine forêt, et non comme aujourd'ui derrière des barricades ! Ces temps ont enfanté une race énergique. Et nous que nous est-il resté des divertissements virils de nos pères ? La chasse peut-être ? Hélas ! pas même la chasse ! Nous nous appelons chasseurs, mais nous ne faisons en somme autre chose que fusiller à distance respectueuse et en parfaite sécurité

de pauvres bêtes apprivoisées. La guerre seule subsiste, la guerre que depuis trente ans les efforts de nos modernes philosophes n'ont pas réussi à supprimer—et avec elles ont survécu deux plaisirs chers à certaines nations. Le premier est la chasse au renard en Angleterre, où l'homme s'expose à des dangers vraiment dignes de lui, et ne redoute aucun obstacle pour arriver à son but. On a beau dire que c'est une chose vaine de mettre sa vie en péril pour un objet insignifiant; je crains fort que ceux qui reculent devant les dangers inutiles ne retrouvent pas leur courage au moment de la nécessité. L'autre plaisir est la *corrida* espagnole, véritable fête populaire des anciens temps. Elle surexcite, il est vrai, les passions violentes et sauvages qui sont au fond de la nature humaine, mais elle développe aussi le courage et l'énergie. Celui qui prend à ce spectacle un plaisir enthousiaste ne manquera pas de cœur pour d'autres choses plus importantes, et tout au moins il ne s'énervera pas dans une mortelle apathie. Il y a encore chez ce peuple un fier et noble esprit chevale-

resque ; et en dépit de ces jeux sanglants que leur ont légué leurs ancêtres, les Espagnoles de nos jours sont pieux et bienfaisants. Chaque chose a son caractère, et le cachet de son époque ; la variété en ce monde est le plus grand charme de l'existence. »

Causant de la force, ne disait-il pas un jour en parcourant la *Tribune* de Florence ?

« Le groupe des *Lutteurs* me frappe par sa vérité, par sa vie. C'est une image fidèle et hardiment conçue de la virilité et de la beauté antiques : elle nous reporte aux temps des jeux olympiques, vers cette jeunesse du monde où le corps ne succombait pas comme aujourd'hui sous le débordement maladif des forces intellectuelle, où il y avait harmonie entre le physique et le moral, où l'homme n'était complet qu'à la condition d'être sain et vigoureux. On voit les athlètes se sourire aux applaudissements d'une foule enthousiaste : la lutte est indécise, l'assistance haletante les contemple et se demande quel sera le vainqueur. Tous deux sont d'une

force herculéenne : les yeux brillent, les muscles se tendent, on dirait deux lions en un combat acharné ; un moment ils s'abattent dans le sable de l'arène : un léger nuage de poussière les dérobe aux regards, mais bientôt ils reparaissent. Le vaincu veut se relever : l'autre l'a déjà saisi par l'épaule, et lui appuyant sur le flanc son genoux nerveux, rend inutiles tous les efforts de son bras. Au milieu de l'enthousiasme universel, il attend ainsi triomphant la couronne du vainqueur. La Grèce tout entière a assisté au combat ; voilà sa récompense. C'est ce moment le plus émouvant de la lutte—quand le vainqueur enlace son adversaire étendu sous lui—que l'artiste a fixé dans le marbre et conservé à la postérité. »

Admirateur de la vie puissante que l'art antique savait donner à la pierre, tout de même, Maximilien préférait contempler la magnificence plus sereine des couleurs. Ses études sur les grands maîtres que vous venez de lire, en font foi.

Vous avez eu la note virile : étudions maintenant la note poétique.

Nous sommes au Brésil, en pleine forêt vierge.

— Nous nous dirigâmes vers une forêt magnifique. Un long sifflement aigu, semblable à celui qu'on entend sur les chemins de fer, se mit à retentir dans la profondeur des bois. Ce bruit singulier s'élève trois fois par jour dans les forêts de la zone tropicale, le matin, le midi, et à la chûte du jour. L'auteur de ce long soupir, plein d'angoisse, est une cigale, la *cicada manifera*. On ne peut ni la voir ni la découvrir ; mais son cri donne le signal régulier et infaillible de ce bruit étrange, indescriptible qui retentit à certains moments sous les tropiques. C'est comme un vaste concert de voix invisibles, accordées sur tous les tons qui résonne dans l'atmosphère paisible des forêts. Vous n'apercevez rien, vous n'observez aucun mouvement ; pas une branche agitée, pas un murmure dans le feuillage. Soudain retentit ce long sifflement, tantôt tout près de vos oreilles, tantôt à une grande distance ;

c'est comme l'appel du veilleur. Avant l'heure du midi tout n'était que silence ; à peine entendait-on bourdonner un insecte : ce signal annonce que le silence est arrivé à son terme. Aussitôt s'élève sur tous les tons, un chant de joie universelle par saluer l'astre fécondant, parvenu au zénith. D'abord ce long appel est suivi de quelques accents isolés, semblables au prélude des instruments ; puis les voix se multiplient et ce sont des murmures, des cris, des tintements, des roulades ; la mesure s'introduit dans la mélodie et le grand unisson de la vie retentit avec de pleins accords sous les voûtes de l'immense cathédrale de verdure. L'impression est souveraine. On se sentait isolé sous l'éclat sévère des plantes muettes ; on marchait en silence sous le poids de la chaleur du jour, au milieu de ces splendeurs féériques mais inanimées : tout à coup on se sent salué de tous côtés, par un concert invisible. Cette forêt pénétrée d'un puissant souffle de vie, cette ombre mystérieuse, sous laquelle des milliers de plantes inconnues goûtent le repos du midi, et enfin ce

merveilleux concert exaltèrent en moi cette admiration enthousiaste, ces transports de joie, dont mon âme était remplie depuis mes premiers pas sur ce sol nouveau.

« En marchant sous la voûte épaisse de la forêt, je passai en revue les souvenirs de mes nombreux voyages et j'arrivai à cette conclusion. L'homme qui a le sentiment de la nature doit voir trois grands spectacles pour connaître ce que la terre offre de plus sublime : d'abord, une matinée dans les Alpes, sur un sommet élévé dans l'air pur, loin du mouvement du monde. Là, environné des richesses de la flore alpestre, comme d'un magnifique émail naturel, gentianes azurées, roses souriantes, pensées, myosotis, œillets et violettes, baignés dans la fraîche vapeur du matin que percent peu à peu les rayons de la lumière, il voit les étoiles s'éteindre dans le firmament argenté. Une haleine puissante semble soulever le sein de la terre qui se réveille. Les flocons de nuages se dissipent dans les vallées : l'orient se couvre d'une teinte de pourpre qui devient de plus en plus éclatante : les

cimes et leurs champs de neige sous la lumière dorée, s'éclairent de plus en plus : les sapins secouent la rosée de leurs branches. Soudain le soleil franchissant les dentelures des monts gigantesques s'élève dans tout son éclat, envoyant ses rayons comme des messagers de joie aux vertes vallées et aux lacs étincelants : et de toutes les profondeurs montent, en signe de gratitude, le chant des oiseaux et le son harmonieux des cloches.

« Tel est le premier tableau. Le monde est celui du milieu du jour dans le paradis des tropiques, avec cette exhubérance de parfum et de fleurs, de vie et de sons, avec ce sentiment d'allégresse qu'éveille le soleil à son apogée,—voluptés que mon cœur savourait en ce moment avec une admiration pleine de reconnaissaissance.

« Le troisième tableau est celui du soir dans le désert, quand le disque enflammé, voilé d'une teinte de sang, s'abaisse dans les vapeurs où se joue le mirage, au moment de disparaître à l'horison lointain, dans la mer de sable. Le firmament devient pourpre ; la vaste plaine se couvre

d'une poussière d'or et d'argent ; peu à peu les couleurs s'effacent, le ciel se constelle de diamants. Les vautours planent, et semblables à de noirs fantômes, décrivent leurs cercles sur l'arrière plan, où règne une blancheur de fournaise ; le chameau comme une ombre en voyage poursuit silencieusement sa route. Les croyants prient tournés vers la Mecque, tandis que les étoiles du couchant allument leurs flambeaux sur la voûte au sombre azur. Un souffle frais et vivifiant qui est le baume de la nuit, passe comme une douce haleine sur le sol argenté ; la lune dans son plein, et deux fois plus grande au début de sa carrière, s'élève calme et pure du côté de l'orient.

« Quiconque a recueilli ces trois tableau dans son âme est un initié. Le culte de la nature non-seulement lui est permis ; il est pour lui obligatoire.

« Je marchais entre deux murailles de feuillage. Tout à coup un objet passa devant moi ; rapide comme la pensée. Mes sens étaient tellement éveillées que rien ne m'échappait, ni un son, ni

un mouvement. Je vis de nouveau cet objet passer comme l'éclair, s'élever et s'abaisser. Ce mouvement se concentra devant une liane tout près de moi ; c'était une vibration incessante, un bourdonnement, une oscillation mille fois répétée. On eût dit une pensée saisie au vol et enfermée dans un battement d'ailes, pensée flottante et suspendue dans les airs. J'étais en présence d'une colibri. Les Brésiliens l'appellent *Bejia flor*, baise fleur. Ici la réalité dépasse toute description, toute attente. Ce petit être est insaisissable : on ne saurait reproduire ses mouvements, ni le garder en captivité. Semblable à une image apparue en songe, il se trouve là sans être attendu et fuit au moment le plus intéressant. Ce n'est que mort qu'il tombe entre les mains de l'homme.

« Le colibri ne se laisse pas plus analyser que l'arôme des fleurs. Il est si petit, si gracieux, si rapide qu'il se soustrait en quelque sorte à la définition commune de la substance des corps. Il semble ridicule de le classer dans les règes de la nature. C'est une mignonne créature qui

bourdonne dans l'atmosphère des tropiques : elle a la vie animale avec la forme et les couleurs d'une fleur fantastique et l'éclat étincelant du lapis-lazuli pierre précieuse qui brille d'une lumière propre et mystérieuse. Au Brésil on prend les colibris pour des âmes d'enfants morts.

« Le nid de cet oiseau est semblable à une fleur ; ses œufs ressemblent à des perles. Les mouvements du colibri quand il navigue dans l'air et vit du parfum des fleurs ont quelque chose d'espiègle et de tout à fait original. Si quelque part une plante aromatique du monde tropical déploie son éclat, soudain le petit être ailé apparaît comme par un coup de baguette, sans qu'on sache d'où, ni comment.

« Il va et vient, se balance et se précipite, scintillant de l'éclat des pierres aux rayons du soleil : son œil perçant comme une pointe de diamant cherche la fleur qu'il va honorer de ses baisers, et aussitôt il s'arrête devant celle qu'il a choisie. Il vibre suspendu dans l'air ; son corps étincelant paraît en repos : il plonge sa tête dans le calice de pourpre et il en suce le miel.

Vous croyez maintenant pouvoir le considérer à l'aise. Il est déjà loin : il folâtre en bourdonnant dans l'azur, puis soudain il revient à sa fleur, et satisfait il s'évanouit dans la verdure où se cache son nid.

« Nous avancions dans un océan de verdure qui présentait les nuances les plus diverses ; la lumière dorée du soleil était amortie par le feuillage et ne nous donnait qn'une clarté crépusculaire et fantastique. Transporté dans des régions inconnues, loin de tout ce que j'avais vu jusqu'alors, je me sentais comme enivré, comme bercé dans un songe délicieux où la nature m'apparaissait sous l'aspect d'un jardin enchanté. Cependant quelques objets formaient comme un lien entre ce tableau et mes souvenirs antérieurs : c'était des plantes que je connaissais pour les avoir vûes dans nos serres-chaudes, mais comme elles étaient transfigurées ! Autour d'elles, les intervalles étaient remplis par des objets entièrement nouveaux. Les formes les plus étranges, les plus inconnues flottaient comme sur un abime de trésors que le regard troublé ne pou-

vait saisir, que les sens étonnés ne pouvaient embrasser. L'âme est envahie par une sensation voluptueuse, mais l'impression est trop puissante et trop nouvelle pour qu'il soit possible de se rendre compte du détail. Quand la nature déploie son énergie primitive et prodigue tous ses trésors sous les tropiques, l'homme se sent écrasé et ne peut que s'étonner et admirer.

« Nous savions que le soleil se couchait au loin dans les forêts de l'ouest, mais nous ne le voyons pas. Une vapeur dorée s'élevait lentement ; de place en place, à travers le feuillage on voyait le firmament se couvrir de teintes plus éclatantes. L'ombre portée par les broussailles montait le long des tiges des arbres, les couleurs des objets brillaient encore une fois avec un reflet métallique ; les derniers rayons glissaient sur les feuilles azurées des palmiers qui se balançaient doucement ; une lumière rosée flottait comme une haleine mourante dans le branchage. Tout à coup la cigale — la *cicada manifera* — donne son long signal mélancolique ; une lueur argentée, dernier reste du jour se répandit avec

la fraîcheur sur la vaste forêt, et un moment après on put dire comme dans le récit de la Genèse :

«—Le soir se fit !

« Le soir dans le monde primitif ! Si de pareils spectacles ont partout quelque chose de sublime, ici leur gravité est saisissante, écrasante. On est pris d'un frisson religieux en se représentant cette période de la création où déjà tout germait, fleurissait, bruissait, excepté l'homme et sa race Loin de ses semblables, dans une forêt qui n'a jamais été profanée et s'étend sur le quart d'un continent, le voyageur au moment où le jour le quitte, sent son cœur saisie d'une anxiété inexprimable ; il se trouve comme perdu, il est incertain entre le sentiment joyeux d'une liberté sans limites et une inquiétude qu'il ne saurait réprimer. »

Mais trève de ces citations ; vous connaissez maintenant Maximilien aussi bien que moi. Cette plume fine, aisée, toujours prête à saisir la nature dans ce qu'elle a de plus noble, de

plus grand, de plus poétique, ce penseur délicat et profond, cette âme d'élite va bientôt voir devant lui se fermer à jamais les portes d'ivoire des deux rêves, des pensées élevées. Le Mexique l'attend avec ses adulations, ses triomphes éphémères, ses trahisons terribles, ses lâches abandons. Le martyre va couronner cette vie bien remplie mais trop courte.

Maximilien a-t-il eu un pressentiment quand à Grenade, il contemplait dans la *Capella reale* les images de pierre de ses ancêtres, si belles dans la physionomie de la mort ?

—« C'étaient de grands hommes, disait-il, qui ont fait des morceaux d'histoire, qui ont joué leur rôle sur la vaste scène du monde. Ils ont produit une race puissante et qui a régné au loin. Maintenant ils reposent délaissés dans une chapelle solitaire : vanité des vanités ! Jadis une cour somptueuse les environnait de son éclat ; aujourd'hui un sacristain misérablement vêtu prend une torche, ouvre la petite porte de fer, et me conduit par un étroit escalier dans un

caveau sombre et bas, sans ornement ni parure, où la vérité se montre triste, nue, et m'accueille avec un ricanement sinistre. Là, ne pénètrent jamais le regard d'oublieux héritiers. Le cœur se serre en voyant ces couples royaux, autrefois si puissants, si fiers, emprisonnés dans leurs étroits cercueils, et l'affreux *memento mori* retentit comme un glas au fond de l'âme et nous fait frissonner. »

Relisez dans « *Vienne et les Viennoises* » par Victor Tissot la description du caveau de la chapelle des Capucins où dort maintenant cet Empereur dans une caisse d'acajou placée dans un sarcophage en bronze, avec quatre griffons et quatre têtes d'anges déployant leurs ailes. Vous n'aurez pas un mot à changer aux lignes que vous venez de lire.

En laissant Madère, Maximilien avait inscrit ce qui suit dans son livre de bord :

—« Tenant à la main une rose cueillie au cimetière et respirant son parfum, je quittai cet

île inoubliable où sept mois plus tard, s'éteignait une vie qui m'était chère.»

Or cette personne chérie appartenait à la maison d'Autriche.

Curieux retour des choses d'ici bas, celui qui un jour cueillait à Madère la rose du cimetière repose maintenant à côté de cette princesse dans l'église des capucins de Vienne !

Poète, savant, philosophe, Maximilien était aussi bibliophile.

Son tact, ses patientes recherches lui avaient permis de se former au Mexique une riche bibliothèque.

Là, dans son château de Chapultepec se coudoyaient pêle-mêle les merveilleuses éditions des Alde, des Estienne, des Plantin, des Elzevir, les heures de Notre Dame aux splendides enluminures, une foule de manuscrits introuvables sur l'histoire d'Amérique, et les incunables de la typographie américaine, six volumes gothiques imprimés en 1543 et en 1547, restés complètement inconnus aux bibliophiles.

Sept mille volumes consacrés exclusivement au Mexique étaient là réunis à grands frais, et les rayons en bois de fer de la bibliothèque ployaient qui, sous les livres de la littérature française, anglaise, espagnole ; qui sous les travaux d'économie politique, de théologie, d'éducation, d'histoire ecclésiastique, de théologie, d'éducation, d'histoire ecclésiastique, de droit, de géographie, de sciences exactes et physiques, de philosophie, de monographies sur l'Asie, l'Afrique, l'Amérique.

Dans sa soif de savoir, l'Empereur s'abreuvait à toutes sources.

Le Canada assistait à ce rendez-vous universel et sous les yeux du visiteur toujours bien reçu dans la bibliothèque, défilaient les « Voyages de Cartier aux terres Neufves du Canada » ; « la nouvelle découverte d'un très grand pays situé entre le Nouveau Mexique et la mer Glaciale par Hennepin » ; les ouvrages du baron de la Hontan ; l'histoire de la Nouvelle France, par Lescarbot ; l'histoire du Canada et le grand voyage au pays des Hurons, situé en Amérique,

vers la mer douce, ès derniers confins de la Nouvelle France dite Canada » par Gabriel Sagard Théodat.

Maximilien recherchait les éditions canadiennes. Dans le catalogue dressé par ses soins et sous ses yeux, figuraient la relation du P. Bressani éditée par le P. Martin et imprimée par Lovell de Montréal, les biographies de madame d'Youville et de mademoiselle Mance, ainsi que les Relations des Jésuites. Ce dernier travail classé sous le numéro d'ordre 1982 était ainsi consigné dans le guide de la bibliothèque impériale.

Je l'ai noté moi-même.

—Relations des Jésuites, contenant ce qui s'est passé de plus remarquable dans les missions des Pères de la Compagnie de Jésus dans la Nouvelle France ouvrage publié sous les auspices du gouvernement canadien, 3 vols. ; Québec, chez A. Côté 1858, très grand in-8, à 3 colonnes, demie-reliure, maroquin vert, non rognée, tête dorée.

Puis venaient les remarques du bibliophile. Il avait fait écrire dans son catalogue : " Exem-

plaire d'une collection importante devenue rare. C'est une réimpression de la collection in-8 en 48 vols. imprimée à Paris au commencement du XVII[e] siècle et devenue introuvable.»

Après la catastrophe de Queretaro ces trésors d'érudition déposés entre les mains d'un fidèle ami de l'Empereur, don José Maria Andrade, furent précipitamment arrachés du palais, emballés furtivement dans plus de 200 caisses, chargés à dos de mulets et conduits hors de Mexico. Après un mois d'incroyables pérégrinations elle arriva heureusement à la Vera Cruz, et de là en Europe.

Cette précieuse bibliothèque, joyeuse amie de l'empereur lorsque brillait les beaux jours de jadis colorés par les teintes roses de l'avenir,— devenues teintes de sang le 19 juin 1867 ; cette collection unique restée plus tard sa seule et sincère confidente lorsque sonnèrent les heures du mensonge et de la trahison, a été dispersée le 18 janvier 1869 dans la salle des ventes de Leipsic.

Avec l'adjudication du dernier volume sombrait le dernier épave du naufrage mexicain.

Qu'ajouter de plus à ce croquis imparfait où s'estompe le profil d'un homme qui sent en ce moment courir sur sa tombe le refrain frissonnant de la ballade allemande ?

—Hue ! Hue ! les morts vont vite !

Vous qui me lisez, vous comprenez maintenant que devant l'empereur Maximilien nos esprits se soient échauffés ; que nous nous soyons enthousiasmés ; que nous ayons fait l'impossible —nous qui l'avons servi—pour lui prouver notre dévouement.

J'avais alors à peine dépassé mes vingt ans. Maximilien en avait 32. Huneau, canadien-français, s'était fait tuer pour sa cause au combat de Médellin ; Beaugrand, devenu plus tard maire de Montréal, servait comme maréchal de logis chef a la contreguérille du colonel Dupin ; Arthur Taschereau—un nom qui oblige quand il s'agit d'aller de l'avant,—était lieutenant de chasseur et aide de-camp du général Wachter ; celui

qui fait cette étude était capitaine au 2e bataillon d'Infanterie légère d'Afrique.

En ces temps historiques, Maximilien nous donnait à pleines mains son savoir, son érudition. Il nous communiquait toutes les vibrations, toutes les aspirations de son cœur. Il savait aussi nous mener gaiement au combat.

Maximilien devait, en suivant le fil ordinaire de la vie, entrer dans l'histoire par la porte ouverte aux gens de lettres et aux savants.

Il y a été précipité brusquement par un peloton d'exécution commandé par un officier de vingt-trois ans !

Je m'arrête. Le capitaine Hans va maintenant nous raconter cette page lugubre de l'histoire du Mexique, mais avant de quitter le grand mort permettez moi de vous citer ce trait.

Un jour, causant avec son état-major, Maximilien disait :

—« Regardez cette maisonnette assise près du bois. J'ai été marin. Sur l'océan, lorsqu'on voit à l'horizon s'élever un point blanc, une voile lointaine, cette vûe éveille chez le navigateur un sentiment de curiosité sympathique : notre âme se porte vers cette petite tache, vers ce point sur lequel des inconnus nos semblables, poursuivent leurs destinées. C'est alors qu'au sein de cette mer de verdure, on regarde, comme maintenant, s'élever vers le ciel les blanches colonnes de fumée qui laissent diviner au voyageur que là-bas, entre les vagues immenses du feuillage, une existance indépendante et ignorée lutte et se soutient à force de travail. Les yeux du passant s'attachent avec intérêt à ces manifestations silencieuses d'une vie solitaire : et ce n'est pas sans mélancolie que l'imagination en travail se représente la manière de vivre de ces êtres qui, si loin du monde, séparés de tout ce qui leur fut cher et précieux, sont allé chercher un asile dans la vaste et impénétrable forêt. Ces colonnes de fumée sont les bornes milliaires de la civilisation qui s'efforce de jaillir au sein de la forêt vierge ; ce sont les feux de bivouacs des

avant-postes où la Providence a envoyé de vaillants pionniers. Accablés de dégoûts et de chagrins dans l'ancien monde, ils ont prit la hache du colon pour aller servir de premiers instruments à cette civilisation même, qui s'avance toujours à leur insu. Quand on songe aux motifs qui ont poussé tant de vaillants lutteurs dans les solitudes sauvages, le cœur se sent attristé à la vue de ces colonnes de fumée. Une sympathie secrète dirige involontairement le regard du côté de ces germes de vie. Mais dès qu'on a vu les colons, et qu'on a eû quelques rapports avec eux, cette sympathie se change en une mélancolie profonde ; et en s'éloignant, on se retourne pour regarder longtemps, longtemps encore, ces signaux de la terre qui s'élèvent vers le ciel. »

Voici comment un jour l'empereur, appréciait les colons d'Amérique devant ses officiers, et j'en étais.

Nous sommes descendants de pioniers aussi hardis. En de semblables circonstances nos

pères vinrent créer ici la Nouvelle-France. J'ai crû être agréable à ceux qui sont fiers de cette lignée, en leur faisant connaître sous son véritable jour, mais dans l'humble mesure de mes forces, Maximilien, voyageur, critique d'art, marin, poète, bibliophile, philosophe et chrétien.

D'ailleurs dans ces pages que vous venez de lire, l'empereur s'est peint lui-même. A vous maintenant de juger cet HOMME, à qui peuvent s'appliquer volontiers ces paroles qu'un historien allemand disait de don Juan d'Autriche :

—« C'est le propre de certaines âmes que de se complaire dans des désirs et des projets vagues. Quand leurs premiers desseins eut échoués, elles se livrent à des plans plus vastes encore, comme si, sentant doublement leurs forces, elles voulaient défier la fortune. Le monde est ainsi fait. Il excite l'homme à désirer, à vouloir. Il éveille en lui toutes les espérances, lui prodigue les encouragemens et les promesses, lui persuade que les destinées l'appellent, après quoi il lui ferme ses barrières et le fait mourir. »

LOPEZ LE TRAITRE

LOPEZ LE TRAITRE

J'ai eu le triste honneur de connaître Miguel Lopez. Aux dernières nouvelles, il habitait encore une petite maison qu'il possédait dans le faubourg de Santa Maria, à Mexico. C'était un homme grand, mince, basané, ne nous regardant jamais en face. Il portait d'habitude des bottes armées d'éperons formidables. Le tout recouvrait des pieds taillés en spatule, d'une longueur et d'une largeur plus qu'exceptionnelles. Le hasard avait voulu qu'il fut l'officier commandant la première escorte de l'Empereur quand il arriva à la Vera Cruz. Ce fut l'origine de sa fortune et de sa honte militaires. Le front de cet officier était bas, le nez épaté : les yeux bleus, avaient cette teinte livide et glauque de l'œil du poisson quand il a gelé. De la bouche sortaient deux grandes dents qui lui donnaient l'air d'un animal carnassier. Il cherchait en vain à les dissimuler avec ses moustaches blondes.

La main était remarquablement fine, petite, effilée ; il lui manquait le pouce de la main gauche. Lopez était d'une servilité extrême devant Maximilien. Il s'exprimait avec une grande élégance.

Mais c'est assez causer de ce misérable. Bientôt vous ferez sa connaissance.

Dernièrement à Paris, un de mes amis et un témoin oculaire du siége de Queretaro, le lieutenant Albert Hans de l'artillerie, aujourd'hui capitaine au 13e territorial régiment d'artillerie de France, racontait ce qui suit à propos de la trahison de ce misérable. Je cite textuellement son récit.

I

C'était pendant le siége de Queretaro, disait M. Hans. Avec sa vieille expérience militaire, Lopez calcula le sort de la place : il se vit alors au pouvoir d'un ennemi qui lui ferait payer, par le dernier supplice, les services rendus à l'Intervention française et les exécutions qu'il avait

faites des républicains tombés en son pouvoir. Son esprit étroit, son cœur sans noblesse, ne lui permirent pas d'envisager une mort prochaine avec sang-froid et de se dévouer comme le firent les généraux Miramon, Méjia et Mendès. En trahissant, Lopez avait la vie sauve et de l'or.

L'empereur venait de projeter une sortie. Lopez le savait et il résolut de livrer la place de suite.

Dans le jardin de la Cruz, entre le Panthéon et le couvent s'élevaient des plate-formes garnies d'artillerie : leurs embrasures se trouvaient à une faible distance des avant-postes ennemis.

Lopez fit retirer de l'une d'elles un peloton de la garde municipale de Mexico qui la garnissait pour y placer une troupe irrégulière d'explorateurs commandés par un certain Yablowsky, son homme de confiance. En même temps, il ordonna au sous-lieutenant Domet de la garde municipale, d'éloigner ces hommes dans la direction du Panthéon, les explorateurs démontés de Yablowsky suffisant pour défendre la plate-forme.

A la demande de Domet qui, dans son zèle voulait faire monter sur cette plate-forme déjà occupée par les hommes de Yablowsky, un obusier sans servants qui se trouvait là provisoirement sous sa garde, Lopez répondit que c'était inutile.

Puis il s'éloigna.

La nuit était très fraîche, l'obscurité profonde, le silence complet.

Pour vaincre le sommeil, je marchais sur la plate-forme, cherchant à voir si les sentinelles ne dormaient pas. Puis, voyant que le jour n'allait pas tarder à venir, je m'assis sur l'affût d'une pièce de huit et en combattant la faim qui devenait de plus en plus criarde, j'attendis avec une émotion impatiente le moment de répondre au feu de nos adversaires qui éclaterait certainement sur toute la ligne, dès le commencement de la sortie.

Tout-à-coup, il me sembla entendre des pas rapides se dirigeant vers la plate-forme. Et aussitôt le colonel Lopez, que je reconnus à son uniforme brodé d'argent, apparut devant moi. Je le saluai.

Il me dit rapidement, en me désignant la troupe qui suivait :

—Voici un renfort d'infanterie : reveillez promptement vos artilleurs : faites retirer cette pièce de son embrasure et obliquez là sur la gauche, mais faites vite !

Pensant que le moment de la sortie était venu, je réveillai promptement les artilleurs : mais le sergent Guzman, vieux, malade, épuisé de fatigues ne se leva pas assez vite au gré de Lopez qui, sans doute, voulait voir comment j'exécuterais ses ordres, et paraissait très pressé Le colonel s'emporta contre Guzman et l'accabla d'injures.

Le pauvre sergent si maltraité se leva ahuri.

Lopez me réitéra ses ordres, dont l'étrangeté avait lieu de me surprendre, et partit précipitamment.

Néanmoins, j'obéis ponctuellement. Dans la prévision que l'ennemi allait pénétrer sur la gauche, comme l'avait indiqué le colonel, je fis ajouter un paquet de mitraille à la charge qui

se trouvait déjà dans la pièce et je donnai moi-même à celle-ci la direction voulue.

Le peloton d'infanterie commandé par un officier et amené par Lopez se rangea derrière la pièce.

Tout étant prêt, je voulus ceindre mon épée que j'avais laissée à terre pour obéir plus promptement. Elle n'y était plus.

Ne doutant pas que les soldats du peloton d'infanterie fussent les auteurs de ce vol, je la réclamai à leur officier. Celui-ci me répondit vaguement et me parut peu communicatif.

Je me mis a l'observer avec soin. Il m'était inconnu et la tenue de ses soldats me parut des plus négligée. Cependant je pensais que ce devait être la 8e ou la 9e compagnie d'un de nos bataillons.

Sur ces entrefaites un artilleur s'adressa à moi, en me disant :

—Mon lieutenant, on m'a pris mon mousqueton.

—Et à moi aussi, reprit un autre.

Ne comprenant rien à cette façon d'agir, je demandai à l'officier à quel corps il appartenait. Il me répondit avec aplomb qu'il faisait partie de la brigade Mendez.

A ces mots mon étonnement redoubla ; quoique ayant fait longtemps partie de la brigade Mendez et en connaissant tous les officiers, je ne me rappelais pas avoir jamais vu mon interlocuteur.

Voyant que quelque chose d'étrange se passait, je le priai de me dire la vraie cause de sa présence à mon poste.

Il me raconta qu'un des bataillons garnissant la Cruz devait se soulever et laisser l'ennemi pénétrer dans la place, mais que heureusement la conspiration ayant été éventée, on faisait relever immédiatement tous les postes par son corps.

Cette idée d'une trahison à l'intérieur me causa une vague crainte. J'essayai d'en douter, mais rapprochant ce que l'officier achevait de me dire, de la visite précipitée du colonel Lopez, commandant de notre ligne, et des allées et

venues que j'entendais du côté du Panthéon, je finis par y croire.

Cependant, désireux de m'éclairer sur ce point, je demandai à l'officier où se trouvait le colonel.

Il me désigna le Panthéon.

Je résolus d'aller parler à Lopez sur le champ ; mais au moment de descendre de la plate-forme, une sentinelle que je n'avais pas remarquée d'abord, m'arrêta par un énergique :

—« Halte là ! *Alto haï !*

Comprenant que la sentinelle avait pour consigne de ne laisser descendre personne, je m'adressai à son officier afin d'obtenir la révocation de cet ordre pour moi.

L'officier éluda la réponse.

La colère me saisit : apercevant un fantassin qui avait le mousqueton d'un de mes artilleurs suspendu au bras, je le lui arrachai.

Celui-ci, chose inouïe de la part d'un mexicain, croisa la baïonnette contre moi, et il allait m'en percer, quand son officier l'en empêcha.

—Mais demandai-je avec force à ce dernier, dites-moi ce qui se passe ici ?

Un horrible soupçon avait traversé mon esprit. Cependant le souvenir de la présence et des paroles du colonel Lopez qui devait être par reconnaissance et par intérêt le serviteur le plus fidèle, le plus dévoué de l'Empereur, éloigna de nouveau mes soupçons et me rassura presque sur la réponse qu'on allait me faire.

Après un moment d'hésitation, l'officier me dit :

—Ne craignez rien lieutenant. Nous ne sommes pas des *guerilleros ;* nous appartenons au bataillon des Suprêmes Pouvoirs de la république.

Je fus atterré : un froid glacial me pénétra jusqu'au cœur. Je croyais rêver et j'avais envie de pleurer.

Un coup d'œil me suffit pour découvrir la vérité. L'ennemi était là, dans la place ! J'étais en son pouvoir, sans possibilité aucune d'avertir la Cruz, sans espoir de salut et désarmé.

Epouvanté de ce qui allait suivre je demandai au sergent Guzman si c'était bien le colonel Lopez qui était venu me donner des ordres un

instant auparavant. Je tremblais d'avoir été victime d'une hallucination ou d'une ressemblance.

—Mais oui, lieutenant me répondit Guzman ; j'ai du reste de bonnes raisons pour m'en souvenir, car il m'a traité assez brutalement.

—Mais alors il trahit ! il va livrer l'Empereur !

—Vous ne le voyez donc pas, répliqua tristement Guzman.

—Ainsi, demandai-je à l'officier républicain, c'est le colonel qui vous a introduit ici.

—Certainement, me répondit-il en souriant ; mais je vous le répète, ne craignez rien, nous sommes de l'armée régulière. Il ne vous sera point fait de mal ; vous vous êtes trop bien battus durant le siége pour ne pas obtenir des égards de nos chefs.

J'étais en proie à une poignante émotion. Je vis avec désespoir que je ne pouvais rien faire pour sauver mes troupes et me sauver moi-même.

L'officier républicain me voyant regarder du côté de la Cruz avec attention devina une partie de mes pensées, car il me dit :

—Tout le couvent est déjà en notre pouvoir. Votre empereur doit être pris maintenant.

Quelques secondes après j'aperçus mon ami le capitaine Gontron, venant à moi, seul et libre en apparence.

—Arrivez donc, me dit-il, vous qui savez parler l'espagnol mieux que moi ; demandez aux moricauds qui viennent de me relever au Panthéon, pourquoi mon sabre et mes couvertures ne sont plus là. Je crois bien qu'ils me les ont volés... Quels sont donc ces flibustiers que le colonel Lopez a amenés ici ? Si je ne retrouve pas mon sabre avant cinq minutes, je casse la figure de leur commandant qui n'est pas poli du tout.

—Mais, capitaine, m'écriai-je, vous ne voyez donc pas que nous sommes prisonniers. Le colonel Lopez vient d'introduire l'ennemi dans la place.

Le capitaine resta comme pétrifié, mais après un long silence, il dit tristement, comme fiche de consolation :

—Ma foi tant pis ! Il fallait que ça finisse d'une manière ou d'une autre.

Au même moment un chef républicain suivi de quelques hommes, gravit notre plateforme en courant, ordonna impérieusement de diriger la pièce vers la Cruz, de la faire servir provisoirement par mes artilleurs désarmés, en menaçant ceux-ci de les fusiller s'ils bronchaient, et enfin de nous conduire sous bonne escorte, Gontron et moi, devant le général Velez, qui devait se trouver dans l'intérieur de la Cruz. Ces ordres furent exécutés ponctuellement.

Ceux qui nous escortaient ne trouvant pas ce général, nous menèrent devant le commandant du bataillon de Nuevo-Léon, qui donna l'ordre de nous conduire immédiatement à Pateo, en bas de la Cruz.

Le jour commençait à poindre. On nous fit revenir sur nos pas. En rentrant dans le jardin de la Cruz, nous rencontrâmes le colonel d'état-major Manuel Guzman, qui venait d'être fait prisonnier à l'instant, en allant visiter nos postes. Il fut confié aussi à notre escorte.

—Mais que se passe-t-il donc ? me demanda le colonel avec émotion.

Je lui racontai en peu de mots l'infamie du colonel Lopez.

—C'est impossible, me dit-il en pâlissant... mais c'est impossible ce que vous me dites là ; lui le favori de l'Empereur ! Demain il allait être compris dans les promotions de généraux de brigade.

On nous fit monter tous trois sur la plateforme, occupée une heure auparavant par la petite troupe du misérable Yablowsky, l'ami de Lopez, puis passer de l'autre côté en sautant sur des briques séchées au soleil, disposées hâtivement en escalier.

Nous comprîmes sur le champ que l'ennemi avait pénétré par là.

Quelques minutes après nous étions parmi les assiégeants. On nous plaça entre deux longues haies de baïonnettes, établies comme si on s'attendait à recevoir beaucoup de prisonniers.

Voici maintenant ce qui se passait dans l'intérieur de la place.

II

Une fois le jardin de la Cruz et le Panthéon surpris, les républicains se hâtaient de prendre possession de tout l'édifice, ce qui leur était très facile, étant guidés par Lopez, protégés par l'autorité de ce dernier, par le sommeil de tous et par l'obscurité de la nuit.

Le colonel Rinco Gallardo, officier supérieur républicain, occupait avec ses troupes les hauteurs du Couvent, les escaliers, les cours, toutes les issues ayant désarmé avant le réveil la gendarmerie, la compagnie du génie, le bataillon de l'empereur et les volontaires de Queretaro.

Les républicains se jetaient ensuite sans bruit sur l'artillerie formée sur la place de la Cruz, et qui attendait là le moment donné pour la sortie. Ils s'emparaient de même de la flèche défendant la gauche de la Cruz, de l'église attenante, des travaux de la droite, de l'hôpital, des magasins, du parc d'artillerie qui se trouvaient aussi de ce côté.

La petite réserve, composée d'une partie du 3e de ligne mexicain qui reposait dans la cour

d'entrée et dans les couloirs de l'hôpital, fut désarmée et faite prisonnière avec la facilité qu'on retrouve dans tous les détails de cette surprise, grâce au colonel Lopez. Ce misérable guidait les républicains et donnait des ordres pour prévenir ou empêcher toute résistance.

Comme personne ne soupçonnait ni ne comprenait ce qui se passait, il n'y eût pas un coup de feu de tiré, pas un cri d'alarme de poussé, tandis que le quartier général et ses annexes tombaient au pouvoir de l'ennemi au milieu d'un calme fantastique.

La position de la Cruz, position dominante et clef de la place, entraînait la chute de Queretaro. Les républicains s'occupèrent aussitôt que l'aurore apparût, de terminer l'occupation si facilement commencée.

Dans le moment où les assiégeants prenaient la Cruz, Yablousky l'unique complice de Lopez, et ensuite Lopez lui-même, couraient donner l'alarme à l'empereur et au général Castillo, en les faisant réveiller par l'effrayante nouvelle que l'ennemi entrait à la Cruz, et qu'il s'était déjà

emparé par force du Panthéon ; nouvelle fausse, sciemment donnée, puisque les républicains en ce moment même n'avaient pas achevé de se rendre maîtres de tout l'édifice et des attenants, et ce sans résistance.

Devant cet imminent péril, l'empereur fit appel à tout son sang-froid. Il dit au général Castillo, au prince de Salm-Salm,—tué plus tard le 18 août 1870 à Saint-Privat,—et à son aide-de-camp Pradillo qui venaient d'entrer chez lui :

—Sortir d'ici ou mourrir, voilà l'unique chemin.

L'exécution suivit rapidement la pensée. Saisissant ses pistolets et quelques papiers importants, il descendit les escaliers suivi par les autres.

Maximilien était coiffé d'un large sombrero de feutre blanc bordé d'or, et son uniforme de général de division était recouvert d'un caban qui le protégeait contre la fraîcheur du matin.

Cette circonstance et la semi-obscurité des couloirs l'empêchèrent d'être reconnu par une sentinelle républicaine qu'il rencontra en bas.

Elle prit pour un de ses chefs cet homme ainsi vêtu et venant à elle avec tant de sang-froid. Le factionnaire présenta les armes. L'Empereur répondit au salut et passa. Il traversa les cours ; quelques secondes après il était sur la place de la Cruz.

Le jour apparaissait en ce moment, montrant au regard de Maximilien toute l'étendue du désastre. A la vue des républicains, l'Empereur arma son revolver et dit à sa suite :

—*Andelante !* Marchons !

Dès les premiers pas il fut arrêté. Lopez était présent et, soit qu'il pensât pouvoir encore sauver les apparences, soit qu'il fut saisi d'un remords tardif, il s'approcha du chef républicain et il lui dit de laisser passer ces quatre personnes qui n'était que des *paisanos*, des pékins.

Celui-ci exécutait religieusement — et pour causes — toutes les instructions du traître. Il donna l'ordre demandé, malgré les insignes militaires portées par l'Empereur et par sa suite. Elles démentaient les paroles de Lopez.

Sans perdre de temps à demander des explications à Lopez, l'Empereur se dirigea vers le

Cerro de la Campanas, afin d'y réunir quelques troupes pour résister jusqu'au dernier moment, où pour s'ouvrir un passage à travers les assiégeants.

En passant devant la Grande Auberge servant de quartier à son escorte et aux hussards, l'Empereur envoya aux commandants l'ordre de faire seller et de le rejoindre de suite au *Cerro de las Campanas.*

On lui amena son magnifique cheval ; mais, trait qui caractérise parfaitement Maximilien, il refusa de le monter, par ce que, à ses côtés, son chef d'état-major le vieux général Castillo et le général prince Salm-Salm allaient à pied.

Il s'arrêta ensuite un instant au palais départemental d'où il expédia au général Miramon l'ordre de réunir ce qu'il pourrait de troupes et d'accourir avec elles.

Durant ce temps, le colonel républicain Rincon Gallardo, toujours guidé par Lopez, pénétrait au centre de la place, s'emparait de la tour et du couvent de San Francisco, où se trouvait notre parc d'artillerie général, faisait prisonnier

le chef d'escadron Becerra qui y commandait, et qui avait reçu le traître sans défiance aucune.

Quelques moments après l'escorte impériale et l'escadron des hussards austro-mexicains qui allaient rejoindre l'empereur, vinrent à passer devant San Francisco. Lopez qui était leur chef direct les arrêta au passage, leur ordonna de mettre pied à terre, fit prisonnier le capitaine Paulowski, ses officiers et ceux de l'escorte impériale, et commanda aux cavaliers de déposer leurs armes ramassées de suite par les républiblicains. Il en fût de même de tous les détachements qu'il rencontra.

Cela fait, Lopez, suivi d'une troupe républicaine qu'il devança un peu, se dirigea vers le palais départemental où l'empereur attendait Miramon. Le traître se présenta hypocritement devant le souverain qui, dans son étonnement, lui demanda :

—Mais que se passe-t-il donc, colonel ?

—Sire, répondit Lopez, en montrant les républicains qui débouchaient d'une rue, tout est perdu. Voyez, l'ennemi nous suit de près.

Ne comprenant pas encore bien la trahison de son favori, l'empereur espéra un moment que la troupe designée par Lopez était la garde municipale. Il envoya un officier la reconnaître. Lopez insista alors auprès du maître qu'il trahissait, pour qu'il se laissa cacher dans une maison voisine.

L'empereur refusa dédaigneusement.

En ce moment l'officier détaché revenait au grand galop annoncer que c'était l'ennemi. N'ayant aucune force respectable sous la main, et Miramon n'arrivant pas, l'empereur donna l'ordre de se retirer vers le *Cerro de las Campanas.*

Lopez se garda bien de suivre son maître. Il piqua des deux et rejoignit aussitôt les républicains, pour les servir encore par son infamie.

Tandisque tout ceci se passait dans une partie de Queretaro, le général Miramon se trouvant de grand matin dans les rues et apprenant tout à coup que les républicains entraient dans le Cruz, se dirigea vers ce dernier point, où il croyait l'empereur en péril. Il fut rencon-

tré par un détachement républicain. Un officier s'avança et tira sur le général plusieurs coups de revolver, dont un tua son aide-de-camp Ordonez.

Miramon, revenu de sa surprise, prend son pistolet et ajuste l'officier. Au même instant il reçoit une balle dans la joue droite. Il répond coup pour coup ; mais étourdi, aveuglé par la douleur, il manque malgré son adresse ordinaire l'officier ennemi, et bat en retraite, en déchargeant ses derniers coups et en arrêtant avec son mouchoir le sang qui s'échappe de sa blessure avec abondance.

On le mena chez un médecin ; après l'avoir pansé, il alla dénoncer sa présence aux républicains !

Le général Méjia, plus heureux, parvenait à atteindre le *Cerro de las Campanas* avec une petite troupe de cavalerie et se réunissait à Maximilien.

Le colonel Gonzalez, des dragons de l'Impératrice, averti à temps, faisait seller à la hâte et

accourait former son régiment dans la plaine située au pied du *Cerro.*

L'empereur n'attendait plus que l'arrivée du général Miramon dont il ignorait le sort, pour faire une trouée.

Tous ces faits se passaient avec une rapidité incroyable ; simultanément, dans toutes les lignes arrivaient comme portées par des courants électriques, les funestes nouvelles de l'entrée des républicains dans la place, de la trahison du colonel Lopez, de la blessure de Miramon et de la présence de l'empereur sur le *Cerro de las Campanas.*

La confusion devint horrible. Les républicains faisaient sonner à toutes volées les cloches des églises et tiraient sur tous ceux qu'ils rencontraient dans les rues.

Les cris de *Viva la libertad !* l'idée que toutes les lignes de défense étaient menacées par derrière, l'assaut que les assiégeants se disposaient à donner, les décharges d'artillerie, l'apparition des républicains sur différents points, tout fit naître une panique générale. Les chefs

perdirent la tête. Presque toutes les forces assiégeantes, moins la cavalerie, s'engouffrèrent dans les rues de Queretaro. La petite armée de Maximilien disparut en quelques minutes, dispersée ou faite prisonnière.

Instinctivement les officiers cherchaient à gagner le *Cerro de las Campanas*. Quelques-uns bien montés y parvinrent, mais ceux restés à pied étaient promptement atteints par les républicains.

Du *Cerro*, l'Empereur dominait ce désastre immense, irréparable, sans pouvoir rien faire pour l'arrêter.

A ce moment *las Campanas* offrait un spectacle vraiment poignant.

L'espèce de redoute qui le surmontait, outre sa garnison, était remplie d'officiers et de soldats de tous corps et de toutes armes. Ils s'y étaient réfugiés comme des naufragés sur un radeau. A chaque instant, il en arrivait de nouveaux et l'on se croyait obligé de leur faire abandonner leurs montures, même de leur refuser l'entrée. Plus humains que le commandant, les artilleurs les laissaient pénétrer par les embrasures.

La redoute était le point de mire de toutes les batteries assiégeantes. Les républicains tournaient aussi contre le Cerro nos propres pièces dont ils venaient de se saisir.

La position n'était plus tenable. Aussi l'empereur attendait-il Miramon avec impatience. Il demandait si on n'apercevait pas ce dernier parmi les groupes qui accouraient ventre à terre. Il interrogeait les nouveaux arrivants pour en avoir des nouvelles.

—Je n'attends que lui, disait Maximilien aux généraux Castillo et Mejia : je ne veux pas le laisser en arrière.

Mais après avoir formé son régiment des dragons de l'impératrice le colonel Gonzalez vint à l'empereur pour prendre ses instructions. Il lui annonça que Miramon avait été blessé à la joue et qu'on était en train de lui faire une douloureuse opération.

Affecté par cette nouvelle, l'empereur prit à part les généraux Méjia et Castillo et leur demanda si franchement il leur paraissait possible de rompre les lignes de l'ennemi.

Le général Méjia prit une longue-vue et après avoir examiné attentivement la situation des lignes et des masses de cavalerie républicaine, ainsi que les obstacles à franchir, il répondit :

—Sire, passer est impossible : mais si Votre Majesté l'ordonne, nous tâcherons de le faire. Quant à moi je suis prêt à mourir.

Il fallait prendre une détermination. Le feu de l'artillerie républicaine redoublait ; les projectiles arrivaient et se croisaient sur la redoute. On ne pouvait y répondre que par cinq pièces. Les colonnes assiégeantes approchaient. Les dragons de l'impératrice—l'ancien régiment de Lopez—ne pouvaient rester plus longtemps formés à découvert au pied du Cerro sans être promptement exterminés par une pluie de feu.

Le colonel Gonzalez et ses braves officiers maintenaient les dragons avec difficulté. Ceux-ci, dont les rangs étaient troués à chaque instant, voulaient charger ou se mettre à couvert.

Convaincu de l'impossibilité de tenir plus longtemps et de l'inanité de toute espérance Maximilien se décida à envoyer son officier

d'ordonnance Pradillo en parlementaire à Escobedo, afin de demander des garanties pour ses fidèles troupes, s'offrant lui-même en sacrifice à l'ennemi.

Pradillo descendit et s'élança au grand galop dans la plaine, à la recherche d'Escobedo, tandis qu'on arborait le drapeau blanc et que les quelques canons du Cerro se taisaient.

Ces signaux ne suffirent pas aux républicains. Leur artillerie continua d'envoyer une grêle de projectiles pleins et creux sur les impériaux, tandis que leur infanterie s'avançait impunément de tous côtés.

Devant ce dernier acte de déloyauté, l'empereur comprit que tout était fini et sans attendre le retour du parlementaire devenu inutile, il se rendit à discrétion aux chefs républicains Riva Palacio et Corona. Les dragons de l'Impératrice se dispersèrent.

Sur l'invitation des chefs républicains, l'empereur descendit du Cerro pour être conduit avec sa suite au couvent de la Cruz. Là, le grand vaincu dut essuyer un premier outrage.

C'était un misérable en proie à l'ivresse, un nommé Davalos, ancien commandant d'auxiliaires de la division Marquez passé honteusement aux dissidents un an auparavant, après avoir soustrait la caisse de son corps. Il avait été comme de coutume bien accueilli par les autres. Ils en firent un chef important.

Arrivé l'un des premiers devant l'empereur, ce Davalos prit son revolver, l'arma et en porta plusieurs fois le canon à la tête et au cœur de l'auguste vaincu, en lui demandant avec colère s'il était bien Maximilien.

Les officiers menaçaient de se jeter sur ce misérable. Une lutte sans merci devait s'en suivre. L'empereur pour l'empêcher fit encore preuve de sang-froid, et sans un geste de crainte, en souriant dédaigneusement, il répondit qu'en effet il était bien Maximilien.

Le bandit vaincu par ce sang-froid et ce grand air abaissa son arme et mu par un caprice d'ivrogne, il pria l'Empereur de lui accorder la faveur d'une cordiale étreinte. Maximilien en passa par là.

Riva Palacio et Escobedo traitèrent l'Empereur avec plus de considération.

Il remit son épée au général en chef des républicains, puis pendant quelques minutes ils s'entretinrent à part, et remontant à cheval suivis des officiers impériaux et d'une forte escorte, ils se dirigèrent vers la Cruz en traversant la ville. La population mise au fait était dans l'épouvante et dans la consternation du crime de Lopez.

Arrivés sur la place de Cruz, Maximilien mit pied à terre ainsi que ses fidèles serviteurs. On leur fit abandonner leurs chevaux, leurs armes et ils entrèrent, comme criminels d'État, dans une prison.

Je n'ai pas besoin de vous raconter les suites de la trahison du traître Lopez, vous les trouverez dans le beau livre que M. Albert Hans va bientôt publier sur le Lopez. J'en ai donné une idée dans mon livre *De Québec à Mexico*. J'y ai dit que dans cette ville de Queretaro souillée par Lopez, le général Ramon Mendez avait été vendu pour six dollars par une prostituée, puis fusillé ! J'ai montré à la postérité le général Thomas Mejia fusillé par Escobedo à qui il avait deux fois sauvé la vie ; le cadavre du général Vidaurri tout bleui de coups de pied et les cheveux blancs maculés d'immondices après avoir été passé par les armes sur un tas de fumier ; le général O'Horan déchiré et mutilé par une populace avinée ; le général Miramon livrée par le médecin qui l'avait pansé et exécuté malgré une blessure

mortelle ; son frère le général Joaquim Miramon ayant eu un pied mutilé devant l'ennemi mis à mort sans jugement ; le colonel Campos commandant de l'escorte particulière de l'Empereur trouvé mourant sur le champ de bataille, adossé à un mur et fusillé sans pitié ; Maximilien jugé par les membres d'un soi-disant conseil de guerre dont le plus âgé avait vingt-trois ans et froidement assassiné sur ce même *Cerro de las Campanos*, où il s'était si bravement défendu !

Assez de ces détails ; assez de cette épouvantable boucherie.

Plus tard, on sût qu'après avoir livré Queretaro, Lopez s'occupa de voler l'équipage, les papiers, le nécessaire d'argent, de Maximilien, de cet empereur qui avait été le parrain de son fils, et qui lors de cette occasion, lui avait fait présent d'une maison à Mexico !

Lopez n'en était pas rendu à sa première trahison. Le 8 juillet 1854, le général Santa Anna devenu président de la République flétrissait ainsi la conduite de cet officier pendant l'invasion américaine de 1847.

—« Son Altesse Sérénissime le général Président a ordonné qu'on expédiât un congé absolu—excluant du service—au sous-lieutenant du régiment actif de Monterey, Miguel Lopez, désormais rayé pour toujours du cadre, et qui a mérité cette mesure pour son infâme conduite à Tehuacan, où il souleva l'escorte de S. E. le Président, qui commandait les forces opérant contre les Etats-Unis.

« On fera connaître cette mesure à tous les militaires composant l'armée, pour qu'ils se persuadent bien que si le gouvernement suprême récompense les bons serviteurs qui se distinguent par leur patriotisme et leur loyauté, il châtie aussi ceux qui sont indignes d'appartenir à la glorieuse carrière des armes.»

Qu'ajouterai-je au récit donné par mon ami le capitaine Albert Hans ? Quand l'effervescence causée par cette pénible campagne du Mexique fut passée, le monde entier conspua et maudit Lopez.

Déjà, dans une séance solennelle du conseil de la Légion d'Honneur, le colonel Lopez qui

avait été créé chevalier lors du beau combat de cavalerie de San Lorenzo, avait été dégradé. Cette décision fut l'objet d'un décret inséré au *Moniteur*. Il fut lû à la parade, sur le front de bandière de chaque régiment de France.

Là ne devait pas se borner le châtiment de Lopez.

Un jour, rencontrant le général Rincon Gallardo, après la chûte de Queretaro, et après avoir reçu le prix du sang—$10,000,—il lui dit :

—Colonel, vous avez de l'influence : je n'ai que mon épée. J'espère que vous voudrez bien me recommander pour une place dans l'armée libérale.

—La seule place que vous méritez, répondit le colonel, c'est aux branches d'un arbre avec la corde au cou.

A Puebla, où résidait sa femme, ce fut encore pis. Elle ne voulut pas le recevoir et elle lui cracha à la figure. Mais le colonel n'était pas homme à s'en laisser imposer. Il la battit en pleine rue, au point de la laisser pour morte sur la place, elle et ses enfants. Revenue à elle et

poursuivie de nouveau par son mari, madame Lopez alla se refugier dans une église d'où, elle ne sortit que pour se mettre sous la protection de la police.

Voilà ce que racontent les journaux mexicains de l'époque.

En ces temps là on vendait aussi a profusion dans les rues des villes du Mexique une pièce de vers dédiée à Lopez.

Elle a été traduite ainsi en français. Elle servira de dernier mot pour qualifier ce misérable.

A LOPEZ

Ni l'homme qui livre une femme,
Ni le voleur de grand chemin
Ne voudraient consentir, infâme !
A toucher ta hideuse main.

Vis ! une sanglante auréole
Sans cesse avec toi marchera !
Lâche ! de l'un à l'autre pôle
Partout, on te reconnaîtra.

Vis-donc Lopez Iscariote !
Pour que le soir un chiffonnier
Craignant ton contact pour sa hotte
Te repousse avec son soulier.

Vis ! pour que la femme qui t'aime
Voie un jour parmi les passants
Ruisseler sur ta face blême
Les crachats des petits enfants.

Cette imprécation se chante souvent à la veillée dans les huttes des montagnes et des villages, des *sierras* et des *pueblos* du Mexique, où la mémoire de ce traître maudit par Santa Anna, pardonné par Maximilien mourant, sera exécrée tant qu'un cœur d'homme battera dans la poitrine d'un *caballero* mexicain, tant que le culte de l'Honneur vivra dans l'univers.

MAXIMILIEN PRISONNIER

MAXIMILIEN PRISONNIER

Il ne me reste plus qu'a mettre devant les yeux du lecteurs le récit de l'emprisonnement de Maximilien ; puis après viendra celui de son agonie, de sa mort. Alors, ceux qui liront ces notes pourront juger définitivement cet homme.

Les heures de prisons seront racontées par le docteur Basch, ami intime et médecin particulier de Maximilien. Sans phrases, sans commentaires, il va narrer la douloureuse passion de son maître, dans un journal à peine connu. Ces notes tenues pendant les trente quatre jours qui ont précédés l'exécution feront encore mieux ressortir le caractère viril de l'empereur.

On se rappelle que le siège de Queretaro a duré deux mois et sept jours. Le journal du docteur Basch commence le 15 mais 1867.

C'est une pièce historique à garder et à consulter : la voici.

15 mai.

Vers le soir le général Mejia est venu voir l'Empereur qui lui a dit :

— Je suis préparé à tout : j'ai fini avec moi-même.

— Mejia répondit :

— Votre Majesté sait très bien que je n'ai jamais eu peur d'un fusil.

La maladie de l'Empereur fait de grands progrès et m'inspire de sérieuses inquiétudes.

16 mai.

Moi et les deux domestiques nous couchons dans la chambre de l'Empereur.

Il a eu une nuit tranquille.

Ce matin, on a publié un arrêté en vertu duquel tous ceux qui ne se présenteront pas dans l'espace de vingt-quatre heures seront fusillés après ce délai. Par suite de cet ordre, les généraux Escobar, Casanova, Valdez, Morett et le ministre Aguirre, qui s'étaient tenus cachés, sont venus nous rejoindre en prison.

Maximilien est très souffrant, et montre le plus grand calme, bien que l'ordre de le fusiller puisse arriver d'un instant à l'autre.

—Je ne donnerai pas à mes ennemis, dit-il, la joie de leur laisser voir de la faiblesse ou de la crainte.

Le général Pancho Velez étant parti pour Mexico, le commandement et la surveillance en chef sont échus au général Etcheguerray.

Prisonnier moi-même, sans communication avec le monde extérieur, j'ai prié l'Empereur de demander en consultation le médecin en chef de l'armée républicaine. Maximilien en est satisfait, attendu que l'ennemi ne pourra pas soupçonner qu'il simule sa maladie. Le docteur Riva de Neyra l'a visité en compagnie d'un officier. Ma proposition a réussi : le docteur a appuyé sur la nécessité d'un changement immédiat de demeure. Le changement doit s'opérer aujourd'hui, mais on sait ce qu'il faut attendre des promesses mexicaines.

Les repas de l'Empereur sont apportés par un marchand nommé Rubio. Nous autres, nous

nous nourrissons, en attendant mieux, des restes du repas impérial. On ne pense pas le moins du monde à nous ; s'il ne tenait qu'à nos gardiens, nous pourrions mourir de faim.

Aujourd'hui, en passant devant la chambre que j'ai habitée, j'ai, au milieu de beaucoup de débris, retrouvé mon journal.

Le bruit de l'arrivée de Juarez court dans Queretaro. L'officier de garde nous donne des détails sur le siège et sur la trahison de Lopez.

Alarme vers 7 heures. On entend quelques coups de fusil. Grande agitation. Notre officier de garde fait entrer des soldats en armes. Un second officier vint me chercher et me tranquilliser aussitôt en m'apprenant qu'il demande mon aide comme médecin. Je suis conduit chez un officier républicain mortellement blessé.

J'apprends la cause de l'alarme. Dans la grande église de la Cruz où sont enfermés tous nos officiers, (480) des cartouches touchées par des étincelles de cigarres ont fait explosion. Effrayés, ils se sont précipités vers la porte. L'officier de garde, croyant qu'il s'agissait d'une

révolte, a ordonné de décharger les armes sur la masse. Trois officiers ont été blessés, et du nombre celui chez lequel j'ai été appelé.

L'Empereur informé demande le colonel Margosio : il lui annonce qu'il répond de lui et de son entourage, mais non de ce que pourront tenter les autres officiers.

17 mai.

Je couche de nouveau dans la chambre de Maximilien, ainsi que Grill et Severo. La nuit est encore mauvaise ; il dort à peine deux heures. Ce matin, à 9 heures, on nous mène dans une autre prison, au couvent des religieuses de Santa-Teresa.

L'Empereur est emmené dans une voiture dans laquelle Etchaguerray, son aide de camp et moi prenons place ; une escorte à cheval entoure la voiture. Les autres prisonniers, même les généraux, sont conduits à pied. Pendant que nous traversions la place de la Cruz, un homme est sorti de la maison de Lopez et a apporté la casquette de général de l'Empereur.

La population se conduit avec un tact parfait. Les fenêtres des maisons sont fermées, point de spectateurs ; les rues sont vides, désertes ; les quelques personnes que l'on rencontre portent sur leur visage l'empreinte de la compassion. Dans le voisinage immédiat de notre nouvelle demeure, qui touche à l'Alameda, le gros du convoi des prisonniers nous rejoint. Tous se découvrent respectueusement.

—Aucun monarque, me dit l'Empereur en souriant, ne peut se vanter d'avoir pareille cour.

La demeure ménagée pour lui et pour nous consiste en deux grandes chambres ayant vue sur la cour. Les murs et le plancher forment tout l'ameublement. Maximilien est heureux de la fraîche verdure des arbres de la cour.

Il tient quelques sièges de la générosité de l'ennemi ; ces sièges, le lit et le fauteuil de Mejia sont encore une fois les seuls ornements de sa chambre. La seconde pièce est habitée par Salm, Aguirre, Castillo et son aide de camp le colonel Guzman, Ormacheã, Blasio et moi. Sur le désir exprimé par Maximilien, on ne nous

a pas éloigné de lui. Il obtient du linge de lit grâce à la complaisance d'un médecin, le docteur Curié, dont j'ai fait la connaissance pendant le siège.

Nous nous arrangeons le plus commodément possible. Nous nous sommes procuré des couvertes de selles de mulets ; l'Empereur nous a fait acheter des plaids mexicains pour couvertures, et les ustensiles les plus nécessaires, peignes, brosses, savons, essuie-mains.

Sa santé est un peu meilleure. Tous les officiers prisonniers sont tenus de se rendre à l'appel (*lista*) : leurs noms y sont lus.

Dans une proclamation, Escobedo a l'imprudence de vanter son fait d'armes. La liste des officiers est publiée. L'Empereur Maximilien y figure comme empereur du Mexique, le ministre Aguirre, le secrétaire Blasio et moi sommes désigné comme sous-lieutenants. (1)

1 Une nouvelle liste parut le 24 ; Maximilien n'y était plus dit empereur, mais archiduc. (Note du Dr. Basch)

18 mai.

La surveillance des prisonniers est confiée à un autre général Refugio Gonzalez, ex-brigand renommé.

Personne ne peut encore communiquer avec nous. Les autres prisonniers du couvent reçoivent des visites. De la porte, je parle au docteur Prautl qui passe justement dans le corridor pour aller voir les prisonniers. Il est libre comme tous les médecins, et employé dans les hôpitaux de l'armée républicaine. Il me raconte qu'un officier libéral, pris par nous, m'a desservi auprès d'Escobedo. Cet officier, soit dit en passant, a reçu mes soins ; l'expression de sa reconnaissance est toute mexicaine. Ils sont tous ainsi sans différence de partis, hypocrites, sournois, venimeux.

L'Empereur garde toujours le lit. Nous qui l'entourons, on nous dispense de nous rendre à l'appel, mais un officier contrôle notre présence et celle de Maximilien. On semble aussi surveiller mes actes comme médecin. On conserve

tout au moins mes ordonnances à la pharmacie, tandis que celle de Riva de Neyra sont renvoyées.

Aujourd'hui, deux malles dérobées le 15 à l'Empereur, lui sont revenues ; il s'en réjouit, car elles renferment quelques livres.

8 heures du soir. Je suis dans sa chambre, il dort. Pradillo ouvre doucement la porte pour me donner cette nouvelle :

—Ils viennent d'emmener le prince de Salm-Salm.

19 mai.

L'Empereur se trouve beaucoup mieux. L'entrée de Pradillo ne l'a pas réveillé, et il a tranquillement dormi toute la nuit.

Hier soir, le général Mendez a été découvert dans sa cachette ; on l'a fusillé aujourd'hui ; c'est la première victime de la dernière loi d'Escobedo.

Le major Gowitz, prisonnier avec nous, a reçu une lettre d'un marchand allemand établi à san Luis de Potosi. Il prétend savoir de

source certaine que toutes les puissances européennes et l'Amérique du nord s'employant auprès de Juarez, celui-ci s'abstiendra de répandre du sang.

L'espérance renaît en nous, malgre l'exécution de Mendez. Voilà déjà le cinquième jour, et les mexicains ont l'habitude d'être plus expéditifs dans ce genre de justice.

Jusqu'à présent, les officiers supérieurs ont seuls eu accès auprès de l'Empereur. Maintenant, la curiosité va trop loin. Deux officiers subalternes, en lambeaux, sont venus pour voir *Maximiliano*, et, lorsque trouvant ce désir singulier, nous voulons leur refuser l'entrée, ils nous montrent, signé par Escobedo, un ordre qui les y autorise. D'ailleurs ces républicains sont sincèrement convaincus qu'ils traitent Maximilien et nous de la façon la plus chevaleresque du monde. Ils nous laissent respirer et nous accordent de ne pas périr de faim et de saleté si nous pouvons nous tirer nous-mêmes d'affaire.

L'Empereur est furieux d'un procédé contre lequel il ne peut rien.

—Ce genre de curiosité est tout à fait inconvenant, dit-il, avec irritation, mais que faire ? Pour moi, ils ne m'ameneront pas à témoigner de la colère ou de la mauvaise humeur.

Escobedo, accompagné du général Diaz, de Leon et de colonel Villanueva, fait une visite à l'Empereur.

Nous sommes dans une attente anxieuse, inquiets aux plus haut point. Quel est le sens de la visite d'Escobedo et de son aide de camp ? Peut-être est-ce la signification de la condamnation à mort ! Peut-être, et c'est l'espérance à laquelle nous nous rattachons, est-ce le commencement des négociations ? L'espoir et l'agitation augmentent d'autant que l'entretien se prolonge. Tous ceux d'entre nous qui savent Escobedo là, se rassemblent et forment de grands groupes devant notre porte.

La visite a duré une demi-heure et n'était qu'une formalité.

Escobedo se rend chez Mejia.

Un bruit se répand : douze anciens conducteurs de nos guérillas ont été découverts ; ils

seront fusillés demain. Voilà la nature des nouvelles qui nous intéressent.

Notre garde de nuit fait un bruit effroyable ; toutes les dix minutes, les postes crient,—il y en a environ onze,—à pleine gorge leur *centinela alerta !* (Alerte, sentinelle !) L'Empereur, dont la maladie exige du repos, ne peut fermer l'œil.

20 mai.

Voici le sixième jour de notre captivité. On nous traite affectueusement dans les discours ; les actes démentent complètement les paroles. Habitude mexicaine toujours : « *A la dispocition de usted* » (A votre disposition) : et ils sont furieux quand on les prend au mot.

L'Empereur se sent assez bien. Son calme est admirable. Il éprouve le besoin de s'occuper, de se distraire. Par Pitner j'ai eu le *Romancero* de Heine.

Notre garde est augmentée depuis hier. Les républicains sont dans l'alarme ; on dit que le général impérialiste Olvera marche vers Quere-

taro, dans les environs duquel de ses gens ont été vus. On parle de nous conduire à Mexico ; il est aussi question d'une rançon pour l'Empereur.

A 11 heures, la princesse de Salm est arrivée de San Luis de Potosi. Elle s'était, assure-t-on, déjà rendue au camp d'Escobedo pendant le siège pour obtenir la permission de pénétrer dans Queretaro. Elle avait appris que son mari était blessé, et croyait que l'on accorderait à la femme de soigner son époux.

—Si cela est vrai, lui fut-il répondu, on vous autorisera à entrer dans Queretaro ; sinon pas de permission.

Les républicains,—la trahison nous l'a prouvé, et la princesse de Salm nous l'a dit,—ont toujours entretenu une excellente police secrète dans la ville. Ils firent donc demander si le prince de Salm était réellement blessé, et ils annoncèrent à la princesse que ce bruit était faux et que sa demande était refusée. Elle reprit aussitôt le chemin de san Luis de Potosi, siège du gouvergement républicain.

Le prince de Salm m'apprend que les nouvelles apportées par sa femme contredisent formellement les espérances que nous avions conçûes dans les derniers jours. L'indien Juarez a soif de sang; il veut laisser libre cours à la loi du 25 janvier 1862. La vie de l'Empereur tient à un cheveu.

—Où il n'y a rien, l'Empereur a perdu aussi son droit, m'a-t-il dit aujourd'hui.

La princesse de Salm a eu un long entretien avec lui; elle lui a donné des détails sur la disposition des esprits dans san Luis, sur le siège de Mexico et sur la basse trahison de Marquez. (1)

(1) La princesse de Salm-Salm était le type du dévouement. Lors de la mort de son mari, tué en 1870, à la bataille de Saint-Privat, la princesse était allé déterré son corps aux avant postes français pour le transporter dans la sépulture de famille. Un correspondant militaire frappé d'admiration, écrivait ce qui suit :

" Et voilà les femmes. Bien que celle-là soit sublime, d'autres avant elle l'ont été : d'autres après elle le seront.

" Des fleurs, des parures et des fêtes tant que le bonheur sourit, il semble qu'elles n'aient souci que de cela, et, en effet on ne leur demande, comme aux roses les matins d'été, que de s'épanouir dans leurs grâces.

Elle se rend au camp d'Escobedo. A quatre heures elle en revient, et avec elle le colonel Villanueva. Un moment plus tard arrive un autre aide de camp d'Escobedo, le colonel Palacio, porteur d'un ordre : l'Empereur doit se rendre au quartier général. Palacios reconnaît Pitner comme l'un des prisonniers de Sainte Gertrude, et il lui donne l'assurance qu'il ne s'en tirera plus indemne. Pitner lui explique par suite de quelles circonstances il a repris du service actif, et termine en disant au vindicatif Palacios.

—Je ne puis mourir plus honorablement qu'en la compagnie de l'Empereur.

Mais du courage et des forces, que leurs larmes n'amollissent pas, elles en ont aux jours d'épreuves.

Mères, filles ou épouses, elles lutteront pour l'être adoré jusqu'à leur dernier souffle, puisant une vaillance surhumaine à une source divine : l'amour.

La princesse Agnès de Salm-Salm, née au Canada, était fille du colonel Le Clerc.—C'est un enfant de votre noble pays où l'âme française s'est retrempée dans une nature vierge. — Cette France au-delà de l'Atlantique, détachée de sa patrie, est restée à elle ; elle en a la langue et surtout le cœur. C'est une France primitive, aimante et généreuse. L'héroïne nous appartient autant qu'au Canada français.

Salm m'apprend encore que la situation est plus grave qu'on ne l'avait cru, et que, dans l'état des choses, sauver la vie de l'Empereur est une tâche bien difficile. J'ai compris, d'après les paroles de Villanueva et de Palacios, que la loi du 3 octobre est l'accusation capitale contre l'Empereur. Palacios rapporte que les républicains tiennent de Bazaine des pièces dans lesquelles il accuse en quelque sorte l'Empereur, et lui reproche de n'avoir voulu abdiquer à aucun prix.

Voilà des invitées directes de la part de celui qui a le plus contribué à la chûte de l'empire.

Villanueva ajoute :

—J'avoue, en effet, que vous nous êtes un grand poids.

Malgré sa faiblesse l'Empereur quitte le lit pour répondre à l'invitation d'Escobedo. En compagnie du prince et de la princesse de Salm, du colonel Villanueva et de Palacios, il se rend au camp.

Avant sa sortie, il me remet deux document ; l'un est une lettre du général Aurellano qui, du

lieu où il se tient encore caché, lui a écrit ; le second est une poésie que lui a dédiée un officier français prisonnier.

—Gardez ces papiers, et au cas où je ne reviendrais pas, ce qui est bien possible, détruisez la lettre d'Aurellano, me dit-il.

Familiarisé avec l'idée de la mort, il part d'un pas calme et salue en souriant les officiers emprisonnés.

Trois longues heures de tourment, trois heures s'écoulent pendant lesquelles nous sommes suspendus entre l'angoisse et l'espérance. La crainte disparaît, l'espérance revient et croît d'autant plus que l'absence se prolonge, car si elle avait eu une raison fâcheuse, le bruit en serait déjà venu jusqu'à nous. A huit heures on entend le roulement d'une voiture. L'Empereur rentre ; la force morale a triomphé du corps pendant cette longue conversation avec Escobedo ; mais épuisé, il s'affaisse.

Il me raconte ensuite qu'il a trouvé Escobedo extraordinairement aimable et que selon son

habitude à lui, Maximilien, ils se sont entretenus en marchant.

Par de Salm, qui jouait le rôle d'interprète, j'apprends que l'Empereur a fait les propositions suivantes :

—« L'Empereur se déclare prêt à donner l'ordre de rendre les deux villes de Mexico et de la Vera Cruz encore occupées par les impériaux.

« Il s'engage à ne plus se mêler des affaires mexicaines.

« Il accepte d'être avec son entourage conduit sous escorte à la Vera-Cruz. Il demande que le nouveau gouvernement épargne les officiers mexicains. »

Le gouvernement mexicain paraît disposé à entrer en pourparlers.

21 mai.

Il a eu une nuit calme. L'espérance se ranime en nous. La garde est moins sévère. On me laisse aller seul chez les généraux et le général Morett est même autorisé à voir l'Empe-

reur. Le « *centinela alerta !* » est criéé avec moins de force que la nuit précédente.

Je vois que la méfiance de ces mexicains est l'obstacle le plus grand au développement favorable des négociations. Faux et sans foi comme ils sont, ils ne comprennent pas la signification du mot honneur. Bornés dans leurs jugements, ne se rendant nullement compte des affaires ordonnées à l'européenne, ils croient que, une fois partis, l'envie de revenir pourrait s'emparer de nous. Les deux partis, le nôtre comme l'autre, ont en vérité assez fait, pour étouffer dans son germe la pensée la plus lointaine d'un tel retour.

La princesse de Salm se rend de nouveau chez Escobedo. Elle est maintenant le seul intermédiaire européen entre l'Empereur et le quartier général. Elle revient à cinq heures du soir ; Villanueva est avec elle. Rien n'est encore décidé, mais le colonel affirme que des ordres précis concernant les prisonniers arriveront dans deux jours.

Les Etats-Unis interviennent, paraît-il. Juarez veut que l'Amérique du Nord se porte garant pour l'avenir.

L'état de santé de Maximilien ne laisse rien à désirer.

22 mai.

C'est le neuvième jour de notre captivité. Les *Supremos Poderes*, que nous connaissons si bien, ont repris la garde et témoignent d'une grande bravoure, d'un grand courage vis-à-vis des prisonniers. Pendant la nuit, ils crient à faire éclater leurs poumons et nous tiennent éveillés.

Les allées et les venues sont encore une fois interdites avec rigueur. Le côté chevaleresque des Mexicains s'affiche à nouveau avec éclat.

La princesse de Salm s'est donné hier toutes les peines du monde pour que l'Empereur ait une meilleure demeure, avec un jardin, afin qu'il puisse se remettre. Cependant, la peur qu'elle a montrée sur le champ de bataille ne la quitte pas. Des visions de fuite, d'enlèvement la tourmentent sans cesse.

Elle rentre à deux heures : deux officiers l'insultent. Celui qui a la garde aujourd'hui est

un modèle de grossièreté. Cet homme, à peine capable d'être gardien d'une tour, trouve que l'Empereur a trop de serviteurs ; mais il n'est pas le seul officier républicain aussi borné. L'un d'eux, le général Blanco, faisant visite à Maximilien, lui a dit avec la plus grande naïveté, combien le général Corona est modeste et populaire.

—Figurez-vous, senor, que Corona visitant la filature de coton de Rubio, est resté tête découverte pendant tout le temps qu'il y a passé.

—N'y a-t-il pas de quoi rire de ces républicains ? remarqua l'Empereur, lorsque Blanco se fut éloigné : oter son chapeau, c'est se rendre populaire ! C'est comme si Blanco avait eu l'intention de m'inspirer du respect pour ces républicains qui, en vérité, sont misérablement petits !

Dans l'après-midi, on nous transfère au couvent des capucins. La translation s'opère à cinq heures ; l'Empereur, les généraux, le prince de Salm sont emmenés ; on nous promet de revenir bientôt nous prendre.

Deux marchands allemands de San Luis de Potosi, le vice-consul hambourgeois Bahsen et un monsieur Stephan visitent les prisonniers. Ils racontent que le sort tragique de l'Empereur inspire le plus grand regret à la population de leur ville.

Juarez était tout d'abord décidé à faire immédiatement fusiller l'Empereur et les généraux, mais des détails sur la trahison de Queretaro et sur le siège l'en ont détourné. Hier il a donné ordre de surseoir à toutes les exécutions.

Les heures s'écoulent démesurément longues. La nuit vient, et le message promis n'arrive pas encore. Nous commençons à craindre de ne plus voir l'Empereur ; il est possible qu'on le conduise à San-Luis de Potosi avec les généraux.

Enfin, à huit heures apparaît un officier chargé de l'ordre tant souhaité.

C'est à de Salm que je parle en entrant au couvent des Capuchinos.

—Où est l'Empereur ?

—Il est dans un caveau.

Salm, voyant l'effroi que me causent ces mots, ajoute :

—Tranquillisez-vous, il vit, mais il est réellement dans un caveau. Je vais vous y conduire.

J'ouvre la porte ; une froide odeur de moisissure me saisit. Dans une grande salle, la nécropole du couvent, et dans un angle profond, un lit ; devant le lit, une petite table ; sur la table un cierge. L'Empereur est couché, il lit César Cantu.

—On n'a pas encore eu le temps de me préparer une chambre, me dit-il en souriant ; en attendant, il leur a fallu me placer avec les défunts.

Ils se sont vraiment surpassés par cette énorme grossièreté de mettre dans un caveau sépulcral un prisonnier qui attend la mort !

Je passe la nuit dans le caveau, seul avec l'Empereur ; je couche sur une table sur laquelle on devait ensevelir. Il y a un cercueil à côté de moi. Cependant, après les heures d'inquiétude endurées dans la journée, les morts ne troublent pas mon repos.

L'Empereur n'a pas eu une mauvaise nuit ; il a dormi sans interruption. Il émigre dans une petite cellule sombre, à l'air lourd ; elle s'ouvre ainsi que toutes celles qui nous sont assignées, sur un corridor. Comme il n'y a que deux ouvertures, la surveillance est plus facile ; nous jouissons relativement d'une plus grande liberté et nous pouvons, sans être dérangés, aller des uns chez les autres. Nos cellules sont de vrais cachots, mais la cour les élargit quelque peu pendant le jour.

L'officier de garde, un garçon d'environ seize ans, joue, — l'Empereur me le fait remarquer, — avec une petite poupée qui porte une couronne sur la tête, un habit bleu, des pantalons rouges. Le visage est recouvert d'un masque mobile sous lequel on voit une tête de mort.

Ils sont dans la crainte continuelle de voir l'un de nous s'échapper.

24 mai.

L'Empereur a eu une nuit agitée.

C'est aujourd'hui le dixième jour de notre captivité.

Le calme avec lequel Maximilien reçoit les officiers ennemis les confond ; Palacios, le chat louche, en est même apprivoisé, et lui dit d'avoir confiance, car tout ce qu'on fait, c'est de bon cœur. Singulier genre chevaleresque. Ils accordent un trou sans air à l'Empereur, et trouvent pour eux, dans le même couvent, des appartements clairs, aérés.

Il faut que de bien mauvaises nouvelles soient arrivées aujourd'hui ; je le vois aux visages bouleversés de Bahsen, de Stéphan et à l'abattement de Salm.

L'espérance de sauver Maximilien semble diminuer. M. Stéphan pense cependant qu'il ne serait pas difficile de s'échapper d'ici.

L'ordre de commencer le procès de l'Empereur est arrivé. Nous connaissons la loi ; s'il passe en conseil de guerre, la situation est désespérément mauvaise, par cette raison seule qu'un conseil de guerre est chargé d'exprimer la volonté de l'assassiner.

Jusqu'à cette heure, le procès ne doit être fait qu'à l'Empereur et aux deux généraux Miramon et Mejia.

A cinq heures du soir, Maximilien est séparé de nous ; on le transporte au premier étage avec les deux autres accusés.

L'intervention du vice-consul Bahsen a été heureuse ; autorisation m'est donnée de rester avec l'Empereur, mais il m'est défendu, comme à lui, à Miramon et à Mejia de parler à qui que ce soit pendant la durée du procès. Mon cœur est soulagé.

Bahsen a déjà parlé à un avocat de Queretaro, Vasquez, selon les conseils duquel l'Empereur doit, en cas d'interrogatoire, poser la question d'incompétence du tribunal et réclamer des défenseurs tels que Vasquez, de Queretaro, Martinez de la Torre et Mariano Riva Palacios de Mexico.

Je cache soigneusement le billet renfermant les indications de Bahsen, et je m'empresse de gagner l'étage du couvent où les prisonniers ont chacun une cellule.

Celle de Maximilien est un petit trou sans air, avec une porte et une fenêtre, ou plutôt un trou carré dans un mur ; vitres et volets manquent.

Pour ne pas voir la sentinelle, il a fait suspendre des zarapes. L'arrangement est le même que dans le caveau ; il y a seulement une table en plus.

Je ne puis entrer immédiatement parce que le procureur qui soutiendra l'accusation contre l'Empereur, est là et lui parle. Je pénètre quand il s'est éloigné. La porte est entr'ouverte ; un poste suit du regard tout ce que nous faisons. Par des manœuvres, j'arrive à ouvrir un peu plus la porte, et aussitôt je passe à l'Empereur le papier remis par Bahsen.

Je n'ose lui nommer l'avocat, crainte d'éveiller les soupçons et de me ravir la possibilité de rester avec lui.

Il lit le billet et me dit :

—J'ai fait ce que l'avocat me conseille. Je suis un peu avocat ; ils auront un rude combat à soutenir avec moi ; je ne me rends pas si facilement.

Puis il me raconte le premier interrogatoire.

—L'accusation est si ridicule, si inhabile et si haineuse, que si elle devait être portée devant

un congrès je ne me choisirais pas un défenseur. Du reste, je me suis très bien entretenu avec le procureur. Avant tout, avant qu'il ne commence la lecture de l'acte d'accusation, je lui ai déclaré ne pas être en état de répondre à une imputation de caractère politique, parce que les documents et les preuves me manquent, et que, en présence de choses aussi graves, je ne pouvais, en conscience, parler sans preuves à l'appui.

Il s'est informé de mon identité, je lui ai dit qui je suis, où je suis né, qui sont mes parents, ce que j'ai fait autrefois, et ainsi de suite. Quant à l'accusation, il n'a pu tirer un mot de moi. Après les premiers points, il me demandait si j'avais quelque chose à ajouter, et comme ma réponse était toujours la même, il a fini par la dicter lui-même à son greffier chaque fois que l'occasion en revenait.

Afin que mes rapports avec lui soient libres, Maximilien a demandé au procureur d'expliquer à l'officier de garde que je suis son médecin. L'officier ministériel l'a assuré que ma présence ne sera pas gênée ; cependant nous

devons converser en espagnol. Cet ordre a peu d'influence sur ce que nous disons, car l'Indien qui se tient devant la porte de la cellule n'est vraiment pas en état de juger dans quelle langue nous parlons ; pourvu que de temps en temps il entende un mot espagnol, sa conscience est satisfaite. L'Empereur est de très bonne humeur ; l'activité intellectuelle que nécessite le procès lui vaut cela.

25 mai.

Le onzième de notre captivité, le premier de notre mise au secret.

Après l'agitation d'hier, le calme dans l'isolement complet est très pénible. Le secret est sévère ; personne ne peut entrer. Miramon et Mejia ne doivent ni venir ni se voir. C'est au poste de garde que le cuisinier livre la nourriture destinée à l'Empereur.

Dans sa cellule, une couronne d'épines est accrochée à un clou.

L'Empereur me la montre en disant :

—J'y ai droit, et ils ne me la disputeront pas. Si j'en sors, je l'emporterai en Europe comme souvenir.

Je suis obligé de limiter le nombre des visites que je lui fais afin de ne pas éveiller les soupçons de l'officier. La plupart du temps, je suis seul dans ma chambre. C'est une cellule, semblable à l'autre, seulement elle n'a pas un seul meuble. Pendant des heures entières je la parcours dans le sens de la diagonale.

Le procureur qui devait revenir ce matin n'arrive qu'à six heures du soir, et reste trois heures.

Treize points d'accusation sont formulés ; lecture de chacun d'eux est faite par deux fois à l'Empereur.

Il est très faible, garde le lit, et je ne puis l'autoriser à le quitter que dans l'après-midi.

Sa nourriture consiste en soupe, hachis, poulet, thé, café et un peu de vin rouge.

26 mai.

Le douzième de la captivité, le second de la mise au secret.

Il est décidé que le procès sera porté devant un conseil de guerre.

—L'accusation est rédigée d'une façon absolument haineuse, dit l'Empereur, et en grande partie basée sur des mensonges plausibles.

C'est mexicain.

A onze heures du matin, Escobedo vient voir l'Empereur. L'entretient est court, mais assez long pour ne pas faire préjuger d'une condamnation à mort. A quoi ne se rattache-t-on pas ? Au temps, au lieu, aux mines, aux gestes !

On a fini par permettre au cuisinier d'apporter les repas à l'Empereur.

Nous cherchons et nous trouvons le moyen de rentrer en communication avec le monde extérieur. Notre cuisinier de campagne, Aguirre, a enveloppé un billet dans un cigare ; il s'offre pour tous services. L'Empereur communique avec de Salm ; on cache des billets dans le pain.

Le docteur Riva de Neyra, de retour de Mexico, vient faire une visite à l'Empereur. Comme il est de l'intérêt de celui-ci que le procès dure le plus longtemps possible, je dépeins au docteur, sous les couleurs les plus vives, le caractère de sa maladie. Cependant malgré l'agitation constante il se porte mieux relativement. Riva de Neyra entre dans mes idées.

Un officier suisse, Charles Benaut, qui a la garde en ce moment, me donne une assurance tranquillisante. D'après ce qu'il sait et autant que l'opinion publique s'exprime parmi les officiers et les soldats, les choses vont bien et Maximilien et nous, nous serons bientôt remis en liberté.

Miramon et Mejia subissent un nouvel interrogatoire.

Ce soir, je recommencerai à coucher auprès de l'Empereur.

Vers onze heures, Bahsen qui va partir pour Mexico, prend congé de l'Empereur. Celui-ci lui donne une longue lettre pour Juarez.

27 mai.

L'Empereur est autorisé à entrer en relation avec les personnes qui ont un laissez-passer du procureur. A sa demande, de Salm en obtient un ainsi conçu : « Le prisonnier de Salm peut communiquer avec l'Empereur. »

Le père Aguirre amène un avocat libéral de Queretaro qui s'est offert pour défendre Maximilien. Lui et Vasquez l'avocat choisi, vont travailler ensemble.

Les télégrammes qui appellent ici les ambassadeurs, Magnus le premier, les avocats Martinez de la Torre, Mariano Riva Palacios, sont déjà partis avant-hier. On dit que Marquez ne voulait laisser passer personne.

Miramon et Mejia auxquels il est permis de se voir, ont reçu défense de se rapprocher de l'Empereur.

28 mai.

Le colonel Gagern, le commandant ennemi qui, le 27 avril, au Cimitiario, s'est enfui devant nous avec tout son bataillon, vient voir l'empe-

reur et les deux généraux. Le républicain, qui ne porte pas son titre en Amérique, se présente à moi comme étant de noblesse, et me prie en l'annonçant à l'Empereur, de vouloir bien lui dire qu'il est le frère de ce baron de Gagern qui, en Autriche, sert comme officier dans le régiment des lanciers de l'empereur Maximilien.

—Nous ne sommes pas si sanguinaires que vous le croyez, me dit Gagern.

Qui s'excuse, s'accuse ; les Juaristes savent fort bien ce qu'ils font, ce qu'ils sont et comment on les juge.

Un conseil de guerre formé d'un lieutenant-colonel et de plusieurs capitaines décidera du sort de l'Empereur.

Les débats publics sont retardés à cause de la défense. Gagern m'apprend aussi qu'une commission est partie d'Amérique et qu'on l'attend à San Luis de Potosi.

L'Empereur travaille beaucoup avec Vasquez. Encore et toujours l'horrible incertitude.

29 mai.

Le quinzième de la captivité. L'Empereur me rappelle qu'il a, il y a trois ans, foulé pour la première fois le sol mexicain.

Les nouvelles de San Luis de Potosi ne sont pas bonnes. Le conseil de guerre tiendra sa première séance ce soir. C'est inouï ! De jeunes garçons qui savent à peine lire et écrire ! Et c'est à eux qu'on confie la tâche de juger des affaires internationales !

Il arrive un télégramme expédié par la princesse de Salm. Elle annonce qu'elle viendra demain avec de bonnes nouvelles.

Bahsen ne partira que demain ; il s'adressera directement à Juarez. Le télégramme de la princesse éveille de grandes espérances.

30 mai.

Le prince de Salm voit tout en noir ; il a peut-être raison. La princesse est venue accompagnée d'un marchand allemand, Wilhelm Daus. La bonne nouvelle qu'elle apporte, c'est l'obten-

tion d'un délai ; autant de gagné, si l'on veut, car tout délai aide aux efforts tentés pour sauver la vie de l'Empereur.

Daus nous apprend que le général ennemi Trevisio, furieux de la trahison, s'est aussitôt rendu à San Luis de Potosi.

Le délai sera prolongé jusqu'à ce que les défenseurs de Mexico soient ici.

Bahsen part. Il va tenter tous les efforts possibles pour bien disposer le gouvernement.

31 mai.

La décision ne peut tarder à être prise. Une des prineipales difficultés c'est la jalousie puérile des Mexicains que provoque l'immixtion étrangère.

Une intervention étrangère, si je connais bien les Mexicains, ne servirait qu'à augmenter leur méchanceté. L'influence ne peut être effective que par des familiers.

Marquez est encore à Mexico. L'Empereur est hautement mécontent de lui.

—Supposez, a-t-il dit devant des officiers, que l'on m'offre Marquez et Lopez, et qu'on me laisse la liberté de choisir entre eux, je permettrais de s'en aller à celui qui fut traître par lâcheté, c'est-à-dire Lopez, et je ferais pendre celui qui l'a été de sang-froid et par calcul, Marquez.

Il y a de la faiblesse dans le gouvernement républicain ; s'il était fort, s'il avait confiance en lui-même, il laisserait immédiatement partir l'Empereur. Mais il craint, et il est faible ; il craint ses propres soldats, son armée. Celle-ci veut la victime, et il la lui livrera.

L'Empereur leur inspire du respect. Entre eux : ils s'amusent à l'appeler Majimiliano. En lui parlant, ils disent Senor, Votre Majesté, et aussi Senor Emperador. Ils n'ont même pas le courage, lui vivant, de le découronner. Cette irrésolution se retrouve dans leurs actes : tantôt il y est appelé l'Empereur, l'Archiduc ; tantôt l'Empereur, le Prince.

Il voit maintenant, outre le prince et la princesse de Salm, un avocat américain, M. Fédéric Hall.

1er juin.

La princesse et Daus sont partis ce matin pour Mexico ; ils vont chercher le baron Magnus ambassadeur de Prusse et les avocats.

Il n'y a pas de doute, on a de mauvaises intentions contre l'Empereur ; on paraît regretter de ne l'avoir pas fusillé le premier jour.

Gagern est revenu, mais son espoir est moins grand. A ma demande : — Où en sont les choses ?

Il m'a répondu :

— Cela ne fait pas de doute, l'Empereur sera fusillé.

De son entretien avec cet officier, l'Empereur me dit :

— Il voulait me persuader que les choses se passent en Amérique comme au Mexique ; j'ai trouvé cela trop fort, et je lui ai répondu : « Comment, vous comparez le gouvernement des Etats-Unis à celui-ci ! Là règne le droit ; ici la volonté et les caprices d'un parti. »

Maximilien parle d'un voyage à San Luis de Potosi et me charge de préparer des médica-

ments au cas où il faudrait qu'il voyageât sans moi. Salm les prendrait.

Je devine.

2 juin.

La princesse, Daus et Bahsen sont absents. Nous attendons. Dans notre situation, l'attente est un sentiment d'espérance.

L'Empereur travaille avec Vasquez et Hall. Sa santé est assez remise pour lui permettre de passer chaque jour quelques heures hors du lit.

Lui et les généraux ne sont plus au secret.

Les avocats viennent et confèrent avec lui ; dans l'après-midi, il joue au domino avec Mejia, Miramon et moi.

En dehors de la défense, plusieurs autres choses semblent encore l'occuper ; il échange des lettres avec de Salm et Miramon ; je suis facteur. La blessure de Miramon n'est pas tout à fait guérie ; je le panse quotidiennement, et je lui passe les billets.

3 juin.

Magnus, les avocats Mariano Riva Palacios et Rafael Martinez de la Torre arrivent demain.

La cause de l'Empereur paraît moins compromise. Le procureur, venu plusieurs fois, se comporte amicalement.

L'épisode suivant, comme tout ce qui aurait pu aggraver la situation des prisonniers ne figure pas dans mon carnet ; mais les événements de ces jours sont si bien gravés dans ma mémoire que je suis en état de rappeler les plus petits détails.

Le soir, en présence de Salm, l'Empereur me dit que tout était prêt pour une fuite qui serait probablement tentée dans la nuit même. D'après le plan, je devais en être ; mais après de longues et soigneuses réflexions, il a été trouvé que l'exécution en serait trop difficile. Je ne suis nullement étonné du dessein ; je le connaissais depuis l'avant veille, alors que l'Empereur m'avait demandé de préparer des médicaments. Je lui montre le passage de mon journal, et à la rédaction il voit que j'avais compris pourquoi je devais

coucher dans ma chambre. La tentative a été retardée parce qu'il ne voulait à aucun prix partir sans Miramon et Mejia. Les chevaux sont prêts ; la direction de la fuite déterminée. Dans une heure, on aura décidé si la fuite est encore possible aujourd'hui. Il s'agit de six heures de course à cheval.

— J'ai voulu vous demander si vous croyez que je pourrai les supporter.

Ma réponse est rassurante.

Ne sais-je pas que c'est l'unique moyen de salut ! C'est assurément plus certain que l'espérance fondée sur le gouvernement de San Luis de Potosi.

A sept heures, la garde, qui depuis trois jours était la même, les chasseurs—*cazadores de Galeano* —est changée. Les deux officiers, complétement gagnés, sont remplacés par deux officiers tout à fait étrangers. Ce changement éveille en nous la crainte que Escobedo ne soit instruit de notre projet et que la fuite ne soit impossible aujourd'hui. Mais il se peut aussi que les officiers aient été mis dans la confidence par leurs camarades ;

rien alors ne serait changé. Aussi, je rentre dans ma cellule, et je me couche tout habillé pour donner à mon étonnement l'apparence de la réalité, lorsque la disparition de l'Empereur sera connue et fera du bruit. Je ne dors pas de la nuit ; le bruit le plus léger me donne l'espoir que la fuite s'effectue. Mais la nuit se passe... et rien...

4 juin.

Ce soir, le baron Magnus, les avocats et quatre autres personnes arriveront sûrement.

Aujourd'hui, l'un des assesseurs du Conseil de guerre est allé chez l'Empereur qui l'a reconnu pour être l'homme dont le général Garcia lui a demandé la grâce, il y a quelques mois ; la grâce fut accordée.

Salm a obtenu de vivre en commun avec l'Empereur ; il couchera dans sa cellule.

Dans l'attente de la visite de Magnus et des personnes qu'il amène, l'Empereur, afin de leur prouver son calme, organise une partie de domino. Pour égayer Mejia, il lui parle de ses

propriétés de Miramar et de Lacroma, et il lui promet que, si le procès a une fin heureuse, il l'emmènera en Europe.

— Sire, répond Mejia, je ne serai pas à charge à votre Majesté ; je n'ai pas de besoins et je ne ferai que pêcher.

5 juin.

Voici Magnus et son secrétaire Schaller, les avocats et le chargé d'affaires belge, Hoorick, arrivés. Nous avons une double espérance. Mariano Riva Palacios est le père du général républicain Vicente Riva Palacios, connu comme pur républicain et ami de Juarez. Il a accepté le rôle de défenseur ; c'est déjà presque une promesse de succès.

Le baron Magnus s'est entendu pendant une heure avec l'Empereur qui m'a dit ensuite :

— Les choses vont mieux aller maintenant ; il y a enfin ici quelqu'un sachant agir.

A deux heures, des ordres inattendus. Tous les prisonniers, sauf l'Empereur et les deux généraux sont conduits au Casino.

Pas de doute, on a découvert les projets de fuite. Il y a eu trop de retards. Pour n'en rien savoir, il faudrait que l'entourage fût sourd.

Ma séparation d'avec l'Empereur a été de courte durée ; au bout de deux heures j'étais de retour.

— C'est aux femmes que nous devons cela, dit l'Empereur ; je crois que celle de Miramon doit avoir bavardé.

Notre garde est considérablement augmentée. Un bataillon campe dans la rue, devant la prison.

— C'est juste, dit l'Empereur, ceux qui sont en bas tremblent quand le lion remue.

Les avocats Riva Palacios et Martinez de la Torre visitent l'Empereur.

Il est décidé qu'ils se rendront à San Luis de Potosi pour conférer avec le gouvernement, mettre obstacle au Conseil de guerre, donner une autre tournure au procès.

Ici, à Queretaro, les avocats Vasquez et Eulalio Ortega, ce dernier venu aussi de Mexico, travailleront à la défense.

L'avocat de Queretaro, recommandé par le père Aguirre, n'est pas d'accord avec Vasquez

sur le genre de défense. Il dit qu'il se serait strictement tenu à ce point : qu'un homme qui a été vendu, trahi, ne peut être traîné devant un conseil de guerre et jugé, et qu'il est absolument impossible de nier que l'Empereur a été vendu à Escobedo.

Huit officiers, parmi lesquels les colonels Palacios et Villanueva montent la garde. Pendant la nuit, lorsque l'Empereur dort, ils inspectent sa chambre et placent une bougie sur le plancher pour faciliter leur besogne.

Lui, il est souffrant, affaibli.

Le baron Lago, chargé d'affaires autrichien, arrive à son tour de Mexico. Il raconte que Marquez, continuant sa tromperie, vient d'adresser aux habitants de la ville une proclamation dans laquelle il leur annonce que l'Empereur, à la tête de 7,000 cavaliers, se trouve dans les environs de la capitale.

La rigueur de la surveillance augmente ; il est défendu de nous donner des couverts de table. C'est ainsi qu'on traite les condamnés aux galères. Et si l'on interroge ces gens, ils pré-

tendent agir chevaleresquement et avec courtoisie !

Les nouvelles directes de San Luis de Potosi manquent toujours. Les ambassadeurs visitent journéllement l'Empereur, mais ils sont obligés de se munir d'une autorisation spéciale d'Escobedo.

7 juin.

Cela va de mieux en mieux, mais l'entrée est de plus en plus difficile. Demain, tous les étrangers devront quitter la ville.

1,000 hommes de garde, et cette crainte !

J'ai demandé une consultation de dix médecins dont le médecins en chef de l'armée républicaine, le docteur Riva de Neyra, et mon ami le docteur Curié. Après s'être consultés, ils déclarent que pour amener la convalescence réelle de l'Empereur, un changement de demeure, une tranquillité absolue lui sont nécessaires, indispensables, et qu'il lui est impossible de se rétablir dans cette cellule étouffée.

L'Empereur espère qu'on lui assignera une demeure meilleure et un jardin, surtout un espace plus grand dans lequel il pourra se mouvoir.

Qu'ils sont hypocrites, ces Mexicains ! Le docteur Riva qui, pendant la consultation, s'est exprimé le plus énergiquement pour le changement de demeure, ne veut pas, crainte de se compromettre, signer le protocole, et n'y appose son nom que lorsqu'Escobedo l'y autorise.

Grâce à la ruse du garçon qui m'apporte ma nourriture, je suis en possession d'un couvert et n'ai plus besoin de déchirer ma viande avec mes mains, comme les sauvages.

8 juin.

Tous les officiers subalternes sont mis en liberté. Les autres, depuis le capitaine inclusivement jusqu'au colonel exclusivement, seront internés dans l'intérieur du pays pendant une durée de trois ou de six ans.

C'est tranquillisant. De là à la mort, il y aurait un fameux saut. Captivité et internement,

quel que soit le nombre d'années, cela n'a pas grande signification au Mexique. Combien cela dure-t-il ? Le gouvernement tombe, et la peine finit avec lui.

Curtopassi, le chargé d'affaires italien, est arrivé aujourd'hui.

9 juin.

Un bruit épouvantable pendant la nuit ; les sentinelles crient encore plus fort leur *centinela alerta !* A quatre heures du matin les trompettes nous réveillent.

Les officiers subalternes quittent Queretaro. Avant leur mise en route, Escobedo leur adresse une harangue et leur dit que le gouvernement *récompense ainsi les traîtres à la patrie.*

Les officiers supérieurs, jusque-là enfermés au Casino avec les généraux, sont aussi emmenés. Les uns vont, dit-on, à Piedras Negras, à la frontière nord ; les autres à Acapulco. Ils ont de quatre à sept ans de peine.

Pitner, quoi qu'il ne soit que lieutenant-colonel, et plusieurs autres généraux Castillo, de Salm, Aguirre, sont en attendant conservés au Casino.

La situation de Pitner est fâcheuse. Tous ceux qui sont au Casino passeront devant un conseil de guerre.

Les nouvelles qui nous parviennent ne sont pas mauvaises ; il n'est pas question de fusiller l'Empereur. Il sera peut-être interné à Acapulco avec les généraux.

10 juin.

Hier soir, Daus est venu de Tacubaya. Les nouvelles qu'il apporte sont peu consolantes. Il nous dépeint l'esprit de l'armée comme fort hostile. Ces hordes de déserteurs, — c'est ce qu'ils sont en majeure partie, — réclament la mort de Maximilien.

Les colonels sont condamnés à six ans. Ils quitteront Queratero aujourd'hui. Les généraux ont dix ans en perspective. Salm, porté comme

colonel sur la liste des généraux, montre son brevet de général et reste au Casino.

Un nouvel essai de fuite ne semble pas devoir réussir. On est extraordinairement attentif. De nuit nous sommes surveillés par des agents d'Escobedo.

Le jour décisif approche. L'Empereur se porte mieux, mais nous laissons les autres croire qu'il est toujours aussi souffrant et faible. Peut-être cela détournerait-il l'attention. Peut-être penseront-ils qu'il ne peut plus songer à fuire à cause de son état maladif.

De concert avec le baron Lago, il rédige un codicille. Il me le fait lire afin que je voie s'il n'a oublié personne, si je n'ai aucune observation à faire.

A deux heures de l'après-midi, arrivée de cette dépêche des avocats de San Luis de Potosi : « — *Tous nos efforts sont vains.* »

L'Empereur fait appeler le baron Magnus qui, après un court entretien, part pour San Luis pour agir en qualité de parlementaire politique.

Impossible de se rendre compte de l'effet

produit sur l'Empereur par cette dépêche ; les avocats de Queretero ainsi que Magnus sont plus agités que lui.

Comme d'habitude, il se couche à cinq heures.

— Comment pensez-vous, me dit-il, que se terminera la chose ? dites-moi votre idée sans détour.

— Sire, je considère encore toujours le procès comme une comédie qu'ils jouent pour se donner, vis-à-vis de l'Europe, l'air grand en faisant grâce ensuite. Je crois qu'ils mèneront la chose jusque-là ; mais je suis sans crainte sur l'issue, car je considère le tout comme un simple jeu, poussé, je l'avoue, trop rudement et trop longtemps.

— Non, reprit l'Empereur avec tranquillité, je ne crois pas cela : ils me fusilleront simplement. C'est un calcul qu'on peut faire sur les doigts : les colonels ont sept ans de prison, les généraux dix ; d'après la loi mexicaine, il n'y a pas de peine plus élevée que la mort. Au surplus, je puis vous dire, bien que personne ne l'ait remarqué, que je n'ai jamais cru à une autre

solution. Jusqu'à présent, pour ne pas vous alarmer, j'ai paru croire à mon salut ; le seul moyen d'y arriver serait encore la fuite. Deux fois déjà j'ai attendu la mort ; la première fois, vous vous le rappelez, c'est lorsqu'on m'a conduit chez Escobedo ; la seconde, lors de notre translation du couvent des Thérésites ici ; je croyais que j'allais être fusillé.

J'ai essayé de réfuter ce que disait l'Empereur, mais en moi-même, je sentais, hélas ! qu'il avait raison.

11 juin.

C'est le vingt huitième de notre captivité.

Par dépêche de San Luis de Potosi, l'ordre de me mettre en liberté arrive. Le colonel Palacios me dit que je puis quand je voudrai demander mon passe-port et partir. Je déclare que je veux rester près de l'Empereur dans la prison.

Les séances du conseil commenceront après-demain. Point de nouvelles de San Luis de Potosi.

12 juin.

Le conseil de guerre tiendra ses séances au théâtre. On distribuera beaucoups de cartes au public. Non contents de condamner l'Empereur, ils veulent encore l'humilier.

Ils n'auront pas ce triomphe. Maximilien me certifie que sa volonté formelle est de ne pas paraître au théâtre.

Dans la soirée, il se sent indisposé. Je fais appeler le docteur Riva de Neyra pour qu'il se convainque bien de l'état du malade.

13 juin.

Demain matin, à neuf heures, on vient prendre Mejia et Miramon ; on les conduit au théâtre.

Comme on peut perdre tout sentiment de convenance ! Devant le théâtre, nous raconte-t-on, une troupe de musiciens joue. A l'intérieur, on a orné la scène. Les assesseurs du tribunal sont presque tous des adolescents.

— Dieu me pardonne ! s'écrie l'Empereur, je crois qu'ils n'ont choisi pour le conseil de guerre

que ceux qui ont les meilleurs uniformes, afin que l'ensemble ait au moins une apparence convenable.

C'est accepté. L'Empereur ne paraîtra pas. Le protocole des médecins sera lu devant le conseil de guerre, et l'attestation donnée par eux de sa maladie sera la raison qui justifiera de sa non-comparution.

L'Empereur reçoit la visite de la princesse de Salm et du baron Lago.

Dans l'après-midi, je fais pour la première fois usage de ma liberté et je sors.

Mon journal s'arrête ici. J'ai, pendant les jours suivants, été trop occupé à écrire les dernières dispositions de l'Empereur, et la catastrophe m'enleva le courage de le continuer.

Pour nous tous, dans l'entourage de l'Empereur, il n'y eut plus aucune illusion dès l'instant où, sur le théâtre de Queretaro, s'ouvrit la première séance du tribunal sanglant.

L'arrêt de mort était prononcé quand le procès fut envoyé devant un conseil de guerre chargé

d'appliquer la loi du 25 janvier 1862. Il n'y avait plus de grâce à attendre. La seule possibilité de salut était dans la fuite et, quelque peu de chance qu'elle offrit, il fallait employer les moyens les plus désespérés et en tenter l'exécution à tout prix.

Dans ce but, la princesse de Salm gagna un colonel mexicain. Il se déclara prêt à courir les risques et périls de l'entreprise, et à faciliter la fuite de l'Empereur pour une somme de 100,000 dollars. Il exigeait cependant, ne pouvant rien faire tout seul, qu'on s'assurât d'un second colonel qu'il nomma à la princesse : elle crut alors réussir.

Dans l'après-midi, elle vint voir l'Empereur et lui apprit sa démarche.

En prévision de nos projets, et pour faire face à toutes les éventualités, je me pourvus de l'autorisation nécessaire pour quitter la prison, ma demeure.

Selon nos conventions, nous étions prêts à partir à neuf heures. A dix heures, je devais aller chercher la réponse définitive chez la princesse ;

l'Empereur quittait son lit, et cinq minutes plus tard le départ aurait lieu.

Quelques instants encore, et il était dix heures. Tout à coup, le docteur Riva de Neyra, apparemment inquiet, entre et s'informe de l'état de l'Empereur.

Nous étions convenus que je quitterais le couvent sous le prétexte d'aller l'appeler pour l'Empereur indisposé. Le projet était déjoué et il fallait, coûte que coûte, parler à la princesse. J'écrivis rapidement une ordonnance et je m'empressai d'aller moi-même à la pharmacie.

Riva de Neyra m'accompagna jusque devant le couvent ; là, nous nous séparâmes.

Il était un peu plus de dix heures quand j'entrai chez la princesse ; j'y trouvai les deux colonels. Elle me conduisit dans une chambre voisine et me remit la bague-cachet de l'Empereur : elle devait lui faire reconnaître celui qui l'aiderait dans sa fuite.

Elle me dit que pour ce jour-là il n'était pas possible de rien entreprendre et qu'elle pensait aller visiter l'Empereur le lendemain, dans la

matinée ; les colonels viendraient avec elles. Le premier qui, dans l'intervalle était entré, me dit de tranquilliser l'Empereur, la sentence du conseil de guerre ne pouvant être exécutée avant trois jours.

J'apportai la nouvelle et la bague à Maximilien. Il vit un présage heureux dans l'entretien plein de franchise que le colonel avait eu avec moi ; il y avait là quelques promesses de succès.

Le 14, à sept heures du matin, l'Empereur me fit appeler et me chargea de différents ordres. En dernier lieu, j'avais à donner au baron Lago l'ordre de présenter le même jour encore le codicille de l'Empereur à la signature ; puis à rappeler aux chargés d'affaires italien et belge — M. M. Curtopassi et Hooricks — que les lettres dont la rédaction leur avait été confiée, devaient être remises à l'Empereur pour les terminer. Enfin, j'avais à parler à la princesse de Salm.

Lorsque, quittant cette dernière, j'arrivai dans la rue, le général Refugio Gonzalez s'approcha de moi et me demanda comment se portait en réalité mon malade. Le ton ironique avec lequel

la question m'était adressée me fit aussitôt supposer qu'elle n'était que le prélude d'une ouverture. Il ne me laissa pas longtemps dans le doute ; s'adressant à un officier qui l'accompagnait :

— Conduisez ce Monsieur chez le général.

La même chose se passa pour un nommé Schweninger, marchand allemand, qui, arrêté à Queretaro, lors d'un voyage vers le Nord, avait pendant le siége été le secrétaire du prince de Salm, et dont l'Empereur se servait pour différents petits services. On nous conduisit à Escobedo qui me reçut en me demandant ce que je charchais dans la rue. Je lui répondis simplement que j'étais absolument libre.

— Bien.

Et le général se tournant amicalement vers son aide-de-camp.

— Conduisez donc, dit-il, ce Monsieur au quartier de Cohahuila.

Je fus mis en cellule. Je fis de vains efforts pour être mis en rapport avec l'Empereur ; je gagnai la sentinelle avec le peu d'or que j'avais

sur moi pour lui faire parvenir un billet, mais il était lui-même si sévèrement gardé que cela fut impossible.

Le 15, vers deux heures du matin, le colonel Villanueva et le docteur Riva de Neyra vinrent me prendre dans la prison et m'amenèrent à Escobedo qui me donna la permission d'aller chez Maximilien.

— Mais, ajouta-t-il avec un doux sourire, nous connaissons vos antécédents. Je vous rends responsable de ce qui lui arrivera, et vous serez le premier que je ferai pendre.

— Senor, répondis-je qu'il en soit fait comme il vous plaira !

Je trouvai l'Empereur au lit.

— Je craignais déjà, me dit-il, que vous ne fussiez plus à Queretaro, car, m'a-t-on raconté, hier l'ordre de vous transporter aussi à San Luis a été donné.

J'appris alors ce qui s'était passé la veille.

Les ambassadeurs présents à Queretaro avaient, presque au moment où j'étais arrêté, reçu l'ordre de quitter la ville dans l'espace de

deux heures et une escorte avait conduit la princesse hors des murs.

— Lago, me raconta l'empereur, est parti avec le codicille non signé. Je lui ai fait télégraphier cette nuit, mais il faut encore lui écrire que, pour donner à cette pièce toute sa valeur, trois témoins, vous, Lago et Hoorick devrez en prendre connaissance puis la certifier.

Je terminais justement la lettre et l'Empereur la signait quand Mejia vint lui apprendre que l'Impératrice était morte. Cette nouvelle l'ébranla profondément. L'adieu à la vie lui avait toujours paru facile. Pendant la bataille, il s'était témérairement exposé au feu de l'ennemi. Durant la captivité, il avait regardé la mort avec courage et philosophie. Seule, une pensée remplissait son âme d'amertume, celle du triste sort auquel il abandonnait sa pauvre Charlotte. Eh bien, cette douleur aussi était à terme, et libre il se préparait avec plus de sérénité à prendre congé de l'existence.

Immédiatement après la sortie de Mejia, l'Empereur me dicta un poscriptum à la lettre à Lago ; il commençait ainsi :

« J'apprends à l'instant que ma pauvre femme est délivrée de ses peines. Cette nouvelle, tout en brisant mon cœur, est cependant pour moi une immense consolation. »

— Un lien de moins qui me rattache à la vie, me dit-il.

Dans l'après-midi, j'écrivis d'après ses avis et ses indications une seconde lettre au préfet de Miramar, à M. de Radowitz ; elle renfermait ses dernières dispositions.

Le soir, envoyé par Escobedo, un aide de camp vint demander à Maximilien si la triste nouvelle de la mort de l'Impératrice lui était connue.

Le conseil de guerre touchait au terme de ses séances, et nous attendions d'heure en heure la publication du jugement. L'Empereur la reçut avec calme, regarda venir la mort avec courage, préoccupé seulement de ceux qu'il laissait et de l'adieux suprême à ses parents, à ses amis.

Les visites des étrangers avaient cessé.

J'étais, à part de Grill et de Tudos, les deux domestiques, le seul Européen qui fût auprès

de lui, et je remplissais le triste emploi de secrétaire. Je rédigeai donc les lettres d'adieu ; la dernière commençait ainsi :

« Non coupable, je vais vers une mort imméritée. »

Vers midi, le confesseur, le père Soria vint ; il était recommandé par Vasquez.

Cette nuit et les suivantes, jusqu'au 19, je dormis dans sa chambre ; il passa une nuit calme.

Le 16 au matin, nous reprimes la sombre occupation des jours précédents. Vers onze heures, avant midi, le colonel Miguel Palacios et le général Refugio Gonzalez, suivis d'une troupe de soldats, vinrent prendre position dans le corridor.

Par la porte entr'ouverte, le nouveau procureur Gonzalez lut à l'Empereur, puis aux deux généraux l'arrêt de mort.

Pâle, mais les traits souriants, Maximilien en entendit la lecture. Quand le procureur eut terminé, il se tourna vers moi, et avec le calme le plus grand, montrant la pendule, il dit :

— C'est à trois heures. Il nous reste encore assez de temps. Vous pourrez tout terminer tranquillement.

Dans l'intervalle, le secrétaire Blasio que l'Empereur avait fait appeler, était entré ; il lui dicta en espagnol la lettre suivante :

Monsieur don Carlos Rubio,

Plein de confiance, je m'adresse à vous, étant complètement dépourvu d'argent, pour avoir la somme nécessaire à l'exécution de mes dernières volontés. Elle vous sera rendue par mes parents d'Europe que j'institue mes héritiers.

Je désire que mon corps soit ramené en Europe, près de celui de l'Impératrice ; je confie tous ces soins à mon médecin, le docteur Basch ; vous lui remettrez de l'argent pour l'embaumement et le transport, ainsi que pour le retour de mes serviteurs en Europe. La liquidation du prêt sera faite par mes parents ou par l'entremise des maisons européennes que vous désignerez, ou par des billets à ordre qui seront envoyés à

Mexico.' C'est le docteur cité plus haut qui prendra les arrangements.

En vous remerciant à l'avance pour cette faveur que je vous devrai, je vous envoie mes salutations d'adieu et suis, en vous souhaitant du bonheur,

Votre

MAXIMILIEN.

Queretaro, le 16 juin 1867.

A midi, le confesseur, le père Soria vint. Le bureau fut porté de la chambre de l'Empereur dans la miennne et j'écrivis jusqu'à deux heures.

A une heure, une messe fut dite dans la chambre de Miramon ; les trois condamnés reçurent la communion.

A deux heures, je soumis les lettres à la signature de l'Empereur ; il me reçut en disant :

— Je puis vous assurer que mourir est plus facile que je ne me l'étais imaginé. Je suis tout à fait prêt.

Les confesseurs restèrent pour accompagner les condamnés dans leur dernier trajet.

A trois heure, l'Empereur prit congé de moi et des serviteurs qui sanglotaient en lui baisant les mains. Il ôta son anneau de mariage.

— Vous vous rendrez à Vienne pour parler du siège de Queretaro à mon père, à ma mère, à mes parents ; vous leur raconterez mes derniers jours.

Et il appuya sur ceci :

— Dites à ma mère que j'ai rempli mon devoir comme soldat et que je suis mort en bon chrétien.

L'officier de garde, qui commandait en même temps le peloton d'exécution, demanda en pleurant pardon à l'Empereur.

— Vous êtes soldat, lui répondit celui-ci, il faut accomplir votre devoir.

A trois heures, personne ne parut pour chercher les condamnés. Pendant une heure entière, l'Empereur et les deux généraux attendirent dans le corridor l'ordre les appelant au lieu du supplice.

Sans contrainte, serein, Maximilien passa ce temps à causer avec son confesseur et avec ses

défenseurs Ortega et Vasquez. Il exprima la joie que lui causait la beauté du ciel.

— J'ai toujours désiré mourir par un beau temps, dit-il, ce vœu est tout au moins exaucé.

Il s'adressa encore plusieurs fois à moi, me répétant ses ordres.

Voici le dernier souvenir qu'il envoya à ses amis :

— Saluez pour moi le prince et la princesse de Salm, Pitner, Schaffer, Groller et Bilimek.

Les deux généraux Mejia, Miramon étaient, ou profondément plongés dans la lecture de leurs livres de prières, ou en conversation avec leurs confesseurs.

Enfin, à quatre heures, le colonel Palacios arriva, agitant une feuille de papier. C'était un télégramme envoyé par le gouvernement de San Luis de Potosi qui retardait, jusqu'au samedi 19, l'exécution du jugement.

— C'est dur, dit l'Empereur, lorsque Palacios eut lu le télégramme ; j'en avais fini avec le monde.

Une lueur d'espoir s'éleva en moi, d'autant plus que les officiers auxquels je parlais croyaient fermement que ce délai équivalait à une grâce.

Je ne voulais pas croire à une exécution retardée. Il fallait pour cela une cruauté de cannibale envers les condamnés qui avaient déjà souffert une fois les angoisses de la mort, et jouer avec eux ce jeu cruel de leur rendre la vie dont ils étaient déjà retranchés.

L'Empereur resta parfaitement indifférent à cette espérance.

— Arrive ce qui voudra, je n'appartiens plus à ce monde !

Et ses pensées, ses actes, du 16 au 19, furent en parfaite harmonie avec cette résignation.

J'eus à compléter la lettre à Radowitz, à en écrire d'autres qui étaient encore des adieux.

Le père Soria vint chaque jour et l'Empereur me fit cette remarque :

— J'ai changé de rôle avec mon confesseur ; c'est moi qui ai à le consoler pour qu'il ne perde pas courage.

Ce même jour, il adressa une lettre aux généraux prisonniers :

Queretaro : prisons des Capucins,
17 juin 1867.

Messieurs les généraux et
chefs prisonniers en cette ville.

En ce moment solennel, je vous adresse ces lignes, expression de ma reconnaissance pour la loyauté avec laquelle vous m'avez servi, ainsi que l'assurance de la considération sincère de

Votre,
MAXIMILIEN.

Le 17 juin passa avec des ailes de plomb. Une éternité s'écoulait minute par minute : le salut si ardemment désiré n'arrivait pas.

La nuit vint, sans que nul se montrât avec une nouvelle bonne ou mauvaise. Sombre et effroyable solitude ! La nuit, tranquillement écoulée pour l'Empereur, finit. Le matin du 18 arriva et le gouvernement de san Luis de Potosi ne donnait encore pas signe de vie.

Vasquez apporta la réponse écrite des généraux, l'Empereur me la passa :

Queretaro, prison des Thérésites,
18 juin 1867.

Sire,

Nous avons reçu la lettre cordiale et émouvante, datée d'hier, dans laquelle Votre Majesté exprime de sa propre main les sentiments qu'elle éprouve pour tous les généraux et chefs qui l'ont servie jusqu'à cette effroyable crise.

Comme nos autres compagnons sont au secret comme nous, il ne nous a malheureusement pas encore été possible de leur communiquer le contenu de la lettre de Votre Majesté. Cependant, cela aura lieu dès que nous le pourrons.

Sire, nous aussi, les généraux vaincus, nous vos admirateurs et vos amis, nous sommes aussi sur le chemin du supplice, et si le sort irréconciliable nous est fatal à tous, sire, auprès de Dieu nous nous réunirons à Votre Majesté et de notre Impératrice qui séjourne déjà au milieu des anges. Nous sommes, Sire, de votre Majesté, les serviteurs enthousiastes.

M. M. Escobar,
J. L. Casanova,
C. Morett,
B. Herrera y Lozada.

Vers midi parurent le baron Magnus et Bahsen, arrivés de San Luis dans la nuit. Magnus, instruit de ma captivité nouvelle, avait, supposant que je ne serais pas de sitôt rendu à la liberté, amené un autre médecin allemand, le docteur Szanzer pour l'embaumement.

Dès le 16, l'Empereur avait remis à Vasquez les souvenirs qu'il devait me rendre afin que je pusse les ramener en Europe. Le 18, après midi, il lui confia les lettres en présence de Magnus et de Bahsen, avec la même recommandation. L'avocat me donna la même assurance pour les papiers qu'il possédait déjà.

Maximilien remercia, par lettre, ses défenseurs « pour leur constance et leur énergie » et envoya le télégramme suivant au gouvernement :

« — Je désire qu'il soit fait grâce de la vie aux généraux Miguel Miramon et Thomas Mejia qui ont souffert hier toutes les angoisses de la mort, et que je sois, comme je l'ai dit, quand j'ai été fait prisonnier, la seule victime.

Voici sa lettre à Juarez : (1)

Monsieur Benito Juarez,

Sur le point de subir la mort pour avoir essayé, si de nouvelles institutions seraient en état de mettre un terme à la guerre sanglante, qui depuis tant d'années désole ce malheureux pays, je donnerai ma vie avec joie, si ce sacrifice peut contribuer à la paix et à la prospérité de ma nouvelle patrie. Profondément convaincu que rien de durable ne peut être produit par un terrain arrosé de sang, secoué par les plus violentes agitations, je vous conjure, de la façon la plus solennelle, avec la sincérité particulière à l'heure à laquelle je suis arrivé, je vous supplie que mon sang soit le dernier versé, et que vous poursuiviez le noble but que vous avez choisi avec la persévérance—je l'ai reconnue même dans le bonheur—que vous avez mise à défendre la cause que vous venez de faire triompher. Réconciliez les partis, établissez une paix durable sur des principes solides.

(1) Cette lettre porte la date du 19 juin, c'est-à-dire, le jour de l'exécution ; selon l'ordre de Maximilien, elle ne devait partir que ce jour-là.

Vers trois heures environ, le baron Magnus et le colonel Villanueva présents, le colonel Palacios nous avertit, Magnus et moi, que l'Empereur devait s'adresser directement au général Escobedo au sujet de son cadavre.

L'Empereur, remarquant notre conversation, me fit signe et me demanda de quoi il s'agissait.

Je le mis au courant.

—Cela n'est pas convenable, dit-il.

Je dictai en langue espagnole, une lettre déjà écrite en allemand au puissant colonel Villanueva, l'informant du désir de l'Empereur. Celui-ci voulait que son cadavre fût remis au baron Magnus et à moi pour que je le ramenasse en Europe ; le baron était chargé des démarches. L'Empereur lut la lettre avec tranquillité, la signa d'un trait de plume ferme et vigoureux.

Vers cinq heures vint de San Luis un refus en réponse au télégramme demandant la grâce des généraux.

Après huit heures, Maximilien se mit au lit. Je restai seul avec lui dans la chambre.

Vers neuf heures, Palacios revint encore une fois avertir de la part d'Escobedo que l'Empereur pouvait être sans crainte, ses dernières volontés devant être accomplies en tous points.

L'Empereur lut une heure l'Imitation de Jésus-Christ. Il l'avait demandé au père Soria ; puis il souffla sa bougie.

Une demi-heure plus tard, il était endormi. Quelqu'un entra dans la chambre. Je bondis ; une joie folle s'empara de moi. C'était le docteur Riva, annonçant qu'Escobedo désirait parler à l'Empereur.

Le bruit l'avait réveillé ; il ralluma la bougie. Escobedo s'approcha. Riva et moi nous quittâmes la chambre.

Quelques minutes plus tard, le général en sortait ; j'allai à l'Empereur.

— Escobedo est venu me dire adieu. C'est dommage, je dormais si bien.

Peu après, il éteignait encore une fois sa bougie, et au bout d'une heure qui me parut une éternité, j'entendis, à sa respiration tranquille et régulière, qu'il s'était rendormi.

A trois heures et demie il se réveilla. J'appelai les domestiques ; ils dormaient dans une chambre donnant sur le corridor. Le confesseur vint ensuite et à cinq heures lui et les généraux entendirent une messe. A six heures moins le quart il prit un déjeuner qui consistait en café, poulet, une demi-bouteille de vin et du pain.

Pour la seconde fois, il me remit son anneau de mariage ; je le lui avais rendu le 16. Il me répéta ses commissions, ses adieux, mit dans la poche de devant de ma veste un scapulaire que lui avait apporté le confesseur :

— Vous donnerez cela à ma mère.

Ce fut sa dernière recommandation.

A six heures et demie Palacios vint. Ma dernière espérance de grâce s'éteignit.

L'Empereur se plaça au milieu des soldats qui formaient l'escorte. Je l'accompagnai jusqu'à l'escalier. Là, en secouant légèrement la tête, avec un sourire amical, il me tendit la main. J'essayai de le suivre, mes forces m'abandonnèrent...

Une bonne heure plus tard, les sons plaintifs de la cloche me sortirent de ma torpeur. L'horreur était accomplie...!

Le colonel Palacios revint vers huit heures. On voyait qu'il s'efforçait de comprimer la profonde émotion qui s'était emparée de lui. Il me tendit la main et d'une voix émue :

— *Era una alma grande.*—C'était une grande âme.—

Palacios m'annonça que j'étais à jamais libre et autorisé à assister à l'embaumement. Il me conduisit en bas, dans l'église, près du corps de l'Empereur, posé sur une table, recouvert d'un drap. Ses traits n'étaient pas changés ; la tête était intacte, le corps traversé par six balles.

MAXIMILIEN DEVANT LA MORT

MAXIMILIEN DEVANT LA MORT

Un dernier mot.

Je résumerai ici les nouvelles qui me furent transmises dans le temps par mes compagnons d'armes. Les choses se passèrent ainsi. Elles n'ont pas été contredites par l'histoire.

Lorsque mercredi, à six heures du matin, les condamnés sortirent du couvent des Capucins, l'empereur, arrivé sur le seuil, se retourna, et s'adressant à Ortega, son défenseur, il lui dit :

—Quel beau ciel ! c'est ainsi que je désirai qu'il fût le jour de ma mort.

Alors la procession s'ébranla ; le chemin était ouvert par un escadron de lanciers, ensuite la musique jouait une marche funèbre. Un bataillon d'infanterie, les mousquet au poing, formait deux lignes de quatre hommes de front chacune, pour la haie.

Le défilé atteignait la grande porte de l'hôpital, lorsque Mejia dit très haut :

— Sire, donnez-nous pour la dernière fois l'exemple de votre noble courage ; nous suivons les pas de Votre Majesté.

A ce moment passaient les franciscains : les deux premiers portaient la croix et l'eau bénite, les autres tenaient des cierges, puis venaient trois cercueils portés chacun par un groupe de quatre Indiens. Les trois croix noires d'exécution avec les banquettes défilaient derrière.

Le capitaine Gonzalès fit alors signe à Maximilien de descendre dans la rue. L'empereur s'avança très courageusement en disant aux deux généraux :

— *Vamos nos à la libertad !*

— Allons-nous en vers la liberté !

La procession gravit lentement la rue du cimetière, en passant derrière l'église par la route de l'aqueduc. Bientôt le cortége domina toute la plaine : le coup d'œil vu du bas était fort imposant.

L'empereur marchait le premier, ayant à sa droite l'abbé Soria. Derrière, sur une même

ligne se trainait Miramon blessé : il venait de perdre un œil d'un coup de feu. Ce général était soutenu sous les bras par deux franciscains. Mejia marchait pensif entre deux prêtres de la paroisse de Santa-Cruz.

Quand on fut tout en haut de la colline, Maximilien tira sa montre ; il fit jouer un ressort qui cachait le portrait en miniature de l'impératrice Charlotte. Il le porta à ses lèvres, puis, tendant ce bijou à l'abbé Soria.

« — Envoyez ce souvenir en Europe à ma bien chère femme, et, si elle vit, dites-lui que mes yeux se fermeront avec son image que j'emporte là-haut ! »

Le père Soria, dit un témoin oculaire, plus ému que Maximilien, faillit alors perdre connaissance. Maximilien sortit un flacon de sels de sa poche et le passa au bon prêtre. Les rôles étaient intervertis : le condamné devenait le consolateur.

Maximilien, Mejia, Miramon étaient chacun dans une voiture avec leur confesseur. Ces voi-

tures, escortées par 4,000 hommes de troupes, commandées par le général Diaz de Léon, se dirigèrent vers le cerro de las Campanas, colline en dehors de la ville de Queretaro. A cent pas de ce point, l'Empereur s'était rendu le 15 mai.

Les condamnés descendirent de voiture à l'endroit où ils devaient être exécutés ; l'empereur secoua la poussière qui recouvrait ses vêtements. Il avait l'air résolu, et portait la tête haute. Il s'informa des soldats qui étaient désignés pour le fusiller et leur donna à chacun une once d'or, — seize piastres — en les priant de viser à la poitrine. Le jeune officier qui devait commander le feu, s'approcha alors de l'empereur. Il lui exprima combien il craignait qu'il mourut en lui en voulant, tandis qu'au contraire il désapprouvait du fond de son cœur la mission qu'il était forcé de remplir.

« —*Muchacho*—jeune homme—répondit l'empereur, le devoir du soldat est d'obéir. Je vous remercie de votre compassion ; mais ce que je demande c'est que vous accomplissiez l'ordre qui vous a été donné. »

Le confesseur s'approchant, dit à Maximilien :

— Sire, donnez au Mexique tout entier, en ma personne, le baiser de réconciliation ; que Votre Majesté pardonne tout, à l'heure suprême.

L'empereur se laissa silencieusement embrasser. Puis, élevant la voix avec force, il s'écria :

— Dites à Lopez que je lui perdonne sa trahison ; dites au Mexique entier que je lui pardonne son crime !

Un autre témoin oculaire ajoute :

— Alors il prit place entre ses deux généraux. Le peloton se plaça à petite distance des condamnés. L'empereur après avoir embrassé Miramon et Mejia leur dit :

— Nous allons nous revoir à l'instant dans l'autre monde.

Et s'adressant à Miramon qui était blessé et avait perdu, lors de la prise de la ville, un œil enlevé par une balle de pistolet :

— Un brave même au moment de la mort doit être distingué par son souverain : laissez moi vous donner la place d'honneur.

Miramon obéit.

L'empereur se mettant à la gauche de Mejia qu'absorbaient évidemment ses pensées au sujet de sa femme et de son enfant, lui dit :

— Général, celui qui n'a pas été récompensé sur la terre le sera assurément au ciel.

Et s'avançant alors de quelques pas, il prononça les paroles suivantes d'une voix claire et avec une tranquillité remarquable :

« — Mexicains ! les hommes de mon sang et de mon origine, les hommes animés de sentiments pareils aux miens sont destinés par la Providence à fonder le bonheur des peuples ou à devenir des martyrs. Lorsque je suis venu à vous, je n'avais aucune arrière pensée. Je vins après avoir été appelé par des Mexicains bien intentionnés, par ceux qui se sacrifient aujourd'hui pour ma patrie adoptive. Au moment de quitter ce monde j'emporte avec moi la consolation de n'avoir fait que du bien dans la mesure de mes forces, et de ne pas être abandonné par mes bien aimés et fidèles généraux Mexicains ! Que mon sang soit le dernier versé et que ma malheureuse patrie adoptive puisse un jour se relever ! »

Après ces paroles, l'empereur recula de quelques pas, mit un pied en avant, leva les yeux vers le ciel, écarta sa barbe d'un geste qui lui était familier et indiquant de la main sa poitrine, il attendit tranquillement la mort.

Miramon tira un papier de sa poche, promena ses regards comme s'il avait eu le commandement des 4,000 hommes postés devant lui et dit :

«—Soldats du Mexique, concitoyens ! Vous me voyez ici comme condamné à mort pour trahison. Au moment où la vie ne m'appartient déjà plus, où dans quelques minutes je serai mort, je déclare devant vous, à la face du monde entier, que jamais je n'ai été traître à mon pays. J'ai combattu dans l'intérêt de l'ordre, et c'est pour cette cause que je tombe aujourd'hui avec honneur. J'ai des fils ; mais ceux-ci ne pourront être atteint de la tache dont j'ai été indignement souillé. Mexicains, vive le Mexique ! vive l'Empereur ! »

Il poussa ces cris d'une voix tonnante.

Mejia regardant bien en face les troupes se marqua du signe de l'Evangile.

Beaucoup de gens pleuraient abondamment ; Maximilien fit alors un pas en avant, et dit avec un triste sourire à l'officier qui commandait l'exécution :

— *A la disposicion de usted.*

— A vos ordres.

Au moment où, sur un signe de l'épée, les fusils s'abattirent sur sa poitrine, il murmura quelques mots en allemand et la détonation enveloppa les spectateurs de fumée. Mejia roula foudroyé comme une masse. Miramon, resté debout, battait l'air de ses bras ; une balle dans l'oreille vint l'achever à bout portant.

Maximilien fut renversé sur la croix, qui soutint son corps ; il respirait encore et murmura en espagnol :

—*Hombre !* homme !

L'officier le retourna et désigna avec la pointe de son sabre la place du cœur au sergent qui tira le coup de grâce ; on enleva aussitôt après l'empereur et on le plaça dans son cercueil : il était trop court et les pieds sortaient !

On fit la même douloureuse cérémonie pour Mejia et Miramon.

Après l'exécution le général Escobedo fit appeler le père Soria et exigea de lui la remise des lettres écrites par l'empereur. Celle à l'archiduchesse Sophie ne fut pas ouverte : c'était la mère du condamné et elle ne pouvait rien contenir qui parût dangereux. Celle à l'impératrice Charlotte, par des motifs graves de politique et de raison d'Etat, dut être décachetée. Il a été permis au secrétaire de prendre cette copie :

« Ma bien-aimée Carlotta.

« Si Dieu permet que tu guérisses un jour et que tu lises ces lignes, tu apprendras toute la cruauté du sort qui me frappe sans relâche depuis ton départ pour l'Europe. Tu as emporté avec toi ma fortune et mon âme. Que n'ai-je écouté ta voix....? Tant d'événements, hélas ! tant de coups subits ont brisé le faisceau de mes espérances. La mort pour moi est la délivrance heureuse et non l'agonie. Je tomberai glorieusement comme un soldat, comme un roi vaincu, mais non déshonoré.... Si tes souffrances sont trop vives, si Dieu t'appelle bientôt

à me rejoindre, je bénirai sa main divine qui s'est appesantie sur nous.... Adieu.... Adieu !

« Ton pauvre Max, »

Cette lettre était écrite en français.

MAXIMILIEN MORT

MAXIMILIEN MORT

Que reste-t-il à ajouter à tous ces faits qui appartiennent maintenant à l'histoire ?

Un détail : ce sera tout. Après cela le lecteur pourra briser la coupe. Il l'aura vue pleine jusqu'à la lie ; il l'aura vu vider par Maximilien et par ses généraux avec le plus grand courage.

Un témoin oculaire écrivait de Queretaro en date du 24 août 1867, c'est-à-dire deux mois et cinq jours après l'exécution de l'Empereur :

« Avant mon départ de Mexico, j'avais entendu dire que le corps de l'empereur avait été enlevé et dirigé vers la côte. Imaginez ma surprise, lorsque l'on me demanda ce matin si je voulais visiter le cadavre ; et jugez, s'il est possible, de l'horreur et du dégoût que j'éprouvai lorsque je vis et lorsque j'entendis ce que je vais rapporter. Je ne puis décrire les sentiments qui m'assiégent à la pensés du spectacle dont j'ai été

témoin dans cette ville, rendue à jamais célèbre par l'exécution de Maximilien et de ses généraux.

« J'ai trouvé le cercueil contenant les restes, dans une chambre au premier étage de la maison occupée par le senor don Mûnos Lerdo. Un soldat montait la garde à la porte, laissant entrer quiconque désirait voir le cadavre, avec une complaisance activée par une libéralité de quelques réaux. L'appartement paraissait avoir été employé à l'usage de magasin ; il était très-sombre et très-sale. Le cercueil était au centre de la chambre, appuyé sur deux bancs de bois grossiers. Il était couvert d'un drap noir, orné de franges d'or communes ; au-dessus était un faux couvercle. En le soulevant, il laissait voir trois carreaux de verre, à travers lesquels on apercevait les dépouilles mortelles de l'infortuné Maximilien, à l'aide d'une chandelle de suif, fournie par le soldat. L'empereur était vêtu d'un habillement composé d'une redingote bleue garnie par devant d'une rangée de boutons de métal, d'un pantalon bleu, et de fortes bottes de cavalerie. Ses mains étaient couvertes de gants blancs, très-sales. Sa bouche et ses paupières

étaient entr'ouvertes, laissant voir les dents et les yeux. La barbe a presque entièrement disparu, ainsi que la plus grande partie de ses cheveux. Ils ont été coupés par le docteur Licea, chargé de l'embaumement, et vendus jusqu'à cinq onces, ou $80 pour une petite mèche ! Le corps de l'empereur est resté dans la maison Licea jusqu'à la semaine dernière, époque à laquelle il a été transporté dans l'endroit où il est aujourd'hui, et pendant ce temps il a servi de moyen de spéculation. Le docteur a disposé de tous les effets appartenant à Maximilien dont il a pu se saisir, et il a vendu pour de fortes sommes de petits morceaux de vêtements tachés de sang. Le docteur affirme que le gouvernement ne lui a pas payé sa facture d'embaumement, se montant à $40,000 (! !), et qu'il a dû pourvoir a ses intérêts du mieux qu'il a pu."

***

Trève de ces horreurs ! et fermons ce livre.

Ma tâche d'appréciateur et de compilateur est terminée. Je vous ai montré le savant, le

lettré, l'artiste, le philosophe, le chrétien. Le capitaine Albert Hans, dans des pages merveilleuses de coloris et de précision vous a conté la trahison (1) : le docteur Basch vous a mis dans le secret de son journal de prisonnier ; l'empereur Maximilien lui-même vous a démontré comment on pouvait franchir la tête haute, le pardon sur les lèvres, le cœur humble, l'âme sereine le seuil redoutable et mystérieux de l'éternité.

Vous connaissez maintenant tout ce qu'il y a de triste, de navrant dans ces notes receuillies pour servir plus tard à l'histoire d'un homme qui mérite d'être mieux compris et surtout de ne pas être oublié.

Quand à l'épilogue de tout ce drame, le voici à mon sens.

Avec la mort de Maximilien s'est évanoui pour les populations américaines comprises

(1) Ce livre intitulé *Queretaro, souvenirs d'un officier de l'empereur Maximilien*, avec carte et portraits, a été édité par Dentu, à Paris, en 1869. Il est fort bien écrit et restera comme un document important acquis à l'histoire du Mexique.

entre la Louisiane et le Guatemala, ce grand rêve que Hyppolite Castille avait fait en 1856 :

— Le rôle de la France, écrivait-il alors, est de poursuivre l'épanouissement de la race latine jusqu'au Mexique et dans les états du Sud, rétablissant là, comme en Europe l'équilibre entre cette race et la race anglo-saxonne germaine.

Cette idée formulée par Castille n'était pas nouvelle. Après le 18 brumaire, Napoléon ne voulait-il pas entraîner le Czar Paul I dans une coalition contre l'Angleterre, en lui promettant de répandre d'un côté la prépondérance latine en Amérique pendant que l'autocrate s'engagerait à propager en Asie les idées slaves ?

Cet épanouissement de la race latine entrevu par certains utopistes, ce grand problème politique que Maximilien a touché de la main et qui l'a foudroyé — nous l'accomplissons tous les jours dans l'Amérique du Nord, sans bruit, sans secousses, mais avec la lenteur, avec la sûreté implacable de la lave qui coule du cratère et qui s'avance vers les campagnes.

Le Canada français représente la seule grande, nous pourrions dire la seule espérance de la France américaine.

Presque toujours l'Américain, sans idées générales, sans horizon politique, ne voit rien au-delà de l'heure présente et de l'effet apparent. Il se figure que l'Amérique est à lui, parce que la dénomination d'Etats-Unis occupe sur la carte un immense territoire ; mais il n'a pas conscience du travail ethnographique qui se fait en lui et en dehors de lui.

Quel but peuvent se proposer tous les Français restés patriotes dans le Nouveau-Monde ? Quelle ambition peut les animer dans l'exil ? sinon celle qui a fait battre les cœurs de tous les expatriés, dans tous les pays, à savoir, de se créer, sous les horizons lointains, une image aussi réelle que possible de la patrie absente, d'y transporter la langue, véhicule de toute la pensée, de tous les sentiments ; la langue, lien mystérieux conservé avec les ancêtres disparus, lien des âmes à travers les âges ; la langue entraînant avec elle les traditions, la force

morale, les souvenirs, les espérances, tout ce qui peut constituer la virilité d'un peuple. Ce rôle nous a été assigné par la Providence. N'ayons crainte ! Sans guerre, sans effusion de sang, sans forfanterie nous amenons à nous ce qui nous entoure.

Notre mission est de faire et de réaliser tôt ou tard, dans une partie de l'Amérique du nord le rôle que Maximilien n'a fait qu'entrevoir pour les races latines de l'Amérique centrale. Notre consigne est d'avancer.

Nous sommes en route depuis 1763. Alors, nous n'étions que 60,000 français : aujourd'hui nous comptons plus de deux millions.

Nous ne sommes pas pressés. Nous savons que nous arriverons. Le jour n'est pas loin, où le Canada français réalisant ses destinées se levera devant les peuples latins étonnés, pour leur dire :

— Saluez mes pairs ! Ici, dans l'Amérique du Nord, je suis la France catholique et américaine.

TABLE DES MATIÈRES

NOTES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE L'EMPEREUR MAXIMILIEN

PAGE

Maximilien 1

I

Maximilien, voyageur, écrivain 9

II

Maximilien, critique d'art, poète 31

III

Maximilien, marin, observateur, philosophe, bibliophile, chrétien 49

IV

Maximilien trahi 91

V

Maximilien prisonnier..... 129

VI

Maximilien devant la mort..... 205

VII

Maximilien mort..... 217